



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A

37
NAPOLI





37. 1. 19.

536. III

II suppl. palat. A 37

LES SOIRÉES

PROVENÇALES,

OU

LETTRÉS

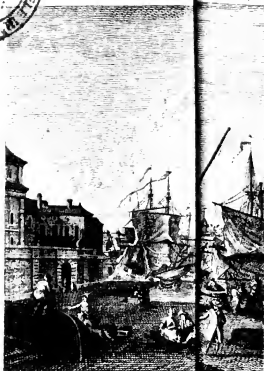
SUR LA PROVENCE.

TOME TROISIÈME.





VUE



N. Ozanne, Del.

M. Fazzard, Sculp.

Quel immense horizon se présente à l'œil ;
 quel spectacle imposant et quels peuples ;
 Amour de la Patrie ! ah sans tes vœux ,
 ces lieux seroient encor les plus déserts .

B . . .

127 017-SBN

LES SOIRÉES
PROVENÇALES,
O U

LETTRES

DE M. BÉRENGER,

*ÉCRITES A SES AMIS PENDANT SES
VOYAGES DANS SA PATRIE.*

Né avec une ame sensible, enchanté de tout
ce qui frappoit mes regards sur les bords qu'il
m'avoient vu naître, tous les objets avoient
été pour moi, dans ma jeunesse, une source
d'émotions & de délices qui me faisoient
oublier mes malheurs.

Telephe, Liv. XI.

TOME TROISIEME.



A PARIS,



Chez NYON l'ainé, Libraire, rue
du Jardinet.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



L E T T R E S
S U R
L A P R O V E N C E.

P R E M I E R E L E T T R E.

A M. B É R E N G E R.

Au Cap François , ce 20 Mai 1784.

J E n'ai pas oublié , Monsieur , le désir que vous m'aviez marqué à Paris de voir passer à St. Domingue un de vos amis malheureux & honnête. Le Ministre de la Marine s'est fait une loi de n'accorder les places de magistrature dans les colonies , que sur la demande des Conseils de ces Isles. Quelque fût mon foible crédit , vous voyez , Monsieur , qu'il n'y avoit pas moyen de donner en France , à votre

'Ami , une réponse satisfaisante. Je me proposai bien en revanche de chercher ici par moi-même ce qui pourroit lui convenir Une de mes consolations dans mon exil , est de lire quelques bons Ouvrages , dont j'avois prudemment fait une pacotille. Le *Recueil des Voyages amusans* étoit du nombre. Je ne sçaurois vous exprimer assez combien je suis obligé à M. *Couret* , d'avoir publié ce *Recueil* (que , sans doute , vous avez dirigé.) Les *Lettres sur la Provence* m'ont fait le plus grand plaisir , & j'ose vous le dire , quoique j'y sois cité d'une manière flatteuse , je suis charmé d'avoir une occasion de vous remercier , Monsieur , de l'agréable sensation que ces *Lettres* m'ont fait éprouver.

Le vif intérêt que votre Ouvrage m'inspire , s'étend sur le *Recueil* qui le renferme presque en entier. J'ai été fâché d'y remarquer quelques omissions ; par exemple , pourquoi n'avoir pas reproduit la grande & belle *Épître* de M. l'abbé *Delisle* sur les *Voyages* , qui remporta , dans le temps , le prix de notre

Académie de Marseille. — L'Editeur auroit pu trouver de très-jolis morceaux dans le genre de ceux qui remplissent ses premiers Volumes , s'il eût compulsé *le Choix Littéraire* , espece d'Ouvrage périodique qui s'imprimoit à Genève , & auquel travailloit J. J. Rousseau.

Il existe d'autres Relations piquantes de Voyages dans les porte-feuilles de beaucoup de Gens de Lettres. Je me rappelle d'avoir lu à Marseille, en 1765 , un fort joli voyage de la Ste. Baume, en Prose & en Vers, par M. Arraud, Orateur de la Ville, & Membre de l'Académie; il n'a pas été imprimé.

Je suis bien éloigné de me croire Peintre en ce genre ; mais je n'ai pas laissé de courir , & tout en courant j'ai tracé moi-même quelques esquisses , dont j'aurois volontiers offert le choix à l'Editeur , si j'avois été plus à portée de les revoir. Je joins un de ces Essais à ma Lettre. Si vous l'agréez , je pourrai vous en faire passer d'autres , en attendant que je retourne *dans le doux pays de France* , & que j'aie le

plaisir de voir Orléans un peu en détail. Je dois un salut à la tombe de Pothier & de Reyraç; un hommage non moins légitime au gentil Troubadour de ce siècle, & à ses aimables amis, si bien célébrés dans ses Lettres..... J'espère que je ne mourrai pas sans acquitter cette dette sacrée.

Je serai bien charmé de recevoir, dans ce nouveau Monde, de vos nouvelles & de celles de M. de Pastoret. Vos lettres, vos paquets me parviendront sûrement, si vous avez la bonté de les faire remettre, bien enveloppés, à mon adresse, chez M. P. S. G. D. S. M.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble

& très-obéissant serviteur,

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

P. Gén. du Roi au Conseil

Sup. du Cap.

RELATION

DE M. FR. DE N....., P. G.

AU CAP.

VOTRE amitié, MONSIEUR, veut bien m'imposer le devoir de vous donner de mes nouvelles; & ce devoir est un plaisir que j'aurois goûté bien plutôt, si le premier effet du climat de Saint-Domingue ne m'avoit interdit toute occupation. Je commence à me trouver mieux, & je m'en applaudis, puisque je peux vous consacrer l'essai de ma convalescence.

Je ne me flatte pas que la Relation de mon Voyage puisse en avoir les deux mérites: il a été court & heureux. J'étois sur le navire, le *Maréchal de Castries*: ce nom étoit de bon augure. En effet, ce vaisseau m'a conduit au Cap, en trente-neuf jours seulement: c'est aller assez vite,

quoiqu'on puisse faire la route en beaucoup moins de temps. Mais vous voulez plus de détails : je les dois à votre amitié, je les adresse à votre indulgence.

La mer m'a bien moins fatigué que la route, par terre, de Nancy à Bordeaux. En quittant la Lorraine, j'avois l'esprit & le cœur tristes, mais d'une tristesse mortelle : quelques conseils stoïques m'avoient armé trop foiblement contre les pleurs de ma famille, & les regrets touchans de mes concitoyens. Abandonne-t-on, sans peine, les personnes que l'on chérit, & les lieux où l'on est aimé !

Vous sçavez qu'en Lorraine j'avois cet avantage : je jouissois, dans mon département, de la confiance des peuples ; j'étois occupé de leur bien, ils le sçavoient, ils se reposoient sur mon zèle. En les quittant, j'ai cru quitter la vie : je tournois, malgré moi, les yeux vers ces contrées si chères, & je me rappellois, avec un sentiment pénible, le Vers de l'Enéïde :

. *Et dulces moriens reminiscitur Argos.*

Je suis fort éloigné des craintes superstitieuses ; mais , dans la sombre humeur où j'étois en partant , j'ai nourri ma mélancolie des accidens désagréables qui se sont offerts sur ma route.

A Poitiers , dans l'instant où je descendois de voiture , j'ai vu le plus affreux spectacle : un Vieillard vénérable , victime de l'ingratitude de quelques-uns de ses enfans , est venu mourir sous mes yeux , d'un accès de colere contre sa propre fille.

En sortant de Châtellerault , au milieu de la nuit , la voiture qui me portoit s'est brisée tout à coup. J'ai voulu bravement gagner le gîte à pied , & je n'ai gagné que la fièvre.

Enfin , à Angoulême , j'ai mangé des orronges , (fortes de champignons) , mal cuits , ou mal choisis , qui m'ont causé tous les symptômes de l'empoisonnement.

A ces traits , Monsieur , vous jugez que mon entrée à Bordeaux n'étoit pas fort brillante : j'avois l'air , à peu près , du

A vj

12 *Soirées Provençales,*

pigeon voyageur ; vous eussiez reconnu en moi

» la volatile malheureuse,
 » trainant l'aile & tirant le pié,
 » demi-morte, demi-boiteuse.

Le séjour de Bordeaux & de ses environs m'a bientôt rétabli. Il y manquoit pourtant un grand charme pour moi : *Démophile* n'y étoit pas ; je l'avois laissé à Paris. J'ai retrouvé son cœur dans les attentions & les aimables soins de Madame la Présidente *du Païs* ; l'épouse la plus vertueuse, la mere la plus tendre, & la plus digne femme que j'aie le bonheur de connoître.

La circonstance de la foire, & le concours des étrangers, imprimoient un grand mouvement au superbe port de Bordeaux. J'ai toujours aimé cette ville, & j'ai reçu, dans ce voyage, une nouvelle récompense de cette prédilection. M. Dupré de Saint-Maur, Intendant de Bordeaux, Directeur de l'Académie, a proposé à cette

Compagnie sçavante de m'associer à ses travaux.

J'ai vu avec plaisir mon nom inscrit sur cette liste honorée du nom de *Montesquieu*.

Je n'ai pas moins apprécié l'avantage de conférer, avec M. Dupré de Saint-Maur, sur ses grandes vues du bien public; ses projets d'un canal de Ceintieres à Bordeaux; ses mémoires sur la liberté de la culture du tabac, & le rétablissement de la marine de Bayonne. Il est rare de voir des discussions de ce genre, émanées du génie, & de la propre plume des Administrateurs. Cette sorte de gloire appartient à notre siècle.

Les conversations de M. Dupré étoient & flattoient mon ame; elles me rappelloient des spéculations pareilles, relatives à la Lorraine, dont je me suis tant occupé sous les yeux de M. de la Porte. J'aurois voulu sacrifier ma vie à leur exécution; mais ma mauvaise étoile ne me l'a point permis; c'est un regret que j'emporte au bout du monde. Je me consolerais,

14 *Soirées Provençales ;*

si j'apprends le bonheur de ma patrie , & si les hommes en place , appelés à la gouverner , bravent avec courage le ridicule prétendu que de certaines gens attachent aux *rêves des bons citoyens* : car c'est avec de pareils mots qu'on croit dénaturer des choses vraiment grandes & vraiment belles , & que ne pouvant atteindre à cette élévation de patriotisme , on se venge par en médire.

Revenons à ma traversée. En attendant que le navire descendît au bourg de Pouillac (où l'on va s'embarquer au - dessous de Bordeaux) , j'ai passé quelques jours chez M. Malécot , propriétaire *de bonnes vignes* , & pere d'enfans très-aimables , à Saint-Lambert , dans le Médoc. Là , j'ai vu les fameux vignobles de la Fite , la Tour , &c. Je les ai même célébrés autant qu'un buveur d'eau peut célébrer d'excellens vins. Je vous enverrois mes chansons , si j'étois à portée de les faire valoir , en y joignant quelques bouteilles de cette fameuse liqueur. Ce qui m'a fort surpris , c'est que

ces vignobles, si riches, sont tous plantés dans des cailloux. Les ceps semblent percer les pierres. On taille ces cailloux comme des especes de stras : mais c'est sur-tout par leurs vendanges que les habitans de Médoc doivent regarder leur fillex comme des pierres précieuses. Au reste, ce pays mérite d'être plus connu. Nous avons plusieurs descriptions détaillées des pays étrangers; *il nous manque un bon Voyage de France.*

Enfin, Monsieur & cher Confrere, accompagné des vœux de ces aimables hôtes, comblé de leurs attentions, muni de leurs bons vins, & de tous les secours dont s'étoient avisées deux Dames de Bordeaux, mes Anges tutélaires, je suis parti le 8 Novembre, après dîner, à la vue d'un Ami qui, pleurant sur la rive, en suivant mon vaisseau des yeux, & récitant tout haut la belle Ode d'Horace, adressée au navire où s'embarqua *son cher Virgile, son cher Virgile !* Hélas ! je suis bien loin de ce grand homme ; mais je n'ai pas autour du cœur la triple cuirasse d'airain dont parle

le Lyrique. Quand je vis le rivage décroître & disparaître ; quand je perdis de vue cet ami qui , de loin cherchant encore à m'embrasser une dernière fois ; quand je songeai qu'il falloit dire ces tristes mots : *Adieu les miens , adieu la France , adieu peut-être pour jamais* , alors , je vous l'avoue , mes genoux chancelèrent , je sentis mon cœur se serrer ; mon visage , baigné de larmes , tomba sur l'appui du navire , & j'y restai sans mouvement toute cette soirée , effuyant vainement mes yeux , qui recommençoient à pleurer , lorsque je les levois vers les côtes de France.

Cependant le navire cingloit à pleines voiles ; j'attendois , d'un moment à l'autre , cette douleur inexprimable que les mouvemens de la mer occasionnent , & dont vous avez vu la peinture expressive dans un Chapitre de *Cécile*. Peu de personnes sont exemptes du mal de mer ; j'en avois d'autant plus de peur , qu'on n'a rien de certain sur les moyens de l'éviter , ou de le rendre plus supportable. Les Marins donnent , à

cet effet, des recettes bizarres : je me suis contenté de respirer le grand air, de me promener constamment, & de manger très-peu. Ce régime, joint à l'usage de quelques anti-scorbutiques, m'a parfaitement réussi. Le second jour, je sentis un peu de mal-aise, pour m'être renfermé dans une chambre close; je montai vite sur le pont; le vent souffloit très-fort. Je ne fus pas plutôt à ce grand courant d'air, pur & frais, que je me trouvai mieux. Par un exercice fréquent, j'acquis en peu de jours l'adresse & l'habitude de marcher sur le pont, & de m'y soutenir, soit au roulis, soit au tangage : aussi, Monsieur, de dix-neuf à vingt passagers, j'ai presque été le seul qui n'ait pas souffert de la mer.

Tous mes compagnons de voyage étoient dans un état bien différent : j'ai plaint surtout deux Dames, dont l'une étoit forcée d'aller à Saint-Domingue, malgré ses répugnances, pour répéter le prix d'une terre à sucre, vendue depuis plusieurs années, sans que son débiteur lui ait payé le moindre

à-compte; & dont l'autre, quoique très-foible, faisoit ce grand trajet par un pur motif de tendresse: elle y venoit uniquement pour ne pas quitter son mari pendant cinq à six mois. Ces deux femmes intéressantes ont été malades, non pas seulement à faire pitié, mais à faire peur. Le pauvre chirurgien de bord ne sçavoit que leur dire: les gens de l'art n'ont pas daigné s'occuper de cette douleur; on ne la considère que comme une crise purgative; les marins y sont faits, la plupart même en rient, quoique plusieurs d'entr'eux en soient plus travaillés que d'autres. Cependant c'est un mal cruel, auquel je crois que l'opium, en doses ménagées, pourroit être opposé avec un grand succès.

Il seroit digne de la Société Royale de Médecine, ou de quelques Académies, d'assigner un prix solennel à quiconque auroit prescrit la meilleure méthode de prévenir ou d'adoucir le mal de mer. Des expériences bien faites éclaireroient, à ce sujet, les chirurgiens de vaisseaux. Cet

ouvrage feroit le guide des paffagers, dans la conduite qu'ils auroient à tenir, foit avant, foit après l'embarquement. On feroit un grand bien, fi l'on parvenoit à détruire, ou du moins à calmer les dangers & les frayeurs de la mer. Il eft, dans le royaume, bien des perfonnes qui viſiteroient les parages du Nouveau Monde : il en eft que leurs intérêts appellent en Amérique, & qui font retenues par la crainte de compromettre leur ſanté & leur vie. On leur rendroit ſervice, ainſi qu'à l'Etat même, en les prémuniſſant contre cette terreur : il eft vrai qu'elle regne moins dans les provinces maritimes; mais, dans celles de l'intérieur, c'eſt tout autre choſe. Notre nobleſſe de Lorraine ne connoît que le ſervice de terre : c'eſt en vain que d'heureux exemples ſemblent l'encourager à ſe mettre dans la marine; à Mirecourt, à Nancy même, lorsqu'on m'a vu décidé à m'embarquer, tout le monde m'a cru noyé; mais, Dieu merci, je ſens très-bien que je ne ſuis pas mort.

20 *Soirées Provençales ,*

Le calme & la santé, dont j'ai joui sur le navire, ont rendu plus piquant pour moi le spectacle de l'océan. Cet immense assemblage d'eaux, quelquefois noirâtres, & le plus souvent bleues, n'offre aux regards vulgaires qu'un coup-d'œil assez monotone. Je l'ai trouvé très-impofant.

L'écume de la mer est d'une blancheur & d'un éclat à quoi l'on ne peut rien comparer : on croit voir bouillonner des diamans fluides. Je ne suis pas étonné que les anciens aient fait naître de cette écume la Déesse de la Beauté.

D'ailleurs, rien n'est dans le monde, aussi surprenant, aussi beau que la marche rapide, j'ai presque dit le vol d'un Navire superbe qui, poussé d'un vent favorable, & toutes voiles déployées, sillonne majestueusement les mers étincelantes. Cette épithète n'est pas une fiction poétique, c'est l'image imparfaite d'un phénomène qui m'a souvent extasié, pendant des heures & des nuits entières. Sur le soir, autour du Navire, l'écume de la mer présente

des millions de points lumineux. C'est un jaillissement continuel de petites flammes comparables aux ajgrettes électriques, soit que cette scintillation soit due en effet à l'électricité, soit qu'elle vienne de petits insectes brillans répandus dans la mer; ce qui me porteroit à croire que c'est une lumière animale, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est que les poissons, les Dorades, les Bonites, les Veaux Marins, &c. paroissent aussi radieux & enflammés, lorsqu'ils s'élèvent un moment sur la surface de la mer. Je ne fais pas si les Physiciens ont recherché les causes de cette illumination merveilleuse, mais elle a été inconnue aux Poëtes & aux Peintres; & c'est dommage: ces ondes phosphoriques auroient produit dans leurs tableaux un effet singulier.

Ce n'est pas la seule richesse dont les Beaux-Arts auroient dû faire la conquête dans les voyages maritimes. Vous pourrez en juger par la suite de mon écrit.

Nous avions, en très-peu de temps;

gagné la région des vents qu'on appelle *Alifés*. C'étoit au commencement de Décembre , & jusqu'alors il avoit fait un froid piquant & sec ; mais aux approches du Tropique , tout se ressentit à la fois du changement de la température. Ce changement agit d'abord sur deux plants de mûrier à papier de la Chine , que j'ai pris au Jardin du Roi , pour essayer de les naturaliser à St. Domingue. Ces deux plants commencèrent à pousser des feuilles. La chaleur croissoit par degrés : bientôt les rayons du soleil furent assez piquans pour nous incommoder , & , dès huit heures du matin , il falloit tendre des voiles sur le pont.

Nous ne pouvions assez nous récrier sur ce nouveau printemps , quand nous nous figurions la France ensevelie sous la neige & les glaces de l'hiver. Ce qui nous ravissoit , c'étoit entre autres choses , le lever & le coucher du soleil. La poésie antique se plaisoit à peindre cet astre sortant tout radieux du sein des eaux ; mais que la

poésie est au-dessous de la Nature ! Je ne fais point d'expressions qui rendent les couleurs, les nuances, les groupes, les contrastes, la bizarrerie admirable & le désordre pittoresque des nuages pressés, amoncelés, dispersés, entassés sous mille formes différentes, figurant, autour de cet astre, des villes, des châteaux, des forêts, des payfages, des montagnes & des armées, des animaux & des statues, des clairs-obscurs, des perspectives, des monstres, des jets d'eau, des colonnes, des pyramides, en un mot, une suite de décorations magiques, toujours si neuve, si brillante, que nous ne pouvions nous rassasier de les voir.

Dans le jour, nous avions de ces légers orages qui durent à peine un quart d'heure, & qu'on nomme des *Grains*. Ces pluies momentanées multiplioient de tous les côtés de l'horizon des Arcs-en-Ciel d'une vivacité, d'une grandeur, d'une magnificence inconnue en Europe.

Aux jours les plus doux succédoient les

24 *Soirées Provençales ,*

nuits les plus délicieuses. Le brillant des vagues & des étoiles , l'azur des Cieux , & la sérénité de l'air , la marche tranquille & majestueuse de la Lune , le vaste silence des flots , à peine interrompu par le sillage du Navire , le calme , la fraîcheur , l'admiration de cet art qui dompte la mer & les vents , & le retour secret du cœur vers les objets chéris que l'on fuit à regret , ce mélange nouveau de réflexions & d'images , de tableaux & de sentimens , porté à l'ame une ivresse , sous le poids de laquelle j'ai cru mille fois succomber.

O ! si Vernet & ses émules étoient venus au Nouveau Monde, s'ils avoient contemplé cet Océan immense , cet autre Ciel , & cette Nature agrandie , dont la seule idée électrise ma foible imagination , quelle carrière toute neuve ils auroient pu s'ouvrir ! L'Amérique, pour les Beaux - Arts , *est une Terre Vierge*. Croiroit-on , qu'à beaucoup d'égards , c'est une découverte qui reste encore à faire ?

Toute la traversée n'a pas été aussi tranquille ; nous avons eu des vents contraires.

Sur

Sur la fin de Novembre la mer étoit très-forte, les vagues venoient sur le pont; j'écoutois avec intérêt le sifflement des vents & le mugissement des flots. Les coups de mer sont rudes, mais c'est vraiment une belle horreur.

Je m'étois bien tiré de l'épreuve de l'eau; mais un soir j'entendis crier *au feu*; le Cuisinier avoit eu l'imprudence de chauffer son brasier avec des copeaux goudronnés, les flammes s'élevoient, elles alloient gagner les cordages & les voiles. Vous jugez que sur un Navire où tout est combustible, cette alarme étoit sérieuse. Tout philosophe que je sois sur l'idée de la dernière heure, je conviendrai sans peine que l'attente de cette mort affreuse, inévitable, mettoit mon courage en défaut. La fermeté d'un Officier & la réunion active des soins de l'équipage, nous sauverent de ce danger, le plus grand & le plus terrible que l'on puisse jamais courir. Heureux ceux, qui comme nous, en sont quittes pour la peur.

Lors du passage du Tropique les marins ont l'usage de baptiser tous ceux qui n'ont pas encore fait le voyage de l'Amérique. Ce prétendu Baptême est une ridicule & bizarre cérémonie , qui consiste à jeter de l'eau sur les Passagers , pour en extorquer de l'argent. Cette vexation n'a point eu lieu sur *le Maréchal de Castries*. Je m'informai du Capitaine, s'il la permettoit à son bord ; mais cet homme sensé me dit qu'il ne la souffroit point , que c'étoit une source de risques & d'abus , & qu'il se souviendrait toujours d'avoir vu périr un homme des suites de cette coutume barbare. J'étois charmé de le trouver si raisonnable. Je ne me doutois pas alors que le premier essai que je ferois au Cap , des armes de mon ministère , seroit précisément dirigé contre cet abus : en effet , à peine installé dans ma place , j'ai provoqué l'abolition du Baptême du Tropique , comme vous le verrez à la fin de ma Lettre.

La vie que nous menions à bord n'étoit pas amusante , parce qu'elle étoit uniforme :

ceux qui pouvoient manger , faisoient bonne chere. On serroit tous les jours des légumes , de la volaille & du lait frais ; mais l'eau , de temps en temps , étoit croupie & corrompue : l'odeur seule en étoit infecte. Je ne fais pas pourquoi nos Armateurs ne veulent pas mettre en usage les moyens assez simples que le Docteur Hales , chez les Anglois , M. Deslandes , parmi nous , & d'autres savans estimables (*) , ont imaginé pour conserver les boissons & les vivres dans les Voyages de long cours. Il n'en coûte pour l'eau , qu'un peu de soufre , & des précautions qui ne sont pas dispendieuses.

La nuit, nous étions assaillis par des légions de rats , & sur-tout par des scarabées rongeurs & dégoûtans , qu'on nomme des *Ravets*. Ils sortent par milliers de toutes les jointures des planches du vaisseau : nulle provision ne peut leur échapper. On pourroit les détruire , mais on ne

(*) M. Poissonier.

prend pas cette peine. On n'a pas soin ; non plus , de former les navires avec des bois choisis , irattaquables aux insectes : aussi en est-on dévoré , même sur les vaisseaux du Roi.

J'ai eu la curiosité de goûter du biscuit dont les matelots vivent. Il est fort bon , quand il est récent & bien fait : mais trop souvent ils n'ont que de vieux restes , des moisissures , bien plus propres à soulever le cœur qu'à satisfaire l'appétit.

Vous autres , Habitans de la terre ferme , vous déplorez souvent le triste sort des postillons , des soldats & des porte-faix : mais les malheureux matelots sont cent fois plus à plaindre. Exposés à des temps affreux , vivant dans la vermine , & couchés sur des planches , debout presque à toute heure du jour & de la nuit , nourris , comme je vous l'ai dit , n'ayant souvent pendant deux mois que la même chemise sale & la même grande culotte qu'ils ne quittent jamais , tour à tour brûlés du soleil & battus de torrens de

pluie , ils sont encore traités par leurs Supérieurs , comme nos plus grossiers payfans ne traitent pas leur bétail. C'est un métier horrible. Il seroit cependant digne du Ministère de protéger les matelots & d'adoucir leur sort ; mais ce sont de ces choses dont les Dieux ne sont pas informés. La foule qui les assiège , a d'autres objets à traiter. Tel sera toujours le malheur des dernieres classes de la société , par qui tout se fait cependant , & à qui tout tient dans le monde , qu'elles n'aient , auprès les Grands , personne qui plaide leur cause.

Passé encore pour nos Courtisans ! Mais nos Ecrivains même , plutôt par ignorance que par faute de zèle , ont gardé le même silence sur l'état déplorable des pauvres matelots. L'Auteur du *Télémaque* (*) est presque le seul ; que je sache , qui ait dit quelque chose , avec sa douceur

) Et M. de M * *. dans le Poëme des quatre parties du Jour à la Mer , pag. 19.

ordinaire , sur la nécessité de rendre un peu meilleure la condition des marins. Un jour viendra peut-être que ses paroles ne seront pas perdues , & qu'une sage politique se montrera jalouse du bonheur des hommes de mer.

De nos jours , on a bien tenté d'exciter l'émulation , non pas des simples matelots , mais des Chefs & des Officiers de nos vaisseaux marchands. On en a placé quelques-uns sur des vaisseaux de Roi , en qualité d'Auxiliaires : c'étoit une très-bonne idée dont l'exécution a été très-mauvaise. La protection & l'intrigue , d'autres motifs ont réglé le choix des Sujets , choix important & délicat , qu'il falloit épurer , qu'il falloit ennoblir par un concours libre & sévère , entre les talens , les vertus , le mérite & l'expérience. Ce choix , tout au contraire , s'est presque toujours fait d'une manière dérisoire : si je vous disois ce que j'en fais , je vous ferois frémir , les Rois veulent le bien , les Ministres l'ordonnent ; comment

arrive-t-il que des intérêts subalternes dégradent les bienfaits des Rois , & l'intention des Ministres ?

Je fais que ce n'est pas à moi de résoudre un si grand problème ; mais je vois avec peine , qu'en général , la Marine est trop négligée : on rend de très-bonnes Ordonnances , qui ne sont pas suivies ; on a de très-bons Sujets qui ne sont pas encouragés ; on ne relève point les Journaux des Navigateurs ; on ne leur fournit point de Cartes sûres & complètes ; enfin , l'on ne s'occupe pas de l'instruction des Marins. La plupart de nos Capitaines (je parle des Marchands) conduits par la routine , ne se doutent pas même de l'étendue de l'art qu'ils exercent aveuglément : ils sont bien loin d'atteindre la perfection dont ce bel art est susceptible ; ils ne connoissent point les méthodes des longitudes , quand ils en sont instruits , ils manquent d'Instrumens , de Montres bien réglées , de Barres magnétiques , pour éliminer les aiguilles de leur Boussole ,

Étc. Les Armateurs aiment mieux risquer leurs vaisseaux , que de faire un peu de dépense. Cette parcimonie influe sur tout : point de ventilateurs pour renouveler l'air ; point de Conducteur pour préserver de la foudre : les Chirurgiens de navires sont des *Praters* ignares , sans outils & sans drogues, & sur-tout sans capacité. C'est , en vérité , par miracle que les vaisseaux des Négocians de France arrivent à St. Domingue. Le hasard en est le seul guide. L'ignorance , la négligence , le défaut des secours de l'art allongent excessivement des navigations qui pourroient devenir plus courtes & plus sûres. Depuis cent cinquante ans que les Ports de la Métropole arment pour les Antilles , croiriez-vous bien , Monsieur , qu'on n'en fait pas encore la vraie route ; qu'on n'a pas bien déterminé le gissement des côtes de St. Domingue ; que cette isle est environnée d'écueils non relevés , de courans même qui ne sont pas connus ; que l'Académie des Sciences n'a jamais pu se pro-

curer la hauteur des marées dans la rade du Cap, où viennent, tous les ans, plus de trois cents navires; qu'on laisse détruire cette rade par des ensablemens auxquels on peut remédier; qu'on manque ici de bons Pilotes; qu'on a laissé détruire l'espece utile des Pêcheurs & des Caboteurs; qu'il se perd tous les ans des vaisseaux; corps & biens, & qu'il est étonnant qu'il ne s'en perde pas en beaucoup plus grand nombre?

Les autres Nations ne s'endorment pas, comme nous, sur les progrès de la Marine: lors de mon départ de Bordeaux, l'Amirauté de Hollande faisoit distribuer, parmi les Capitaines, un Programme annonçant des prix pour ceux qui feront des Observations, des Découvertes, ou des Expériences intéressantes. Ce *Prospectus* fait honneur à la Nation qui en a conçu l'idée. Il prouve aussi que l'esprit du Commerce n'est pas toujours concentré dans les spéculations d'avarice personnelle qui, trop souvent, le retrécissent & le dégradent.

Mais, tout en admirant sur ce point la sagesse des Hollandois, je vous l'avoue, Monsieur, j'ai regretté qu'un tel exemple n'ait pas été donné par la France.

Ne croyez pas d'ailleurs, que ces réflexions soient si fort étrangères au récit de mon Voyage. Les Ballons aérostatiques ne sont pas assez perfectionnés pour faire route en l'air. Réduits à naviger sur l'eau, nous devons désirer que cette dernière méthode soit la plus assurée & la meilleure possible. Tout homme qui s'embarque, calcule avec effroi les risques de cette manière de voyager. Plus il est éclairé, plus il gémit de l'insouciance effrayante des hommes & surtout des gouvernemens, sur les dangers de la mer. On prétend que, sur cent vaisseaux il s'en perd au moins un: c'est la base du calcul des assurances. Je crois que l'on pourroit diminuer de beaucoup les risques généraux de la navigation: j'ai eu le temps d'y songer dans la route: Car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe? J'ai eu lieu d'y réfléchir plus particulié-

rement deux jours avant notre arrivée. Le 14 Décembre, nous fîmes une rencontre qui forme l'époque la plus remarquable de tout notre voyage. Nous vîmes, le matin, un Navire qui faisoit des signaux de détresse. Il y avoit trente - six jours que nous n'avions parlé à personne : nous avions vu d'autres Vaisseaux, mais de loin & sans leur rien dire. Celui-ci nous approche ; le porte-voix nous apporte les questions du Capitaine. Le nôtre lui répond d'abord, suivant l'usage, que nous venions de France & du Port de Bordeaux ; lui venoit de Guinée. C'étoit un Négrier de Nantes, &, en nous l'apprenant, son lamentable porte-voix nous ajouta, d'un ton qui retentit encore dans le fond de mon cœur. « Capitaine de Bordeaux, secourez-moi, je manque de vivres, mon Navire fait eau, nous sommes à la pompe sans discontinuer, la petite vérole est sur le bord. Le Capitaine est mort, ainsi que le Contre-mâitre, & depuis trois semaines nous luttons tous contre la faim, la soif,

» la maladie & le désespoir. » A ces mots, Monsieur, à ces mots terribles, notre sensible Capitaine répondit avec tout le feu du zèle & de l'humanité : mais quoi ! notre Canot, nouvellement repeint, n'étoit pas en état d'être mis à la mer. Celui du Négrier étoit troué de toutes parts : cependant un des Officiers de ce dernier Vaisseau se risque dans ce frêle esquif avec deux matelots occupés à vider sans cesse l'eau qui sans cesse entroit, prête à les engloutir. Cependant, leur Navire même se rapprochoit du nôtre : il offroit un coup d'œil vraiment épouvantable. Peignez-vous trois cents Noirs ; nuds, déchainés, malades, poussant des hurlemens affreux, entassés l'un près de l'autre, comme on encaque des Sardines ou des Harengs. Ce spectacle me fit un mal que je ne saurois rendre. Le canot nous aborda, comme par miracle ; notre équipage s'empressa de prodiguer tous les secours possibles à ce Navire infortuné. Mais quelle fut notre surprise, lorsque, comparant notre estime avec la

leur , l'un & l'autre calcul se trouverent différer de cent lieues. Dans la position où nous étions , près de la terre , quel sujet de frayeur que cette incertitude ! Nous pouvions bien nous briser la nuit , sans pouvoir nous en garantir. Nous nous serions perdus même de jour , le temps étoit obscur & chargé de nuages noirs. Nous n'avions pas trouvé de ces marques , de ces oiseaux , de ces herbages , qui font conjecturer qu'on approche des terres , & que les Marins , dans leur idiome , nomment des *connoissances*. Nous avons vu beaucoup de *Raisins du Tropique* , production marine que les ignorans croient être une plante , & que les Naturalistes regardent au , contraire , comme l'assemblage du frai ou des ovaires d'un coquillage , dont on pourroit tirer parti pour l'usage des Arts. La mer en est couverte ; mais jusqu'à présent les Marins ne se sont pas avisés d'en porter en Europe. Ils ont cru que ces grappes n'étoient que du Goëmon ou du Varech ; & les Savans de nos Académies n'ont pas

38. *Soirées Provençales ;*

été à portée de les détromper , quoiqu'il en soit, ces raifins finguliers que les Matelots appellent encore *Savonnettes de mer* , ne désignent pas nommément le voisinage de la terre. Nous n'en avons pas d'autre indice , car les Poissans volans qui venoient tomber sur le bord , n'en étoient pas un assez précis : nous étions donc très-inquiets & nous passâmes dans ces tranfes la nuit du quatorze au quinze.

C'est dans ces momens de crise , qu'il faut étudier le caractère des Marins. *La crainte a fait les Dieux* , suivant le Tragique Latin. Un Proverbe moderne dit qu'il faut voyager sur mer pour apprendre à prier. En effet , tout notre Equipage , dans la peur du danger , chantoit les prières du soir , avec une onction , une dévotion , un accent & un cœur bien au-dessus de la ferveur des Béates de profession. C'est une très-bonne méthode , que les Prières en commun ; mais vous ne pourriez croire la platitude dégoûtante des Oraisons & des Cantiques que les Aumôniers de Navire

font répéter aux Matelots. Voulez-vous un échantillon de ces Hymnes grotesques ? Je peux vous satisfaire , car vous savez que ma mémoire ne manque pas aux bonnes choses & ne fait pas grace aux mauvaises. Lisez donc , par exemple , cette petite strophe sur la Ste. Vierge :

Je me donne à Marie,
après Dieu mon Sauveur ;
je passerai ma vie
à lui gagner le cœur.

Ah ! la bonne Maîtresse ,
si l'on la connoissoit ,
chacun feroit la presse ,
à qui la serviroit.

Vous concevez , Monsieur , qu'en prenant même à tâche de faire des Vers ridicules , on n'y réussiroit pas aussi bien. Ne seroit-il donc pas possible de dicter aux Marins François des prières plus raisonnables ? Les Hollandois (qu'il faut citer souvent , en fait de navigation) , les Hollandois sont plus heureux que nous ,

à cet égard. Ils ont le *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne* que le célèbre Hugues Grotius a composé en Vers Flamands, pour l'usage des Matelots qui font le voyage des Indes.

Au reste, on peut penser que le style fait aux prières beaucoup moins que l'intention. La pieuse frayeur de nos Marins fut bientôt dissipée; car le 15 Décembre, on cria *Terre*, & nous nous reconnûmes à quelques lieues du Cap François. Nous en jugeâmes par l'aspect d'une sorte de Promontoire, que l'on nomme la *Grange*, à cause de sa figure. En passant à la vue des côtes Espagnoles de St. Domingue, le vent, ou la *Brise* de terre nous apportoit, la nuit, le parfum des forêts d'orangers & de citronniers, dont les côtes incultes sont encore toutes couvertes. Cette odeur & la vue de la terre que nous avions perdue depuis tant de temps, nous faisoit tressaillir d'une joie indicible. Nous n'étions pourtant pas quittes de tout danger. Un Navire du Havre, qui venoit après nous, étoit com-

mandé par un homme très-imprudent ; pour ne rien dire de plus. Cet homme voulut nous couper en entrant dans l'étroit passage de la rade du Cap : nous vîmes le moment où son étourderie faisoit choquer les deux vaisseaux , & nous brisoit à la vue du port , sur les rescifs ou rochers à fleur d'eau , qui ençoignent la rade , & que la mer blanchit d'écume , en se brisant contre eux. Les Dames Passageres jettoient des cris affreux ; notre Capitaine assez sage pour céder le pas au Normand téméraire , sauva l'un & l'autre Navires par une manœuvre admirable , mais il y fut blessé d'un éclat de poulie. Cet incident désagréable mêla quelqu'amertume au plaisir du débarquement.

Nous descendîmes , le 17 Décembre , à trois heures après midi. Le soleil rayonnoit comme au milieu du mois de Mai , dans le printemps de nos Provinces. Cependant nous trouvâmes un Habitant du Cap , dont le premier propos fut de nous dire qu'il n'avoit jamais fait si froid ; il avoit l'air

transi , sous un habit de drap. Le même soir , dans cette saison prétendue froide , nous eûmes à souper des petits pois & des asperges ; le lendemain 18 Décembre , on nous servit à déjeuner des oranges délicieuses , cueillies dans les haies d'un jardin du voisinage. Depuis ce temps , j'ai tous les jours des bouquets de roses nouvelles. Ce pays est vraiment superbe ; la ville du Cap est jolie & les plaines , qui l'environnent , sont d'une richesse incroyable. St. Domingue vaut un royaume. C'est vraiment grand dommage que tout y soit encore précaire : on diroit qu'on y vit au jour la journée , sans police pour le présent , sans prévoyance pour l'avenir. Ce n'est - là qu'un premier coup-d'œil ; mais n'anticipons pas sur les détails de mon séjour : ce sera le sujet de quelques autres Lettres. Celle-ci me paroît si longue , que j'en suis tout honteux.

Je ne puis pourtant la finir , sans vous parler encore de la première affaire dans laquelle j'ai porté la parole comme P. G.

étoit précisément un Procès occasionné par la cérémonie du Baptême du topique. Je joins à ma Lettre l'Arrêt que Cour a rendu sur mes Conclusions.

Je n'ose y joindre les jolis Vers qu'on faits sur mon arrivée, car ils sont trop atteurs : mais je peux, & je dois vous re que je reçois ici un accueil fait pour livrer. Cette Colonie importante offre beaucoup de bien à faire, le public a les yeux sur moi : les Administrateurs promettent de m'encourager, la Cour rend justice à mon zèle : avec de la santé, j'aurai tout lieu de m'applaudir d'être venu *dans* *autre Monde*, si vous me conservez dans ancien hémisphere votre estime & votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DEUXIEME LETTRE.

A M. BER ***.

J'AI retrouvé dans les *Bigarrures Littéraires*, *Ouvrage plein de vues & d'esprit*;

& où se font remarquer des peintures de mœurs très-fidèles & des discussions d'une Logique fine & sage , j'ai retrouvé , dis-je , la Lettre vraiment philosophique dont je vous avois parlé. Regardez-la , mon cher Ami, comme le Programme de la question que je vous engage à traiter , pour achever de déterminer avec précision ce caractère Provençal , dont vous & M. Gais avez esquissé l'ingénieux portrait. Conférez - en avec M. Gallois , votre ami : ce jeune Penseur , qui va dans la Capitale avec un si grand fonds d'idées , de sentimens & de talent pour écrire. Je ne doute pas que de vos efforts réunis , il ne résulte une excellente dissertation sur ce sujet. Qu'il en fonde la base , qu'il en élève les colonnes, vous saurez bien en lier les parties & en disposer les divers ornemens.

Je suis tout à vous , & de cœur,



TROISIEME LETTRE

DE M. IMBERT,

de l'Académie de Nîmes.

JE sors d'une Province méridionale où
j'ai né. Une des choses qui m'ont étonné
plus dans cette Capitale, c'est la maniere
et un fils, en général, se comporte en-
vers ses parens. Soit raison, soit préjugé,
vous annonce que je suis tombé de
haut, quand j'ai vu des hommes es-
timés, même estimables, se permettre
contre un pere des propos, des procédés
très fort légers; quand je les ai vus se
adresser ouvertement de lui à lui-même,
poursuivre en justice; en un mot,
quand j'ai cru trouver à la fois, dans la
même personne, l'honnête homme & le
mauvais fils. Il ne faut pas plus de droit
pour avoir raison contre les parens,
qu'il n'en faut contre un étranger. Chez

moi , avoir des torts contre son pere , est un crime déshonorant ; avoir raison contre lui , est le plus grand des malheurs. Dans le pays où je suis né , un fils marié , pere lui-même , n'est pas dispensé de l'obéissance la plus respectueuse. J'ai vu plus d'une fois une mere aller châtier ses filles jusque dans les bras de leurs maris ; & j'ai vu ces mêmes filles , nées avec la vivacité naturelle à ces climats , n'oser sortir des bornes du respect. Ce despotisme tient , tout à la fois sans doute , à la différence des loix & de l'éducation , & je fais qu'il peut être un mal : l'abus contraire me paroît plus révoltant & peut-être plus dangereux. J'oserois presque dire qu'on peut permettre à un pere de haïr ses enfans , sans craindre qu'il en abuse. La Nature y a si bien pourvu , que , dans la classe des monstres qu'elle peut produire , les peres homicides sont les plus rares ; sans doute. Quoiqu'il en soit , je désirerois que quelqu'un voulût bien traiter cette question , non - seulement en politique ,

mais en moraliste : je voudrois qu'on pût balancer les droits de la Société & celui de la Nature. Pour moi , je fais que , dans cette discussion , les préjugés de l'éducation & de l'habitude pourroient ne pas laisser l'exercice d'une raison impartiale , & je craindrois de donner pour opinion ce qui n'est peut-être en moi qu'un sentiment.

QUATRIÈME LETTRE.

RECEVEZ , mon cher Ami , les remerciemens pour toutes les choses infiniment honnêtes que contient votre Lettre. Mon amour propre en feroit bien content , si ma raison , moins défiante , pouvoit avoir perdu le sentiment de ses forces. L'Envie a , dit-on , pour œil un microscope ; j'en dirois autant de l'Amitié : l'une s'en sert pour mesurer les défauts , l'autre pour observer les bonnes qualités.

M. de P. . . nous donnera , sans doute , sur les Hommes Illustres de la Provence ,

une dissertation excellente ; car le seul moyen de faire un bon Ouvrage , est d'être au-dessus de son sujet. La même raison ne subsistant pas , à beaucoup près , pour moi , relativement à l'objet que vous me proposez , je dois être , à cet égard , infiniment plus réservé que votre indulgente amitié ne le suppose. *Des Réflexions Philosophiques sur les Loix & les Mœurs de la Provence*, feroient , sans contredit, un morceau très - intéressant à placer dans dans le Recueil que vous préparez : mais cet Ouvrage est d'autant plus difficile à faire , indépendamment des lumières acquises & & du talent d'observer , qu'on marche sans cesse entre les généralités oiseuses , trop peu proportionnées à l'objet dont on s'occupe , & les particularités dénuées d'intérêt , qui , par un certain goût de localité , annoncent toujours les vues étroites & mesquines de ceux qui les présentent.

Les Loix de la Provence sont composées des Ordonnances de nos Rois , des Loix Romaines & des Statuts du Pays.

Ce

ne n'est donc pas dans ces Loix , trop conformes pour le fonds aux Loix des autres Provinces du Royaume , qu'il faut chercher la cause des mœurs particulieres des Provençaux.

La liberté de tester , exercice volontaire du droit de propriété , & par conséquent résultat nécessaire de la liberté naturelle , que la force sociale confirme & protege , cette liberté indéfinie est une des principales dispositions des Loix Romaines , & non des Loix Provençales , comme vous paroissez le croire. Aussi , notre maniere d'hériter est-elle la même que dans le Languedoc , le Dauphiné , le Lyonnais & une partie de l'Auvergne ; la même , en un mot , que dans tous les Pays régis par le Droit Ecrit : elle est donc commune à trop de Peuples , pour pouvoir entrer dans ce sujet comme *Signe caractéristique*.

Quant aux effets de cette liberté illimitée de propriété , relativement aux mœurs publiques , ils ne sont point aussi honorables pour nous que vous le croyez. Le

respect filial n'existe pas plus en Provence qu'ailleurs : ouvrage de l'éducation & non des Loix , lorsqu'il s'annonce par le motif d'intérêt qui semble devoir le faire naître , il n'est ni plus vrai ni mieux senti. L'amour filial n'est alors qu'une hypocrisie combinée , plus dangereuse , sans doute , que l'insouciance Parisienne.

La Légitime , ou la pension modique fixée aux Cadets , n'est pas une disposition de nos Loix : elles ne font sur ce point aucune différence entre les Aînés & les Cadets. Lorsque le Pere meurt , sans laisser après lui des traces évidentes de sa volonté , la Loi partage ses biens entr'eux par égales portions. Les Filles seules sont réduites à la légitime par *le Statut du Pays* , règlement absurde , inhumain dans tous les sens , puisqu'il attaque la population & le bonheur de l'existence. Cette pension accordée *ordinairement* aux Cadets , & sur-tout à ceux des grandes Maisons , est l'effet d'une tradition singulière , dont il seroit intéressant de fixer la cause &

époque, puisqu'il n'est point de coutume
 lus contraire à la justice, à l'humanité, à la
 ropagation de l'espèce, aux bonnes
 mœurs, à la félicité publique, & par con-
 équent, au but de toute société.

Il seroit très-important de suivre cette
 filiation de Loix, qui tantôt favorisent les
 droits de l'homme, & tantôt les attaquent
 dans leur première source; mais cet
 examen suppose, outre le talent de bien
 voir, une mesure de liberté que l'on n'a pas
 toujours, & un certain nombre de *données*
 que les observations locales peuvent seules
 procurer. Je m'occuperai cependant de
 cet objet pour ma satisfaction propre; &
 sans vous promettre de réussir, je tâcherai
 de fixer les nuances qui distinguent les
 différentes mœurs de la Provence; j'indi-
 querai le point où toutes ces couleurs
 viennent se fondre, pour n'en former
 qu'une seule, & peut-être résultera-t-il
 de ces observations, que les circonstances;
 déterminées par la position des lieux, ont
 seules à leur tour déterminé le caractère

Provençal. Si mon travail mérite votre suffrage & celui de notre Ami (M. de Pastoret), je vous laisserai le maître de mon honneur littéraire. Cependant vous connoissez particulièrement M. le Comte de M. . . . M. Bernardi est de nos Amis : voilà nos vrais oracles , consultez - les. Adieu.

CINQUIEME LETTRE.

SUR LES LOIX

DE LA PROVENCE ;

PAR M. BERNARDY.

IL faut donc vous obéir , Monsieur , & malgré mon insuffisance , vous tracer le tableau de notre Législation ; vous dire ce qu'elle a été , ce qu'elle est encore. Je ne prétends cependant vous entretenir que des Loix particulieres à la Provence ;

encore aurai-je l'attention de choisir celles qui ont quelque disposition digne de remarque. Quant au Droit Romain qui forme le fonds de la Jurisprudence, mais qui lui est commun avec tant d'autres pays ; je n'en dirai que peu de chose. Les Loix particulieres à la Provence sont connues, sous le nom de *Statuts*. Ce sont, ou d'anciennes Coutumes de quelque ville ou de quelque canton de la Province, dont nos Comtes avoient fait une Loi générale, sur la demande des Etats ; ou bien, des Réglemens pour la réforme de l'ordre judiciaire, ou la décision de quelque point obscur de la Jurisprudence, emanés de la même autorité. Ces Statuts étoient demeurés ensevelis dans les Archives de la Province, ou des Cours souveraines, jusque vers le milieu du seizieme siecle, qu'un Avocat, nommé *Masse*, les fit imprimer, avec une glosse de sa façon. Notre célèbre Compatriote Peiresk, à qui rien dans la Littérature n'étoit étranger, engagea, dans le siecle

passé, un autre Avocat, nommé *Mourgues*, à commenter ces Statuts (*). Ce Commentaire, écrit d'un style gothique, est fort prolix, fort obscur, fort ennuyeux. Celui qu'a publié tout récemment un ancien Magistrat, qui porte un nom distingué dans le Barreau de Provence, mérite à tous égards la préférence (**). Mon travail ; comme vous pouvez bien le croire, n'a rien de commun avec celui de ces Messieurs. Le devoir d'un Commentateur est d'éclaircir & d'expliquer son texte : quelquefois sa passion est de le louer avec excès. Celui du Philosophe est de juger les institutions ;

(*) *Vit. Peiresk.* Lib. 6, p. 355. Je suis surpris que Peiresk n'ait pas jetté les yeux, pour ce travail, sur Dupérier, le plus illustre des Jurisconsultes Provençaux, homme d'esprit d'ailleurs, unissant la culture des Lettres à celle des Loix ; réunion bien rare parmi nous.

(**) M. de Julien, ancien Conseiller à la Cour des Comptes, Aides & Finances.

à d'examiner quels biens ou quels maux
l'en est résulté pour l'humanité.

Vous me dispensez , sans doute ,
Monsieur , de rechercher , ou pour mieux
dire , de deviner quelles ont été les
Loix de la Provence , dans les premiers
temps. Ce n'est pas qu'il me fût difficile
de contenter votre curiosité , ou du moins
de vous dire beaucoup de choses. Suppo-
sant , avec tant d'autres , que la Provence ,
faisant partie de la Gaule , devoit en avoir
les mœurs & les loix , je vous parlerois
des Druides , de leurs usages & de leurs
dogmes. Mais , comme je n'aurois à répé-
ter que des fastes très-connus , j'aime
mieux vous renvoyer à la nouvelle His-
toire de Provence , où vous trouverez
tout cela dans le plus grand détail (*)

Vous aurez seulement l'attention de ne
pas croire avec l'Auteur , que les Druides

(*) Par M. l'Abbé Papon , ci - devant de l'Ora-
toire. Il a déjà paru trois Volumes de son Histoire.
C'est celle que nous citerons dorénavant.

eussent rien emprunté des Grecs ; ni les sacrifices humains , barbarie qu'on retrouve chez tous les peuples , sur-tout dans les anciens temps ; ni le dogme de la Métémpsychose , fort répandu chez les Orientaux , avec lesquels les Druides ont de grands traits de conformité ; ni enfin , qu'ils aient appris de l'école de Pythagore l'usage de se perfectionner dans l'étude par vingt ans de travail , pendant lesquels , il ne leur étoit permis de rien mettre par écrit. Ce ne peut être , comme le dit l'Historien , par le canal des Phocéens de Marseille , que Pythagore ait fait passer cet usage aux Druides ; parce qu'il est à croire que , si les fugitifs de Phocée avoient voulu voiturier avec eux la Philosophie , ils auroient donné la préférence à la secte Ionique , établie dans leur pays , sur celle de Pythagore , qui avoit enseigné en Italie. La police & la doctrine des Druides étoient formées long-temps avant qu'il existât des Grecs ; & ceux-ci , redevables de toutes leurs connoissances aux

peuples de l'Orient, n'ont rien appris à personne, que l'art d'embellir des fables, ou de conter agréablement des mensonges.

Ce qui vous étonnera peut-être davantage de la part du nouvel Historien de Provence, c'est qu'après ces longs détails sur les Druides & leurs Loix, il avance que les Provençaux n'avoient anciennement ni villes, ni arts ni police (*). Il est vrai qu'il contredit ensuite cette assertion, en soutenant ailleurs, que les Romains ne firent en beaucoup de choses, que modifier l'ancien gouvernement Gaulois (**). Sans doute que nos ancêtres avoient des Loix, des Arts & une Police. La prodigieuse quantité d'habitans, que la Provence renfermoit dans son sein, le prouve bien. Ce n'est que sous une administration douce,

(*) *Histoire de Provence*, Tom. I, pag. 562.

(**) *Ibid.* Tom. I, pag. 525. Tom. II, pag. 115. Tom. III, pag. 87. *Not.*

juste & paisible , que l'on voit l'espece humaine s'accroître & se multiplier. Le croiriez-vous, Monsieur, si cela n'étoit prouvé par des monumens incontestables ; un coin de la Provence , ignoré aujourd'hui , & qu'un bataillon feroit trembler , formant , presque en entier , ce qu'on appella dans la suite la Province des Alpes maritimes , eut la gloire de résister aux Romains dans les plus beaux jours de leur prospérité ; & Auguste fut tellement flatté de l'avoir soumis , qu'il fit dresser de cette conquête un Trophée fastueux , avec une Inscription , dont on voit encore les vestiges à la Turbie , entre Nice & Monaco (*). Quelle immense pépinière d'hommes ces montagnes , presque désertes à présent , ne devoient-elles pas contenir alors ! Quelle plus grande quantité encore n'en suppose-t-elle pas dans la plaine ? Car , comme le remarque très-bien l'Historien de Provence , *il n'y auroit pas eu tant de communautés*

(*) *Histoire de Prov.* Tom. I, pag. 105.

dans les montagnes, & encore ne les connoissons-nous pas toutes, si la partie méridionale n'eût pas été fort peuplée ()*.

Cette grande population se maintint sous les Romains, malgré la pesanteur du joug qu'ils imposèrent à la Provence (**). Ce peuple qu'on nous dépeint comme si tolérant, si facile à adopter les mœurs & les usages étrangers, employa jusqu'à la violence pour introduire en Provence sa

(*) *Histoire de Prov.* Tom. I, pag. 110.

(**) *Ibid.* pag. 565. Il n'y a plus aujourd'hui en Provence cette quantité de Villes florissantes qu'on y comptoit sous les Romains. Marseille, à la vérité, s'est soutenue, parce que sa prospérité tient à des causes qu'il n'est pas aisé de détruire; mais que sont devenus Cimmès, Riès, Vaison, Orange, Fréjus, *Maritima*, & tant de Colonies Romaines, qui faisoient l'ornement de la Provence. M. Necker compte dans cette Province environ 750 mille Habitans. Marseille, Aix & Toulon emportent au-delà du septieme de cette médiocre population. Quelle différence de celle qu'elle contenoit du temps des Gaulois & des Romains!

langue , ses mœurs , sa religion. Celle des Druides fut anéantie ; ces sages conducteurs du peuple Gaulois furent exterminés (*). Ajoutez à cela les tributs & les taxes énormes dont on accabla les Provençaux ; la privation d'une partie de leurs terres & de leurs villes , qu'on leur enleva pour les donner aux Colonies Romaines qui furent envoyées parmi eux ; & vous aurez une idée exacte du traitement rigoureux que la Provence essuya de la part de ses vainqueurs.

Cependant les anciennes mœurs Gauloises ne disparurent pas entièrement : les Loix politiques furent détruites , mais les Loix civiles restèrent. Je crois même qu'il s'est conservé quelques vestiges de ces dernières dans deux de nos Statuts , comme je le dirai ailleurs. Mais si les Loix civiles de la Provence n'éprouverent pas le sort des

(*) *Histoire de Prov.* Tom. I , pag. 524 , 525 , 565.

loix politiques, c'est vraisemblablement moins à la généralité Romaine qu'elle en fut redevable, qu'à l'impuissance de les remplacer par d'autres. Comment Rome, qui n'avoit pas alors par elle-même des loix fixes & certaines, avoit-elle pu en donner aux peuples qu'elle foumettoit à sa puissance ? Le Droit Romain, ou les usages qu'on appelloit de ce nom, ne furent connus que dans les Colonies Romaines qui les apportèrent avec elles.

La Provence, opprimée par les Romains, ne fut pas plus heureuse au milieu du bouleversement que causa la destruction de leur empire. Toujours troublée, toujours dévastée, tantôt par les Goths, tantôt par les Francs, enfin par les Sarrasins; elle paroît respirer enfin sous le Règne glorieux de Charlemagne. Sa législation devoit se ressentir, à cette époque, des fréquentes révolutions qu'elle avoit essuyées, & elle conservoit quelque chose de toutes les Loix de chacun des Peuples.

qui l'avoient envahie (*). On prétend cependant que la Loi Romaine étoit alors la Loi dominante. On y avoit, dit l'Historien de Provence, le *Code Théodosien, Ouvrage précieux, malgré les défauts qu'on lui reproche*; & qui, en tirant les Loix du cahos, leur rendit toute leur force, & leur concilia le respect & la confiance des Peuples (**). Cet éloge est presque ridicule, à force d'être outré. Ce Code Théodosien n'est point, Monsieur, un corps de Loix, mais seulement la collection des Ordonnances Impériales, depuis Constantin jusqu'à Théodose. Qu'est-ce que cela, en comparaison des autres parties du Droit Romain (***) . Théodose avoit si peu

(*) *Histoire de Prov.* Tom. II, pag. 115.

(**) *Ibid.* pag. 38.

(***). Outre qu'il y avoit deux autres Codes, qui contenoient les Ordonnances des Empereurs, depuis Adrien jusqu'à Constantin, lorsqu'un siècle environ après Théodose, Justinien entreprit la

tiré les Loix Romaines du cahos, qu'elles y sont encore. Ce qui fit vraisemblablement la fortune du Code Théodosien dans les Gaules, c'est qu'il contenoit les Loix des Empereurs Chrétiens, & que ces Loix accordoient de grands privilèges aux Evêques & aux Ecclésiastiques, privilèges que les Rois, soit Goths, soit Francs, eurent la politique de leur confirmer, parce que l'ascendant que leur état leur donnoit sur l'esprit des peuples, fut très-souvent utile, soit pour les soumettre, soit pour les maintenir dans l'obéissance. Ce Code, joint aux usages qui avoient pu se conserver par la pratique, servit de regle en Provence, sous le nom de *Loi Romaine*, principalement dans les matieres de succession, & dans les causes des Ecclésiastiques. On trouve cette Loi

réforme de la Jurisprudence, il falloit, outre les trois Codes, parcourir encore deux mille volumes, & trois cents mille versets ou paragraphes. *Leg. 2. 31 Cod. De veter. jur. Enucl.*

Romaine citée dans des chartes du dixième siècle , époque antérieure de près de deux siècles , à celle où l'on fixe la renaissance du Droit Romain en Occident (*).

Mais cette Loi Romaine étoit si peu étendue , ou du moins si peu analogue aux mœurs d'alors , qu'on fut obligé presque par-tout de se créer des loix nouvelles , ou de faire revivre les anciennes. Car , Monsieur , lorsque les successeurs de l'usurpateur Bozon eurent cédé leur trône chancelant aux Rois de Bourgogne , & que , de la domination de ceux-ci , la Provence eut passé sous celle des Empereurs d'Allemagne , le fruit de toutes ces révolutions ne fut qu'une anarchie complète. Les villes principales , qui avoient conservé quelques restes de leur ancienne municipalité , c'est - à - dire , du droit d'avoir un Sénat ou un Corps de Magistrature composé de leurs principaux Citoyens , privilège dont les seules Colonies avoient

(*) *Histoire de Prov.* Tom. II. *preuv.* ch. 2, &c.

i sous les Romains ; les villes principales , dis-je , profiterent de l'occasion pour la rétablir en entier , & se donner des Loix , sous le nom de *Statuts* (*).
 D'un autre côté , les Seigneurs ou grands vassaux (car toute la Hiérarchie du régime féodal s'étoit établie en Provence sous des Rois Goths & Francs) autrefois amovibles dans leurs fiefs ou dignités , ou du moins ne les possédant qu'à vie , s'y renfermèrent héréditaires. La foiblesse des premiers Comtes de Provence , établis par les Empereurs d'Allemagne pour la gouverner , facilita l'usurpation : leur manque de foi envers leur Souverain , la justifia (**), & l'absence , presque perpétuelle

(*) Voyez , sur l'ancienne municipalité des Villes de Provence, *Hist.* Tom. I, pag. 582 , & Tom. III, pag. 480.

(**) L'Empereur Henri IV , ayant été excommunié par le Pape , le Comte de Provence ne voulut plus le reconnoître pour son suzerain, *Hist. de Prov.* Tom. II, pag. 190.

de quelques-uns d'entre eux , lui donna le temps & les moyens de se raffermir. Les Seigneurs faisoient confister toute leur subordination à prêter hommage, devoir, dont quelques-uns même jugerent à propos de se dispenser. L'on voyoit en Provence autant de Despotes que de grands Vassaux ; ils étoient les Juges & les Législateurs de leurs Sujets. Les Loix qu'ils leur donnerent furent aussi appelées *Statuts*. Elles étoient différentes presque dans chaque Seigneurie. Les Comtes de Provence ne connurent plus que des causes de l'Eglise, ou de celles des grands Seigneurs entre eux , lorsqu'ils daignerent se soumettre à leur jugement. Ils décidoient ces causes dans des Affises ou Plaids, dont il est souvent parlé dans notre Histoire (*).

(*) *Histoire de Prov.* Tom. II, p. 221, 233, 360. Les Comtes de Provence tenoient leurs Plaids ou dans une Eglise, ou à l'ombre d'un ormeau, d'un tilleul ; Raimond Béranger , tenant un Plaid devant

Si vous êtes curieux de sçavoir ce que c'étoit que ces divers Statuts , tant des Villes que des Seigneurs , lisez , Monsieur , pour ceux des Villes , l'analyse qu'à donnée l'Historien de Provence , des Statuts d'Arles , que certains Ecrivains ont cru avoir été gouvernée quelque temps en forme de République (*). Vous y verrez qu'entre autres dispositions , ils défendent de poursuivre en justice un Maître ou un Gentilhomme , quand ils auront battu , l'un son Domestique , l'autre une personne du peuple qui lui auroit manqué. Quelle étrange espece de République , que celle où l'on livreroit la partie la plus foible de la Société à la discrétion de la plus forte ? En croirez-vous l'Historien de Provence , lorsqu'il nous assure que cette Loi est un reste de celles des Peuples

l'Eglise de Forcalquier , étoit assis sur une des marches de l'escalier du clocher.

(*) *Histoire de Prov.* Tom. II , pag. 234.

barbares , de ces Peuples qui mettoient ; à la vérité , une différence dans la peine , suivant la qualité du coupable & celle de l'offensé ; mais chez lesquels nul délit n'étoit impuni ? Une pareille Loi n'est-elle pas plutôt digne de ces Peuples prétendus policés , à qui des institutions absurdes ayant fait perdre toute idée des droits de l'humanité , se sont fait une habitude de l'injustice , à force d'en voir des exemples ?

Les Statuts des Seigneurs vous attesteront tous les brigandages que l'on reproche à leur domination : voyez ceux de Boniface de Castellanne , rapportés en entier dans l'Histoire de Provence (*). Il modere les rapines de toute espece , que ses Domestiques & ses Baillis exerçoient sur ses vassaux. Il ne veut plus qu'ils aient le droit d'entrer dans la vigne ou le jardin d'autrui , pour en cueillir les fruits. Son Bailli n'exigera plus la premiere charge

(*) *Hist. de Prov.* Tom. II , *Preuv.* ch. 76.

de raisin qu'on recueilloit dans chaque vigne ; il modere ce droit. Il promet , en outre , à ses vassaux , qu'il ne leur fera aucune injure , ni violence dans leurs maisons ; qu'il s'abstiendra , à leur égard , de toute voie de fait & de toute action illicite. Il permet à ceux qui demeurent dans ses terres , & qui voudront vendre leurs biens & se retirer , de le faire en toute sûreté : il permet encore aux étrangers qui auront prêté de l'argent , ou fait un dépôt entre les mains de quelqu'un de ses vassaux , de pouvoir le redemander ; enfin , il confirme les testamens , & délaisse les successions *ab intestat* aux plus proches parens. Car presque tous les Seigneurs s'étoient arrogés la succession de leurs vassaux , qui mouroient sans testament(*). Telle étoit , Monsieur , la Jurisprudence

(*) Il en étoit de même dans le reste de la France. On attachoit une espece d'infamie à mourir sans testament. Voyez l'*Analyse des établis. de S. Louis*, dans l'*Abbé Welly*, Tom. VI, & du Cange, *vo, intestatio.*

féodale en Provence. Vous voyez que si l'on avoit voulu policer une troupe de brigands, on auroit pu prendre ces Statuts pour modele. Vous sentez même , sans que j'aie besoin de vous le faire observer , quelle devoit avoir été la funeste influence d'une pareille Législation ; combien il est peu étonnant qu'au milieu de cet asservissement général , il n'y eût plus en Provence , ni arts , ni police , ni commerce. Pour la tirer de cet état d'opprobre & d'humiliation où le régime féodal l'avoit réduite , il fallut toute la puissance de la Maison d'Anjou , au pouvoir de laquelle la Provence passa par le mariage de Béatrix, fille de Raimond Bérenger , avec Charles I , en 1245. Les Seigneurs qui jusques alors avoient méprisé ou méconnu l'autorité des Comtes de Provence , ou qui s'étoient contentés de leur rendre un hommage stérile , commencerent à paroître plus dociles. D'un autre côté , le Droit Romain ressuscité , depuis un siecle , en Italie , & qui commençoit à pénétrer en Provence , où

et dans la suite de si grands progrès ;
il a introduit des principes bien op-
posés à ceux du régime féodal.

Le Droit Romain n'étoit point celui
qu'on avoit connu autrefois en Provence,
qui étoit renfermé dans le Code Théo-
dorien : c'est des compilations faites par
l'ordre de Justinien dont il s'agit ici. Ces
compilations, composées dans un temps où

Provence étoit déjà démembrée de
l'Empire, n'y avoient jamais été publiées.
On n'a jamais trop sçu comment, après
un ou six siècles d'oubli, on les avoit
reparues en Italie, vers le milieu du
dixième ou du onzième siècle. L'attention
que j'ai eue de vous faire connoître, au-
tant du moins que me le permettoient les
bornes d'une Lettre, les principales sources
du Droit de notre Patrie, m'oblige de
vous donner, au moins, une idée de
celle-ci, que l'Historien de Provence
appelle une *source de lumières* (*). Ce
jugement est aussi hasardé que celui qu'il

(*) *Hist. de Prov.* Tom. II, pag. 345.

avoit déjà porté sur le Code Théodosien. Supposez , Monsieur , qu'un Chancelier de France entrât dans une Bibliotheque qui contînt cette quantité innombrable de volumes qu'on a écrits sur le Droit ; qu'il chargeât quelques Jurisconsultes d'en extraire des passages relatifs aux diverses questions de la Jurisprudence , & de les ranger sous certaines divisions ; qu'il fit ajouter à cela des Extraits de toutes nos Ordonnances , rangés dans un ordre différent ; que ces Extraits fussent écrits en une Langue morte , & fissent sans cesse allusion à des usages anciens & inconnus ; que , par surcroît , il fit faire encore un grand nombre de nouvelles Ordonnances , bien prolixes , bien pédantesques , qui tantôt contrediroient les précédentes , tantôt se contrediroient entre elles ; je vous laisse ensuite à penser si des passages ramassés à la hâte , tronqués , isolés de ce qui les précède & de ce qui les suit , formeroient *une source de lumieres* capable de dissiper les ténèbres qui occupoient tous les esprits ; & , en les éclairant sur les principes

principes fondamentaux de l'ordre social, d'anéantir les usurpations féodales, & de rétablir chaque citoyen dans la jouissance de ses droits inaliénables.

Ces Droits furent plus obscurcis que jamais, sur-tout, lorsque le Droit Canonique, que les Papes opposerent au Droit Civil, eut été introduit concurremment avec lui dans les Ecoles. Quel vaste champ ne trouva pas, dans leurs éternelles contradictions, la Dialectique, qui, en substituant les mots aux choses, les sophismes aux principes, avoit trouvé l'art d'embrouiller les matieres les plus claires ! La Provence se trouva inondée de ces vils Ergoteurs, qu'on appelloit Jurisconsultes. Leur science devint la science à la mode. On vit s'y dévouer des gens qui méprisoient auparavant toute autre profession que celle des armes; *des gens, en un mot, qui, dit l'Historien de Provence, ne rougissoient pas d'ajouter à leurs autres titres celui de Jurisconsulte, trop négligé parmi nous (*)*.

(*) *Hist. de Prov.* Tom. II, p. 346. Ce reproche
Tome III, D

Ces Jurisconsultes , dont les Historiens d'alors ne font pas des portraits bien flatteurs, n'étoient pas moins la lumière des nations & les Conseillers des Rois (*). On ne prenoit aucune détermination importante sans les consulter. Lisez , Monsieur , dans les Preuves de l'Histoire de Provence , une Consultation de quelques Docteurs d'Avignon , où l'on examine quels sont ceux qu'on doit appeller hérétiques. Vous y verrez , entre autres absurdités , qu'il faut regarder comme tels, *tous ceux qui*

est bien mal fondé. Il n'est gueres de chétif village , où l'on ne trouve plusieurs Avocats. Heureux les Peuples , lorsqu'ils sont bien ignorans , ou du moins , qu'ils croient l'être !

(*) *Histoire de Prov.* Voyez les plaintes d'un Troubadour contre la Chicane de son temps ; pag. 346. Voyez encore ce que dit , à l'occasion de Clément IV , originaire de Provence , & qui avoit été Avocat dans sa jeunesse , un Historien contemporain. *Apud Martenn. Collect. amplif. Tom. V. pag. 738.*

ont fait du bien aux Vaudois , ou qui ont assisté à leurs assemblées , dans un autre dessein , que celui de les trahir (*). Quels Docteurs , que ceux qui font un crime de la bienfaisance , & un devoir de la trahison ! n'oublions point encore que ce fut un Docteur ès-Loix , gagné , sans doute , par le barbare Charles I , qui ouvrit l'opinion de faire mourir les malheureux Conradin & Frédéric d'Autriche , & qui , entraînant tous les suffrages , couvrit la mémoire de Charles , d'un opprobre qui durera autant qu'elle. Enfin , c'étoient ces Docteurs qui dressaient les Manifestes des Princes. Lisez encore , dans les Preuves de l'Histoire de Provence , un Mémoire au sujet des prétentions de Charles I , sur le Poitou , & voyez quel langage barbare la Chicane faisoit parler aux Souverains (**).

Mais rien n'étoit comparable à celui

(*) *Hist. de Prov.* Tom. II, *Preuv.* ch. 60.

(**) *Ibid.* Tom. III, *Preuv.* ch. II.

qu'elle avoit introduit dans l'ordre judiciaire. Des formes claires , simples & courtes firent place à une procédure obscure , infidieuse & interminable. Les Actes , qui sont les liens de la société , surchargés d'un nombre infini de clauses inutiles ou équivoques , ne furent plus que des pièges rendus à la bonne foi & à la simplicité (*). Les Jurisconsultes , chargés de rendre la justice au Peuple , devinrent les plus cruels oppresseurs ; *ils encourageoient le crime , en vendant l'impunité (**).* La plupart de nos Statuts sont un monument bien authentique de ces désordres. On ne cesse de s'y plaindre de l'ignorance & des prévarications des Juges ; de l'avidité des agens subalternes de la Justice ; des astuces , des subtilités imaginées par les Procureurs , & cette multiplicité de

(**) Comparez dans les Preuves de l'Histoire de Provence , les Actes passés avant la découverte du Droit Romain , & ceux faits après.

(**) *Hist. de Prov.* Tom. III , pag. 144.

sangues que le Droit Romain avoit fait éclore.

Parmi un nombre infini d'exemples que je pourrois citer des inconvéniens qu'entraîna la nouvelle procédure, je me bornerai à un seul, parce qu'il me ramene à mon principal objet, qui sont nos Statuts. Lorsque les Comtes de Provence commencerent à rendre à l'Autorité Souveraine ses principales prérogatives, ils envoyèrent leur grand Sénéchal parcourir la Province, & y veiller à l'administration de la Justice. Cet Officier étoit obligé de tenir des Assises pendant quinze jours, dans les quatre parties de la Province, fixées par un Règlement de 1279, renouvelé en 1290. Il connoissoit vraisemblablement des causes réservées au Souverain, & quand il le pouvoit, il surveilloit les Jurisdictions des Seigneurs. Par ce moyen, la justice étoit rendue sur les lieux, sans frais, sans déplacer les Plaideurs. Quel nouveau genre de vexation pour le peuple, lorsque, pour enrichir une seule Ville des

dépouilles de toute une Province, on y a entassé tous les procès, dont la multiplicité, jointe à l'embarras de la procédure, rend l'expédition longue & dispendieuse ! C'est ce que fit la Reine Jeanne, lorsque, par une Ordonnance de l'an 1366 ; qui est le premier de nos Statuts, elle priva les Seigneurs du droit de juger en dernier ressort les causes de leurs Vassaux. A'n de rendre cette Loi aussi utile au Peuple qu'elle étoit favorable à l'Autorité Suprême, ne falloit-il pas attribuer la connoissance des Appels aux Assises du grand Sénéchal, au lieu d'adopter ces divers degrés d'appellations, que le Droit Romain & le Droit Canonique avoient fait connoître (*) ? Car il y eut

(*) On étoit tellement persuadé que la justice devoit être rendue sur les lieux, que, jusque dans le siècle dernier, les Députés du Parlement alloient tenir des Assises, ou Grands Jours, dans les Sénéchaussées de la Province. On y décidoit les affaires criminelles, & certaines affaires civiles.

d'abord un Juge des premières appellations, qui avoit toute la Province dans son district. De celui-là elles étoient portées au *Juge Mage*, ou Juge des secondes appellations, qui résidoit à Aix, & qui ne jugeoit pas en dernier ressort, comme le dit l'Historien de Provence, puisque l'on pouvoit appeller encore au Conseil du Sénéchal, & pendant un temps à une Cour connue d'abord sous le nom de *Parlement*, ensuite, sous celui de Conseil éminent. Le grand nombre de Jurisdictions par où il falloit passer, empêchoit de s'engager dans des procès, dont on ne pouvoit obtenir un jugement définitif, sans des peines & des dépenses infinies (*).

Aussi, quelque respect qu'on eût pour le Droit Romain & pour ses procédures, on fut bien obligé de les mettre à l'écart dans les affaires qui exigeoient célérité, dans celles du Commerce, par exemple, qui n'auroit pu subsister avec de telles

(*) *Hist. de Prov.* Tom. III, pag. 412.

entraves. Nos Statuts vouloient que les Officiers de Justice les décidassent sans écrits de *Procureur*, en appelant des Marchands expérimentés, dont ils suivroient l'avis. Quel modele pour la décision des autres affaires, qui sont souvent bien moins importantes que celles qui s'agissent journellement dans les Tribunaux de Commerce; & on ne sçut pas en profiter! On ordonna encore que les Parens, les Seigneurs & les Communautés qui auroient des Procès entr'eux, pourroient demander d'être renvoyés à des arbitres. Les Seigneurs & les Communautés n'usent plus de ce droit. Les parens y ont quelquefois recours, mais avec peu d'avantage pour eux; parce qu'on suit dans l'instruction devant les arbitres, la même procédure, que pardevant les Tribunaux ordinaires, ce qui n'étoit point, sans doute, l'intention de la Loi. Dans toutes les autres affaires, on suit encore les formes créées par le Droit Romain, à l'exception des cas où elles ont été négligées par

les Ordonnances de nos Rois. Nous en avons cependant de particulieres qui sont si inutiles & si embarrassantes, que le Chancelier d'Aguesseau, quoique très-familiarisé avec les objets de ce genre, en avoit été révolté (*). Pourquoi n'y remédioit-il pas ?

Ce Droit Romain, si fécond en Réglemens, ou inutiles ou superflus, en manque le plus souvent, ou n'en a point d'analogues à nos mœurs dans les parties les plus importantes de l'ordre public. Telle est, par exemple, celle qui concerne l'administration de la personne & des biens des Pupilles & des Mineurs. Notre bon Roi René y pourvut par un Règlement fort étendu, qui ne contient rien de remarquable, que l'article qui prive de la tutelle de ses enfans la veuve qui passe à de secondes noces, & prononce contre elle la peine de la confiscation de la dot, si,

(*) *Œuv. de d'Aguesf. Tom. IX, Lett. 45^{re}.*

avant de se remarier ; elle ne les a fait pourvoir d'un tuteur, & n'a rendu compte de son administration. Mais presque toutes les femmes , sur-tout celles du peuple , ignorent cette loi , & encourent , sans le sçavoir , la peine qu'elle attache à sa violation. De là , presque toujours le trouble & la discorde entre les enfans des divers lits ; de là , souvent l'oubli de tous les égards de la part de ceux du premier , qui , assurés par la loi de l'hérédité de leur mere , croient pouvoir se dispenser envers elle des devoirs les plus essentiels. J'ai vu quelque part , & je crois que c'est dans le Code Frédéric une Loi bien plus sage sur ce sujet. Il est défendu aux Notaires de passer les contrats de mariage d'un veuf ou d'une veuve qui a déjà des enfans , aux Ministres de les bénir , s'il ne présente un Certificat qui prouve que l'un ou l'autre a réglé ses affaires avec les enfans du premier lit.

Nous devons au même Roi René une Loi sur les formalités à observer pour la

validiré des donations. Comment est-il arrivé, Monsieur, que les Loix, protectrices des Citoyens aient jamais pu leur permettre de se dépouiller, d'une manière irrévocable de ce qu'elles leur avoient assigné pour leur subsistance? Comment, au lieu d'annuler de pareils actes, qui ne peuvent être que l'ouvrage de la démence; lorsqu'ils ne sont pas celui de la foiblesse; les ont-elles, au contraire, munis de toute leur autorité, pour les rendre inébranlables, & assurer ainsi le plus souvent le triomphe de la perfidie, & l'impunité de l'ingratitude (*)? Le Roi René n'osa pas abolir les donations; le respect qu'on avoit

(*) L'Ordonnance de 1731 autorise les donations des biens présens, mais proscriit, comme actes de folie, les donations de ceux présens & à venir, faites autrement qu'en contrat de mariage. Mais lequel est le plus fol, ou celui qui donne ses biens présens, c'est-à-dire, ce qu'il tient, ce dont il jouit; ou celui qui donne ses biens à venir, c'est-à-dire, ce qu'il n'a point, ce qu'il n'aura peut-être jamais.

alors pour le Droit Romain , dont elles font l'ouvrage , ne l'auroit pas permis , ni même les convertir en institutions contractuelles , espece de donation qui n'a d'effet qu'à la mort du donateur. Il s'attacha seulement à prévenir la captation & la surprise , en ordonnant que toutes les donations seroient faites à peine de nullité , en présence du Juge ou d'un des Consuls des lieux , & au moyen de deux parens du donateur. Le croiriez - vous , Monsieur , la seule formalité , qui pouvoit secorder les vues du Législateur , sçavoir l'assistance des parens , dont l'intérêt veilloit pour celui du donateur , est précisément celle qu'on n'observe plus aujourd'hui. Parcourez le Code immense de nos Loix ; si , par hasard , vous y en trouvez quelqu'une de sage & d'utile , vous pouvez assurer , sans craindre de vous tromper , qu'elle n'est plus en usage.

Nos Loix , Monsieur , ne s'étoient pas contenté de mettre une sauve-garde à la simplicité & à la foiblesse , elles avoient

encore procuré un soulagement au malheur & à l'infortune. Dans presque tout le reste du Royaume , par une procédure oppressive pour les citoyens , connue sous le nom de *Vente par décret* , les immeubles qu'on a fait saisir sur un débiteur sont vendus aux encheres , & la délivrance en est faite au plus offrant ; quelque modique que soit le prix qui s'en donne. Outre que les procédures longues , & insidieuses , qui précèdent cette vente ; suffisent souvent pour absorber le prix des effets saisis , les suppôts de Justice , qui y président , peuvent écarter les enchérisseurs , ou , d'accord avec eux , faire la délivrance à vil prix à leurs protégés , ou à eux-mêmes , sous des noms empruntés. Ces inconvéniens , d'autant plus affreux que c'est le pauvre & le malheureux qui en sont la victime , ne peuvent avoir lieu chez nous. Le créancier est obligé de faire faire l'estimation des biens saisis ; & lorsque cette estimation est acquiescée par le débiteur , on les met aux encheres ; Si

personne ne se présente pour en donner le prix auquel ils ont été estimés , le créancier est obligé de les prendre lui-même ; & de s'y *colloquer* , pour parler le langage du Palais. On pousse même la complaisance pour le débiteur , jusques à lui donner , pendant l'année qui s'écoule , après cette collocation , la liberté de rédimmer les effets saisis , en remboursant la valeur de la dette & les frais.

Pourquoi faut-il qu'une Loi qui fait tant d'honneur à ceux qui l'ont établie , soit suivie d'une autre qui ordonne que , lorsque le créancier ne demeurera pas dans le même lieu que le débiteur , il pourra se *colloquer* pour un cinquieme au-delà de la valeur de sa créance ; de maniere que celui à qui il n'est dû que quatre mille livres , a droit de se *colloquer* pour cinq. Ce qui disculpe nos Législateurs , c'est que cette Loi fut faite dans un temps où il y avoit peu de communication entre les diverses parties de la Province , & où les entraves qui gênoient le commerce des productions

de la terre , rendoient moins précieuse la possession de la source d'où on les tiroit (*). Mais elle ne devoit plus subsister aujourd'hui que la sagesse du Gouvernement a brisé ces entraves , & qu'une certaine valeur en biens - fonds est représentée exactement par une pareille valeur en argent. Ces ventes par collocation sont encore soumises au droit de Lods ; & la remise que les Seigneurs ou leurs Fermiers accordent à l'acquéreur opulent , ils la refusent dans ce cas , sans doute , parce que c'est le malheureux qui paie. Bien plus ; le Souverain lui-même retire un droit de ces ventes , connu sous le nom de droit *d'Inquant*. On ne connoît point de Loi qui l'autorise ; & il ne doit probablement son origine qu'à quelque vexation fiscale.

(*) On voit par plusieurs Chartes qu'il n'étoit pas permis de sortir le bled du terroir où on l'avoit recueilli. On ne dérogeoit que rarement à cette loi prohibitive attentatoire à la reproduction.

« Remarquons cependant , avec Loiseleur ;
 » que c'est une chose bien dangereuse & bien
 » honteuse , que le fisc profite de la misère
 » des plus misérables , & qu'il prenne part
 » aux biens de ceux qui , n'en ayant
 » pas assez pour s'acquitter , sont au-
 » delà du pain , comme on dit com-
 » munément » (*).

Il me reste à vous parler de deux Loix par lesquelles j'aurois dû peut-être commencer , puisque je les regarde comme un reste de celles qui régissoient la Provence , avant l'invasion des Romains. J'en juge par leur analogie & leur ressemblance avec quelques coutumes de France , qui n'ayant jamais été altérées par le mélange du Droit Romain , appartiennent visiblement à la législation primitive des Gaules. Ces Loix sont celle , du Retrait Lignager & le Statut qui exclut les filles du partage de la succession *ab intestat* de leur père ou de leur

(*) *Des Offices*, Liv. 2 , ch. 6 , No. 41.

mere ; & les réduit à une simple légitime.

Le Retrait Lignager avoit pour objet de conserver les biens dans les familles , en rendant les aliénations plus difficiles , & de prévenir les effets funestes de l'inégalité des fortunes , en maintenant , autant qu'il étoit possible , les partages primitifs (*). Il s'accorde très-bien avec les autres Coutumes qui , dans le partage des successions , rendent à chaque ligne les biens qui en sont provenus. Mais peut-il s'allier avec le Droit Romain , qui laisse à un Testateur la liberté indéfinie de disposer de ses biens en faveur de qui il lui plaît. Un pere de famille , chez nous , ne peut aliéner aucun de ses immeubles , sans que ses parens , à un degré même éloigné , n'aient le droit de le reprendre. Mais si la surprise , la suggestion , un caprice , une haine , souvent sans fondement , lui font oublier les devoirs de la

(*) *Analys. des Etablis. de St. Louis , dans Velly , Hist. de France , Tom. VI.*

Nature, jusqu'à transporter sa succession à des étrangers, & à ne donner que la Légitime à ses enfans; dans ce cas, qui n'est pas rare en Provence, ces enfans infortunés, contents de la foible portion qui leur a été assignée, n'ont plus rien à prétendre sur le restant. Deux droits si opposés ne peuvent venir de la même source. Ce fut en 1472, que le Retrait Lignager devint une loi générale pour la Provence : mais il existoit bien auparavant en divers endroits. Le Roi Robert le permit à Aix ; en 1310. Son origine se perd dans la nuit des temps.

Il en est de même du Statut concernant la portion des filles dans la succession de leurs parens morts sans testament. On la fit subir aux filles de Raimond Béranger, en 1127 (*). « C'est un ancien usage dans » plusieurs coutumes, dit l'Abbé Welly, » qu'une fille noble dotée, n'eût-elle » qu'un chapel de rose, se voyoit exclue

(*) *Hist. de Prov.* Tom. II. pag. 223.

» de la succession du père & de la mère ;
 » qui lui avoit constitué sa dot » (*).
 C'est la Loi que nous suivons pour les
 filles de toutes les conditions. Au reste ;
 l'esprit de cette dernière Loi est le même
 que celui du Retrait. Ce sont toujours les
 partages primitifs , qu'on veut maintenir.
 Les mœurs y gagneroient beaucoup ;
 sans que les familles y perdissent rien.
 La fille qui entroit dans quelqu'une par
 le mariage , y trouvoit , pour sa dot , la
 portion qu'avoit laissée la fille de la maison
 qui en étoit sortie. Mais une pareille Loi
 n'étoit bonne , que lorsque la Province
 où elle étoit reçue , formoit un état sé-
 paré , dont les habitans avoient peu de
 relation avec leurs voisins. Mais , si dans
 une seule Province d'un grand Royaume ;
 les filles sont mal partagées , on les dé-
 laissera infailliblement , pour aller chercher
 des épouses dans les provinces voisines.

(*) *Analyse des Etablis. de S. Louis , dans*
Velly , Histoire de France , Tom. VI.

où elles sont mieux traitées. Aussi y a-t-il peu de peres parmi nous , qui réduisent leurs filles à la portion de la loi ; & l'on y voit cette singularité si commune en France , qu'au lieu que la loi devroit diriger l'homme , c'est l'homme qui corrige la loi.

Le Droit féodal avoit jetté de trop profondes racines en Provence , pour qu'on n'y trouve pas la plupart des droits humilians & onéreux pour le peuple qui l'a introduit. Je ne vous retracerai point ici les vexations journalieres auxquelles donnent lieu les droits de retrait féodal , de péage , de pulvérage , de rasque , de lods , de censive , de bannalité , & sur-tout de chasse , que les Seigneurs ont usurpés , & qui , par le Droit Romain , conforme en ce point au droit naturel , est libre à chacun , au moins dans ses fonds (*). Ces droits ne sont pas égaux ;

(*) L'usurpation de la chasse de la part des Seigneurs ne date que du quatorzieme ou du

ils ne sont pas même reçus par-tout. Le franc-aleu est le droit foncier de la Province ; c'est-à-dire , que tous les biens sont censés libres de leur nature. Le Seigneur qui veut les asservir est obligé de produire son titre.

Cette notice des Loix de la Provence seroit bien imparfaite , si nous ne disions quelque chose de son administration. La Provence est au nombre des provinces , qu'on appelle *Pays d'État*. Cette forme de Gouvernement remonte au temps des Gaulois : elle subsista sous les Romains ; mais la Provence retiroit peu d'avantage de l'assemblée de ses États, parce que présidés par un Proconsul ou Préfet d'un Prétoire despotique , ils n'avoient d'autre volonté que celle qu'on leur dictoit. Ce qui fait croire qu'ils ne furent point abolis , après la destruction de l'Empire Romain ;

quinzieme siècle , puisqu'elle est encore libre dans le Comtat d'Avignon , démembrement de la Provence , cédé au Pape à la fin du treizieme siècle.

c'est qu'on les voit reparoître dans notre Histoire, en 1146 ; & sur-tout, en 1280 (*). Depuis cette époque, ils jouent un grand rôle. Il est probable que dès-lors, ils étoient composés des trois Ordres, du Clergé, de la Noblesse & du Tiers-Etat. On les voit pactiser avec le Souverain, lui imposer, ou, ce qui revient au même, en exiger des loix (**). Ils faisoient même des Réglemens sous son bon plaisir & son autorisation. Aucun impôt ne pouvoit être établi sans leur consentement. Charles du Maine, dernier Comte de Provence, les reconnut d'une manière bien solennelle (***). Depuis 1639, les Etats de Provence ont été suspendus, sans que depuis lors on ait pu obtenir leur rétablissement. On y a substitué une Assemblée des Commu-

(*) *Hist. de Prov.* Tom. III, pag. 87.

(**) *Ibid.* pag. 263.

(***) *Ibid.* pag. 402.

nautés , qui se tient annuellement dans la petite ville de Lambesc , à trois lieues d'Aix. Elle est composée de l'Archevêque d'Aix , qui en est le Président né , des Consuls de la même ville , Procureurs du pays , de deux Evêques, Procureurs joints pour la Noblesse , de vingt-deux Députés de Vigueries , (on appelle ainsi les subdivisions , ou les divers districts de la Province) & de quinze autres Députés des principaux lieux. Le Gouverneur , & , en son absence , le Commandant & l'Intendant y assistent. Cette Assemblée ne dure jamais au-delà de trois jours , encore la premiere séance est-elle toujours employée à des préliminaires d'usage. Il est impossible que toutes les affaires d'une Province soient discutées dans un si court espace de temps , avec l'attention qu'elles exigent , par des Députés qui ne sont , presque tous , qu'annuels. L'autorité véritable réside dans une Assemblée particulière , composée seulement de l'Archevêque d'Aix , des Consuls de cette ville & des

Procureurs joints du Clergé & de la Noblesse. Quoique les Assemblées particulières ne statuent que sous le *bon plaisir & sous la ratification de l'Assemblée générale*, il n'est pas moins vrai que ce sont-elles qui en préparent & dictent les décisions. On fait imprimer annuellement l'Extrait des Délibérations de l'Assemblée générale.

Les impositions qui y ont été délibérées, sont réparties ensuite sur les Communautés, suivant le nombre de *feux* dont elles sont composées. Le mot *feu* qui, dans son acception primitive, signifioit toute famille ayant habitation & faisant feu, n'exprime aujourd'hui qu'une certaine valeur de biens-fonds, qui est actuellement de cinquante mille livres (*) Ainsi, une Communauté

(*) Notre compatriote Tournefort, dans ses *Voyages*, Tom. III, pag. 173, rapporte qu'en Géorgie, on trouve cette division par *feux*; mais ces *feux* sont autant de maisons qui composent les villages. Ce mot avoit sans doute au commencement la même signification chez nous,

dont les biens-fonds valent cent cinquante mille livres , est cotisée trois feux. On appelle *affouagement* , l'opération générale , par laquelle on fixe les feux d'une Communauté , ou l'estimation de son territoire (*). Les Communautés répartissent ensuite les impositions sur les particuliers , suivant leur allivrement dans le *Cadastre*. On appelle *Cadastre* , un Livre Terrier , où tous les biens sujets à la Taille , sont décrits & estimés sous le nom de celui qui les possède. Il est pour les particuliers de chaque Communauté , ce que l'affouagement est pour les Communautés de la Province.

La Taille est réelle chez nous ; c'est aujourd'hui une maxime fondamentale de notre Droit municipal. Il y a cependant quelques exceptions légères , que le Clergé & la Noblesse sont venus à bout de faire

(*) Ce mot *Affouagement* est fort ancien , puisqu'on trouve l'équivalent en Bretagne , où l'on a conservé beaucoup du Langage Celte.

établir. Non-seulement les tailles sont réelles, mais les *Réres* le sont aussi. On appelle de ce nom les impositions sur les fruits, denrées & marchandises. C'est, dit-on, la marchandise, & non la personne, qui paie. A la faveur de cette maxime, qui n'est peut-être qu'une subtilité, mais une subtilité bien respectable, l'on a aboli toutes les exemptions, celles même qui étoient fondées sur les concessions les plus authentiques de nos anciens Souverains. L'on prétend que le Roi lui-même ne peut exempter personne de la contribution aux charges publiques, à moins qu'il n'en veuille tenir compte à la Province sur ses propres deniers. C'est à l'ordre des Avocats du Parlement d'Aix, dont un des Membres occupe toujours, sous le nom d'*Assesseur*, la seconde place parmi les Consuls de cette ville, que la Provence est redevable de cette réforme salutaire. L'Assesseur est le seul défenseur du Tiers-Etat, dans les Assemblées particulières, où toutes les délibérations se forment, comme nous

l'avons déjà dit. Le bruit courut , il y a quelques années , qu'on alloit abolir cette place. Ce bruit se trouva faux ; mais je me souviens que les personnes instruites regardoient cet événement , comme le dernier coup qu'on pût porter aux privilèges de la Province.

Les Communautés jouissent encore chez nous de la liberté de choisir le genre d'imposition qui leur convient le mieux , pour payer leur portion des charges publiques. Ainsi , outre les Tailles & les Rêres , elles imposent quelquefois un tribut en nature de fruits , qu'on nomme *Douxain* , *Vingtain* , *Trentain* , suivant le taux qu'elles jugent à propos d'adopter. Cette méthode ; qui n'est plus connue que dans quelques parties de notre province , fut , sur ce modele , introduite en Corse , sous le ministère de M. Necker ; & elle y a , dit-on , très-bien réussi (*) ; mais tout a ses inconvéniens. Cette grande liberté dont jouissent les Com-

(*) *De l'Administ. des Financ. de France* , Tom I , page 291.

munautés de Provence, dans le choix de leurs impositions, devient quelquefois nuisible au peuple, parce que les riches & les puissans, qui ont toujours une grande influence sur les délibérations des Communautés, peuvent faire tomber ce choix sur le genre d'imposition le plus favorable pour eux. On en voit un exemple bien remarquable dans la Communauté d'Aix, dans celle de Toulon, &c., où tout se paie par des Rêres, & où les fonds sont exempts de Taille. Les impôts sur les consommations, sur-tout, sur celles de première nécessité, sont toujours à la charge du pauvre. L'on a beau dire que le riche paie beaucoup plus, parce qu'il consomme davantage. Le riche prend sur son superflu, ce que le pauvre prend sur son nécessaire ; & tel qui n'a que ses bras pour subsister, paie plus relativement, que celui qui a cent mille écus de biens-fonds. Par-tout, & dans presque tous les temps, le fort a devoré le foible. C'est l'histoire de presque toutes les législations anciennes & modernes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SIXIEME LETTRE.

A M. G***.

SUR LES COLLEGES.

Si vous voulez que je parte de ces lieux , s'il faut que je m'arrache à tout ce qui m'enchaîne ici , parlez - moi donc de l'impatience de mes Amis , parlez - moi de la belle Nature qui peut me dédommager à Orléans , des payfages qui m'enchantent en Provence , & enfin, parlez, si vous voulez, de cet inexorable devoir qui sonne si précipitamment ma retraite. Frappez mon imagination , vous toucherez mon cœur , & je volerai dans vos bras , sur les bords de cette Loire magnifique qui voit ses rivages couronnés de tant de vignobles renommés, de tant de châteaux antiques , de tant de villes superbes. Avec ces mêmes pinceaux qui nous ont si agréablement colorié quelques-unes des estampes

du Callimaque moderne ; représentez-moi ce Loirer , cette Source aussi belle , & plus merveilleuse , peut-être , que Vaucluse. Que je sois transporté en esprit sous les arceaux ténébreux de ses hautes allées de charmes , où l'on respire , avec le frais le plus délicieux , l'essence végétale de mille arbustes étrangers : que je revoye ce bouillon rapide & fort , qui , sortant des entrailles de la terre , s'échappe en longs canaux , & coule paisiblement parmi de verdoyantes prairies ! Que je parcoure , & cette longue file d'habitations élégantes que la beauté de son cours invita d'y bâtir , & ces terrasses d'où l'on domine sur une suite de rians jardins terminés par la perspective enchanteresse de votre ville , & ces digues bordées d'aulnes & de peupliers qui semblent se mirer & se reproduire dans son onde calme & limpide ! Promettez-moi des promenades agrestes & solitaires , des points de vue dignes des crayons de Vernet ; n'oubliez pas sur-tout de me faire appercevoir , du haut de ce

côteau, & dans un lointain nébuleux & fuyant, les hautes tours interrompues du Temple éternel que vous élevez, & ces Machines qui fendent les nues, & dont le coup-d'œil pittoresque me rappelle, je ne sais pourquoi, les murs naissans de Salente, que saluoient de loin les Vaisseaux de Phénicie, voguant sur les mers azurées.

C'étoit ainsi, mon cher Ami, que je m'essayois à imiter l'inimitable Prose de notre bon Ami. Je n'allai pas plus loin, parce que je craignis de composer une Idylle à sa manière, au lieu de vous faire une Epître à la mienne. Aujourd'hui que je suis moi, je vais satisfaire à vos desirs, & vous mander, comme à tous nos Amis, les particularités de mon Voyage, qui peuvent vous convenir & vous intéresser davantage.

Dans un petit séjour que j'ai fait à... vers le commencement de Septembre, j'ai été prié d'assister à la Distribution des Prix du College de... régi par les RR. PP... Ce spectacle, vous vous en doutez bien,

n'étoit pas nouveau pour moi ; mais il devint neuf & rare par les agrémens dont on eut soin de l'accompagner. Il ne s'agissoit pas ici d'un de ces Exercices Littéraires , où les jeunes gens rendent compte de leurs progrès dans les études ; en présence d'un Public attentif , éclairé & choisi : ce n'étoit pas une de ces Séances Académiques , où les Eleves , dirigés par un Maître habile , lisent leurs propres Essais dans tous les genres , & prouvent qu'ils sont initiés à la fois dans les connoissances nécessaires , utiles & agréables : non , non , ce n'étoit point tout cela ; c'étoit . . . , vous le dirai-je , & m'en croirez-vous ? c'étoit un méprisable Exercice , où la perte du temps se réunissoit aux exemples du plus mauvais goût : c'étoit un Histrionage révoltant , où les Ecoliers déguisés & fardés , après avoir joué des Scenes détachées des Fourberies de Scapin , du Légataire , de l'Avocat Patelin , & du Médecin malgré lui , finirent par se travestir en Saltimbanques , pour exécuter un éternel Ballet. L'Orchestre étoit assez

bon , l'Assemblée brillante , emplumée ,
ambrée , mais bruyante & confuse à l'excès.
Un coup d'archet fit avancer les Figurans ,
qui n'exécuterent pas mal les premières
entrées ; mais un jeune étourdi ayant
perdu le dessin de sa figure , un autre en
fit autant. Quatre Danseurs brouillèrent
& tout alloit manquer, si deux RR. PP. , en
froc & en cuculle , ne fussent prestement
sortis des coulisses pour renouer le fil du
labyrinthe. En vérité , ils prirent ces jolis
Enfans par la main , exécuterent un pas
de deux & se retirèrent tout doucement
de côté , en dirigeant habilement les Ac-
teurs & du doigt & de l'œil. J'omets
toute réflexion.....; mais je ne puis
m'empêcher d'observer qu'il est étonnant
que le Parlement de n'imité pas la
sagesse de celui de Paris , qui nous interdit
ces misérables , ces indignes ressources du
charlatanisme & de la frivolité. C'est suré-
ment à l'habitude où l'on étoit , il y a
trente à quarante ans , de jouer des Pièces
à la fin de l'année classique , & de s'y

exercer pendant tout l'été , qu'on doit attribuer ce goût effréné du Théâtre , qui s'est répandu de la Capitale dans les Provinces , & qui dissipe, séduit & corrompt la jeunesse de si bonne heure.

Je revins de avec M. . . . Avocat Général au Parlement de qui rioit de pitié en se rappelant les détails de ces farces extravagantes. Il convenoit que l'éducation confiée à des hommes étrangers par état à la société , aux usages & aux mœurs du monde , doit être soigneusement surveillée.

Cet honnête Homme s'occupe actuellement d'un Mémoire où il prouve , 1°. qu'il est avantageux à l'Etat qu'il y ait peu de Colleges, pourvu qu'ils soient bons ; 2°. que l'enseignement de l'Université , auquel nous devons tant de grands Hommes en tout genre est encore le meilleur de tous , pourvu qu'on ajoute incessamment un Cours d'Histoire Générale & Nationale , à la méthode ordinaire ; 3°. que l'éducation publique , même telle qu'elle est , (& malgré les

systèmes des Charlatans qui exagerent nos maux & nous vantent leurs remedes) est la seule qui donne aux esprits , de la justesse & de la capacité ; aux caracteres , de l'émulation & de la bonté ; au corps , de la santé & de la force ; 4°. enfin , que le peu de succès des modernes éducations , ne vient ni des Maîtres , ni des méthodes usitées , ni de nos livres élémentaires , bien mieux faits depuis douze à quinze ans ; mais des parens & des parens seuls. J'ai prié ce sage Magistrat , mon ancien camarade d'enfance , de me donner une Notice des deux dernieres parties de son travail. Il vient de me l'envoyer , en me prévenant qu'il ne fera que développer & prouver les propositions suivantes , presque toutes tirées de ce bon Abbé de Saint-Pierre , qu'on lit peu , parce qu'il écrit mal , mais qu'on devroit beaucoup méditer , parce qu'il pense en grand & qu'il donne à penser.

S'il est plus avantageux de commencer par une vie sôbre , simple , réglée , que

par la mollesse & le caprice, c'est au College que les enfans trouvent ces avantages réunis. Là, ils font plus d'usage du désir de la gloire & de la crainte de la honte. Les interrogations publiques d'un Maître, excitent les efforts du disciple au College : l'enfant apprend mieux à connoître les qualités estimables, & le frein de l'opinion. — C'est-là qu'il voit récompenser les vertus, les talens, la bienveillance & la politesse qui en est l'expression. — C'est au College qu'il connoitra mieux ce qui est odieux & méprisable : c'est-là que la punition des uns est une instruction pour les autres, & que l'homme instruit l'homme. — Au College, les enfans n'ont pas tant d'occasions de se gâter par les valets & les femmes-de-chambre. — Les différens exercices y rendent les jeunes gens plus adroits, plus forts & plus industrieux. Le College ôte aux enfans des Grands & des Parvenus la sottise vanité de la naissance. Là, les enfans d'une condition médiocre gagnent de faire

connoissance & amitié avec les enfans d'une condition élevée. Cette amitié leur fert souvent, dans la suite, pour leurs affaires & leur fortune. — Le College enfin, maintient le respect des enfans pour leurs parens il leur ôte du moins le dangereux scandale de leurs conversations, & le spectacle trop ordinaire de leur inconduite. Ce sont les mœurs des parens, leur vie dissipée, leurs festins somptueux, leurs jeux, leurs plaisirs continuels, leur âpreté pour le gain, & leur sorte estimée pour ceux que la fortune favorise : ce sont les ridicules avis qu'ils donnent pour la forme, (lesquels, toujours en contradiction avec leur propre conduite, font de leur morale une ennuyeuse pédanterie); ce sont enfin, leurs bibliothèques détestables, & les éloges qu'ils prodiguent, devant leurs enfans, aux Auteurs les plus hardis & les plus licentieux, qui détruisent de fond en comble, & sans ressource, toutes les espérances, toutes les consolations des Maîtres & de la Patrie.

SEPTIEME LETTRE.

A M. G***.

DE TOULON.

O INCONSTANCE du cœur humain !
ô honte ! ô misère ! oserai-je vous
l'avouer , mon cher Ami ? Ces lieux ne
m'enchantent plus , ne me plaisent plus ,
ne m'arrêtent plus , je pars presque
avec plaisir. Un froid *Mistral* est venu
glacer l'air de ces belles campagnes ; les
fruits passent , la saison s'avance : je ne
me regarde plus que comme un voyageur
qui descend une rivière , que comme
un foldat qui a eu séjour , & qui soupire
après son quartier d'hiver. Ces montagnes ,
naguères l'objet de mon admiration ,
bornent & fatiguent ma vue : la cam-
pagne se dépouille , & tous ces rochers
grisâtres qui l'entourent , me paroissent les
restes du vieux Cahos. Si je prends la
plume , je ne trace que des regrets , des

indignités. Croiriez-vous , par exemple ;
que les Vers suivans sont de moi ?

Je les ai parcourus ces vallons enchanteurs ,
où la figue mûrit sous son épais feuillage :
j'admirois ce beau Ciel , plus large & sans nuage ;
où flottent les parfums de l'haleine des fleurs :
mais son éclat trop vif a fatigué ma vue :
de l'effor de mes sens mon ame est abbatue.
Je regrettois le jour d'un plus doux horizon ,
les détours d'un ruisseau que borde un frais gazon ;
vos lointains terminés en vaste amphithéâtre ,
l'aspect fuyant des monts & leur chaîne bleuâtre.....
Oui , mon cœur préféroit le penchant des coteaux ,
& des bords du Loiret les rians paysages ,
au triste aspect des mers , à ces rochers sauvages
qu'insultent follement & les vents & les flots ;
aux flots dévastateurs de tes plages stériles ,
aux écueils de tes bords , à tes fameuses îles ,
Marseille ! je préfère , (excuse ces aveux)
les étangs purs & clairs , où , sur l'azur des Cieux ;
se peignent renversés les ombrages mobiles ,
& les légers esquifs de cent pêcheurs tranquilles ,
quand la ligne aux poissons présente un piège heureux ;
& ces troupeaux cachés dans des vallons fertiles ,
& ces bleds ondoyans , & ces hameaux nombreux
qui meublent d'Orléans l'entour délicieux !

Voilà les seuls Vers qu'ait pu enfantés

mon ingrate Muse. . . Cependant , je le sens , j'aime ma Patrie. Tous mes vœux sont pour elle : tous mes projets de retraite viennent s'y reposer avec complaisance. Pourquoi donc aujourd'hui m'y regardé-je comme étranger ? Pourquoi cette voix impérieuse qui s'élève dans mon cœur ? Ah ! mon cher C. . . , faut-il vous étonner de son despotisme ? C'est le cri du Devoir , la voix de l'Amitié , c'est l'ordre du plus inflexible des tyrans , *de la Nécessité*.

Adieu donc , murs sacrés de ma chère Patrie ! je mourrois aujourd'hui de douleur , si je n'emportoïs en fuyant le doux espoir de vous revoir encore ! Adieu , chers & tendres Amis , qui laissez couler des pleurs quand je parlois imprudemment devant vous du jour fatal de notre séparation. Adieu , adieu , toi sur-tout qui m'as donné le jour , toi qui m'as nourri de ton lait , & qui m'as si longtemps prodigué les plus tendres soins : ô ma Mere , ma tendre Mere ! adieu . . . ! Juge de l'excès de mon amour par l'excès de la douleur qui m'accable quand je m'arrache à res

embrassemens ! Mon cher C.... je me trouble ; je songe à mon départ ; je crois partir tout-à-l'heure , & mon ame , partagée entre les angoisses de la plus cruelle séparation , & le bonheur de vous revoir , bientôt , passe rapidement d'un sentiment à celui qui lui est opposé : cette situation me gêne étrangement... , & je suis obligé de finir.

HUITIEME LETTRE.

A M. C. G***.

ROUTE DE MARSEILLE A LYON.

Monsieur votre Cousin me donne souvent de vos nouvelles , mon cher C... ; il doit aussi vous communiquer mes lettres. La vôtre m'est parvenue à Marseille, où je suis tombé malade précisément la veille du jour fixé pour mon départ. La fièvre me saisit au sortir du Concert (où , par parenthèse , j'eus le plaisir d'entendre exécu-

ter le *Super flumina* de Giroux). C'en étoit fait, une horrible esquinancie alloit me juguler, sans une saignée faite très-à-propos, & par l'ordonnance de M. Raymond, sçavant Esculape des Marseillois. Oui, sans les soins que cet homme sage & M. Rigord m'ont prodigués, votre Ami, cher C. . . voyoit s'accomplir le vœu qu'il a toujours formé de mourir dans les lieux qui l'ont vu naître. Il espere bien que c'est partie remise.

Mon Frere, dont vous connoissez la tendresse, a volé auprès de moi : mes Parens, mes Amis, mes Confreres, ne m'ont plus quitté jusqu'à ma convalescence. Elle a été prompte. Le temps ayant changé, comme pour m'inviter à appareiller, j'ai profité des beaux jours que nous avons, pour remonter vers le Nord à petites journées. J'ai rencontré sur mon chemin les Députés de la Corse, désireux, comme moi, de ne point brusquer le Voyage ; bonnes Gens, quoiqu'on dise, écorchant le François, comme moi l'Italien. J'ai

mieux aimé cela que telle autre société hasardeuse , dont parfois je me suis assez mal trouvé.

Adieu donc , me suis-je écrié , en montant en voiture , adieu Marseille , séjour de la joie la plus pétulante , & malheureusement de la licence & du luxe , adieu ! Déjà les monts calcinés qui t'environnent , dérobent tes Tours à mes regards.

Aix se découvre : j'admire à peine son Cours superbe , orné de trois fontaines , & ses vieux ormes surbaissés , & l'élégance attique de ses Hôtels me voici dans ce beau Comtat où la Nature est si riante (pour qui se porte bien) , où l'industrie est si morte (ailleurs que chez les Juifs) ; où les Femmes sont si jolies & les Couvens si multipliés !

J'espérois , je vous l'avois mandé , revoir *Vaucluse* ; nous avons traversé la rapide Durance : le mont Ventoux , blanchi par les premières neiges , nous offroit l'hiver en perspective , tandis que nous respirions , dans la plaine , des tourbillons de

poussière brûlante Il faut revenir sur nos pas. Peu de jours avant notre arrivée , un orage effroyable avoit rompu les ponts & bouleversé tous les chemins. Nous repassâmes par Avignon.

Aux approches du grand Fleuve qui traverse cette heureuse région ; à l'aspect de ces fertiles Jardins , toujours rafraîchis par les canaux tirés de la Durance & de la Sorgue , & par des courans d'air vifs & purs , je me sentis renaître. Vive un convalescent pour jouir pleinement des bienfaits réparateurs de la bonne Nature ! Un été charmant , un vrai printemps recommence & me ranime ; j'en jouis quelques momens & déjà j'étois auprès de l'Arc de Triomphe d'Orange. Je m'écartai soudain de la route pour revoir ; en passant , ce beau monument de l'antiquité . . . O mon Ami ! quelle fut ma surprise & mon indignation ! Sous ce pompeux Portique où passèrent en triomphateurs les Conquérans des Gaules , à la clef de cette Arcade admirée , qui soutient

tant de reliefs imposans ; je vis ?
m'en croiriez - vous . . . ? je vis un *Pendu*
tout frais accroché , & que le vent balançoit dans une oscillation de quatre à cinq pieds. Je vous fais grace de mes réflexions sur Messieurs d'Orange. Madame de Sévigné qui jettoit sa gaieté naturelle sur tout , auroit dit , *je ne vois pas pourquoi des Pendus , car il me semble que le bel air des grands chemins ce sont des Roués.*

Après Orange , le climat , les mœurs , tout change. L'affreux hiver secoue ses ailes neigeuses : l'enchantement est détruit : plus de Vers , plus de jolies idées. D'épais brouillards nous enveloppent , les ténèbres sont palpables comme en Egypte. Hélas ! nous ne voyons plus l'astre brillant qui ne se cache jamais pour la Provence. Des pluies continuelles & glacées nous forcent de tirer nos manteaux de nos malles ; nous nous empaquetonns comme des Sibériens. Il falloit voir la mine violette , & l'air d'humeur de mes pauvres Corfès ; leurs dents claquoient , ils pleuroient d'a

froid, il fallut les empailler dans deux boîtes de foin.

Nous arrivâmes à Vienne, le sixième jour de notre route. Vous savez si j'ai lieu d'aimer cette Ville ! L'image de mon Oncle expiré dans ses étroites rues, cette image affreuse & sanglante m'y poursuit par-tout, & me glace encore de terreur, même après vingt années !... Je maudis un million de fois le ténébreux Dédale de ses rues infâmes ; & le lendemain matin, les stores baissés, la tête enveloppée dans mon manteau, je partis pour Lyon, en m'écriant : *Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos, Jonathas in excelsis occisus est.* (*)

Mes Amis S. . . . étoient venus au-devant de moi. Jugez du plaisir que j'eus à les embrasser !

*O qui complexus & gaudia quanta fuere !
Nil ego contulerim jucundo sanus Amico !*

(*) Voy. l'Élégie qui est à la suite de cette Lettre.

Les doux , les tumultueux sentimens de mon cœur ne peuvent se rendre : je montai dans leur voiture , & je vins dans leur terre de M. . . . , où j'étois attendu , j'ose le dire , avec toute l'impatience que j'avois moi-même d'y arriver.

C'est de là que je vous écris : vous avez voulu des détails ; vous en avez. J'acheve de rétablir ma misérable santé : des fruits pleins de faveur ; du lait que je vais traire , des promenades délicieuses le long d'une allée tapissée de serpolet ; enfin , le céleste *Far niente* ; voilà mon régime. Hypocrate , & *Petit* , son Grand-Vicaire à Paris , ont eu la sagesse de ne m'ordonner que cela , & j'ai le bonheur de pouvoir exécuter leur douce ordonnance. Une société peu nombreuse , mais intime ; des hommes instruits , des femmes aimables , un Curé complaisant & rempli d'esprit , des lectures frivolettes , de petits jeux , des couplets & mille riens enchanteurs *donnent au temps les ailes du plaisir.*

Adieu, mon très-bon Ami ; je vous annonce

tout franchement que je vous verrai le plus
 tard que je pourrai , peut-être vers la Saint-
 Martin. Je suis si peu content dans votre
 ville , & ici je suis si parfaitement heureux ,
 si aimé , si bien voulu de tout le monde ,
 que , de maniere ou d'autre , je veux finir
 par m'y fixer. Les Lyonnais sont bons ,
 honnêtes , caressans , amis des étrangers :
 les Lyonnaises m'ont toujours paru d'un
 accueil aisé , , d'un esprit liant , d'une hu-
 meur facile & gaie. J'espère être incessam-
 ment reçu de l'Académie , & je tiendrai à
 très-grand honneur de me voir , par - là ,
 comme Citoyen d'une Ville qui fut dès
 sa naissance la Patrie de l'éloquence , & qui
 semble , par le génie heureux de ses Ha-
 bitans , avoir plus de droit qu'aucune autre
 ville de Province , à se promettre les plus
 grands succès dans la carrière des Lettres.



REGRETS

R E G R E T S

*SUR la Mort d'un Oncle qui avoit élevé
ma jeunesse, & périt à Vienne en Dauphiné;
le 14 Novembre 1765.*

Piece composée au mois d'Août 1780, en
passant par Vienne.

Tous les détails de cet affreux événement, sont, malheureusement pour moi, dans la plus exacte vérité. Les deux Voitures dont je parle s'accrocherent par les moyeux; nous nous rangeâmes en vain contre un mur, la pente rapide de la voie entraînant celle qui rouloit vers nous, *sans guide*, & pesamment chargée, mon malheureux Oncle reçut un coup dans la poitrine, qui comprima ses poumons, brisa l'os de son bras gauche, & le tua comme eût fait la foudre. Mais revenu d'un long évanouissement, je me trouvai dans l'Hôtel

de la Table ronde : mon Oncle , tout sanglant étoit étendu sur une chaise longue ; deux Prêtres se disputoient le droit de l'enterrer ; la Justice verbalisoit à grands frais ; deux Chirurgiens ou Médecins demandoient leurs honoraires ! . . . enfin , j'avois 15 ans , j'étois à 60 ou 80 lieues de chez moi , & dans un pays où je ne connoissois personne.

C'est en repassant par *Vienne* , environ 15 ans après ce tragique accident , que , l'ame toute remplie de souvenir douloureux , & les yeux noyés de larmes , je crayonnai ces Vers où je tâche d'exprimer mon malheur & mes regrets. Je n'ai voulu que soulager mon cœur , & faire connoître un homme estimable & malheureux , plein de talent , de modestie & de bonté ; un véritable sage que plusieurs personnages de la plus haute considération honoroient d'une confiance sans borne , & à qui j'ai les plus insignes obligations.

** Hic liber honori tuo destinatus, professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus.*

Tacit. Agr.

É L É G I E.

DES premiers traits du jour la clarté luit à peine,
je découvre de loin le triste monument (*)
qu'au pied de ses coteaux éleva jadis *Vienne*.....
Voyage malheureux ! ô douloureux moment...!
C'est ici, sur les bords d'une terre étrangère,
que je perdis, hélas ! la tête la plus chère !
Là, je fus séparé de tout ce que j'aimois,
d'un Maître, d'un Ami, d'un Père, eh ! de quel
Père !

Jamais je n'oublierai ses leçons, ses bienfaits,
ils vivront dans mon cœur pendant ma vie entière.

Dans les abords étroits de ces murs odieux,
la mort, fondant sur lui, l'immola sous mes yeux.
La foudre est moins rapide..... O nuit, nuit
défastruse !

tu semblois redoubler ton horreur ténébreuse :

(*) Pyramide élevée par les Romains dans les Campagnes de Vienne.

124 *Soirées Provençales.*

le tonnerre grondoit. . . nous montions lentement
un tortueux sentier, dont le Rhône écumant
bat les bords escarpés d'une vague fougueuse.

Un Char précipité de ce fatal chemin,
rouloit en bondissant, n'entendoit plus le frein ;
le nôtre est sur sa route, il le heurte, il l'entraîne.
Je m'élance, j'échappe à cette mort soudaine,
& vois le char brisé voler en mille éclats.

De lamentables cris, les accents du trépas
me glacent de terreur : pour éclairer mes pas
je tenois un flambeau qui meurt dans la nuit sombre,
& mon malheureux Oncle, en me cherchant dans
l'ombre,

mortellement froissé, ne se soutenant pas,
se traîne, & tout sanglant expire dans mes bras,
En vain, pour arrêter son ame fugitive,
on accourt à mes cris . . . ; il n'étoit déjà plus :
ma voix l'appelle en vain, ma voix foible & plain-
tive

s'éteint, & tous mes sens de douleur sont vaincus.

Cependant on m'enleve, & pendant plusieurs
heures,

mon ame le suivit dans les sombres demeures ;
mais seul il traversa les ondes du Léthé,
& de ses tristes bords, seul je fus écarté. . .

Quel art m'enchaîne au jour , & r'ouvre ma paupière !

mes yeux sont affligés de revoir la lumière !

Immobile d'horreur , sans pleurs ni sentiment ;

je demeure abymé dans mon accablement.

Enfin , après trois jours d'une angoisse stupide ,

réitérant cent fois les plus cruels adieux ,

impatient de fuir , j'abandonnai ces lieux.

Tel que , glacé d'effroi , fuit un enfant timide ,

que vient d'épouvanter un serpent odieux ,

ainsi je m'éloignois de la ville homicide

que m'offrent en ce jour les Destins ennemis :

voilà ses murs ! voilà le temple où (j'en frémis) !

où je vis arriver , d'où je vis disparaître

son cercueil lamentable & ses restes meurtris !

Que de cris je poussai dans cet enclos champêtre ,

tout parsemé de croix , d'ossements , de débris !

Je crois revoir encor les Prêtres attendris ;

j'entends leur chant lugubre & l'airain funéraire ;

je vois la tombe ouverte ensevelir sa bière ;

mon cœur rapidement palpite , & mes esprits

m'abandonnent , . . : je meurs . . . : tendre Ami , je

te suis ,

arrête , je te suis dans la nuit éternelle ;

Y veux accompagner ton ombre paternelle.

126 *Soirées Provençales.*

Hélas ! que font pour moi ces lieux où je te perds ;
que des bords inconnus, que d'effrayans déserts !
Où suis-je ! vois-je pas cette Cité haïe !

Me voilà sous ses murs ! que j'achete bien cher
le plaisir de revoir ma Mere & ma Patrie !

Mais ce fatal chemin pouvoit seul m'être ouvert....

Détourne, Nautonier, je dois, je veux descendre,
je veux de pleurs encor mouiller sa froide cendre.
Que ta rame, brisant la vitesse des flots,
fasse aborder ta nef au pied de ces tombeaux.

Respecte ce devoir, attends sur ce rivage,
attends sous le cyprès qui l'attriste & l'ombrage.

Hélas ! le voilà donc ce Monument sacré,
où, loin des siens, repose un Mentor adoré !
Je l'appelle, il m'entend ; il voit couler mes larmes.
Chère Ombre ! ô si pour toi ma douleur a des
charmes,

sois sensible à ces pleurs, à ces regrets amers
que m'arrache ta perte après quatorze hivers !

Quels titres n'as-tu pas à ma reconnaissance !

Tu m'appris à penser, tu formas mon enfance :
sous ton aimable joug me pliant doucement,
du devoir d'obéir tu fis un sentiment.

De toutes les vertus ton ame étoit le temple,
par tes sages discours, par ton puissant exemple.

tu me les fis aimer dès mes plus jeunes ans.
Je te dois les plaisirs les plus purs de ma vie,
Le goût de l'amitié, les charmes consolans,
& l'amour des vertus dont l'étude est suivie.
Qu'il périsse l'ingrat, dont le perfide cœur
oublie un seul moment ce qu'il doit à son Maître !
Un jour, de ses enfans il sentira, peut-être ;
la noire ingratitude & la dure hauteur.
Tu m'aimas, je t'aimai : que pouvois-je à cet âge
donner que mon amour ? tu l'obtins sans partage ;
& dans cette contrée, où cessèrent tes jours,
je te viens attester que je t'aime toujours.

Mais les vents ont fraîchi ; mon conducteur m'appelle ;
ta mort affreuse, hélas ! m'est encore nouvelle ;
un froid faiblissement presse mon triste cœur.

Cher & durable objet de ma vive douleur,
quand je ne serai plus, quand mon âme immortelle
aura rejoint la tienne au sein du grand Auteur,
puissent ces chants, vainqueurs de la Parque cruelle,
faire aimer ta mémoire & plaindre mon malheur.



NEUVIÈME LETTRE.

A M. L'ABBÉ DE REYRAC (*) ;

*EN lui envoyant une Piece de Vers intitulée
Retour de Provence , dont j'ai inséré
plusieurs Fragmens dans les Lettres de
ce Recueil.*



JE vous adresse & vous dédie ; mon
cher Confrere en Apollon, une Epître que
je viens d'écrire dans les momens d'humeur
que me cause mon retour dans ce pays-ci.
J'y dis du mal de la Provence , comme on
médit quelquefois d'une femme charmante,
qu'on aime & qu'on ne peut avoir. Ceci
n'est qu'un jeu d'esprit, & mes sentimens
pour ma Patrie n'en sont pas moins très-
vifs , & tels que j'ai tâché de les exprimer

(*) Alors à Paris.

dans l'Épître que j'ai envoyée au Concours de l'Académie Troubadouresque. Une Lettre du Marquis de Pezai m'a donné l'idée de ce retour de Provence ; & s'il y a dans ma Piece quelques tirades intéressantes , j'avoue que je les dois à ce charmant Voyageur.

Aimez-moi , écrivez-moi , consolez-moi. On me tourmente , on me désole , on veut me décourager. . . . Ce ne seroit peut-être pas un grand mal , à la bonne heure ; mais on m'aigrit , on me trahit ; . . . & certes , ce n'est pas là un grand bien. Les *Onuphres* , les *Cols-tors* sont les plus vexans , (*por l'amor di Dios*) je dirois presque les plus jaloux , s'il pouvoit y avoir quelque comparaison entr'eux & nous. On veut , à toute force , que j'écrive en Pédant ; que je refasse les doctes Sentences du Conseiller Mathieu ; d'autres me conseillent gravement de mettre en Vers Latins le *Télémaque* ou l'*Hymne au Soleil* . . . ? Quelle besogne Tudesque ! J'aime mieux , quel que soit mon talent , suivre les traces de Gresset , que de rivaliser Commire , ou

quel autre habile *translateur*. Mais, dites-moi donc, pourquoi, cher Abbé, pourquoi ces bourreaux-là ne veulent pas nous laisser tranquilles. Nous vivons si paisiblement au coin de notre feu ! Mon Dieu, que l'enthousiasme ou la haine des sots sont des fléaux bien redoutables pour les imprudens qui s'engagent dans la carrière des Lettres ! Adieu, . . . mon très-bon Ami : ne m'oubliez pas, je vous en conjure. Vous savez que je n'ai qu'une seule ambition, celle de vivre tranquille au sein d'une douce obscurité, & possédant ce que Horace appelle *aurea mediocritas*, ou du moins, *argentea*.

Où, tels sont les vrais biens que je demande aux Dieux :

Du bonheur où j'aspire ils donnent seuls l'idée.

De leur charme attachant mon âme possédée,

ne sauroit se fixer dans ce qui n'est pas eux.

Oh ! je les atteindrai ces trésors véritables !

Déjà dans mon exil j'en jouis par l'espoir.

Espoir consolateur ! tes promesses aimables

de ma vie agitée embelliront le soir.

Au sein d'une éternelle & charmante paresse,
 loin d'un peuple méchant, loin sur-tout de Paris,
 & des trâitres Cagots, & des froids Beaux-Esprits,
 je passerai ces jours de loisible mollesse,
 dans les nœuds fortunés d'une douce tendresse,
 parmi la paix des champs, parmi nos vieux Amis.
 REYRAC, tu connoîtras ces âmes si choisies :
 tant de fois je t'ai dit leur sensibilité !
 Nous chanterons l'esprit, les grâces, la beauté,
 & toutes les vertus de mes tendres Amies !
 ces fertiles coteaux où j'erre en liberté,
 leurs vignobles fameux, leurs riches draperies,
 ces fleuves nourriciers, dont les eaux réunies
 portent par-tout la vie & la fécondité ;
 tu peindras ces tableaux, Ton crayon si vanté
 doit rendre avec amour ces fraîches bergeries,
 & ces sites piquans, & ma félicité.
 Oh ! combien t'aimera notre Société !

- Tu ne pourras quitter nos retraites chéries ;
- tu voudras avec nous achever de couler
- ce qu'aura Lachésis de nos jours à filer :
- Doux rêve de mon cœur ! toi qui charmes ma
- peine, ne serois-tu qu'une illusion vaine ?
- Non : toujours les mortels ne te poursuivent pas

132 *Soirées Provençales.*

pour te voir comme une ombre échapper de leurs
bras !

Des jours nombreux passés au sein de la Nature,
le charme des talens , l'Amitié tendre & pure ,
la fidele Amitié, telle que tu la sens,
Reyrac ; la paix du cœur & le calme des sens ;
voilà le bonheur vrai ; tout le reste est frivole ,
tout le reste n'est rien . . . Cependant on immole
aux Amours , à Plutus , Dieux aveugles & sourds ,
le présent qui s'envole , & la fleur des beaux jours !
O déplorable erreur ! ô misère ! ô folie !
que l'homme connoît peu les vrais biens de la vie !

R É P O N S E

*DE M. DE R***.*

.....
.....
Vous devez bien penser que je m'occupe
avec zèle de ce qui peut vous toucher.
M. le Duc D. paroît très-satisfait de
vos productions. Elles respirent toutes la
grâce & la facilité , le goût & la décence.

Je lui ai dit que vous gagniez beaucoup à être connu, & que votre cœur (trop sensible peut-être) valoit bien votre esprit. Demain chez M. de W. il fera beaucoup question de vous attirer dans ce pays-ci , & de vous mettre enfin à votre place.

Je suis fâché (je vous le répète au nom de plusieurs Gens de Lettres qui vous connoissent) que vous n'ayiez pas eu le courage de travailler pour la premiere Académie de l'Europe. Le genre n'étoit pas assurément au-dessus de votre talent ; mais la Province vous rend paresseux , parce que vous y trouvez peu d'objets d'émulation. Vous vous plaignez des tracasseries que vous suscitent *certaines Gens*. Oh ! mon pauvre Ami , vous n'y êtes pas encore ! Attendez - vous , s'il vous plaît , à exciter l'ire de tous les fots , du moment que votre tête s'élèvera au-dessus du niveau sur lequel ils promènent le glaive de la satire & du dénigrement. Combien n'ai-je pas reçu de Lettres anonymes, d'Épi-

grammes , de platitudes , moi , moi qui n'ai jamais que loué les vivans & les morts. J'ose vous proposer mon exemple. Ne répondez jamais à cette tourbe insolente , que par le mépris , par le silence , & sur-tout par de bons Ouvrages. Aucun de vos envieux ne vous viendra jamais à mi-jambe.

A propos , y pensez-vous de m'appeler votre Confrere en Apollon ! Vous avez donc oublié que les pauvres Profateurs ne sont que les cadets de la famille ! Quoi qu'il en soit , j'ai lu votre Epître avec un vrai plaisir : il y a bien quelques longueurs , selon votre coutume , mais qui sont rachetées par de très-beaux morceaux de Poésie & de sentiment : La fin sur-tout m'en paroît pleine d'ame.

Adieu , mon tendre Ami ; si j'ai prédit vos succès , vous pouvez croire que vous n'aurez pas d'admirateur plus sincère , ni de prôneur plus zélé. Je vous envoie une petite Fable que je dois remettre incessamment au juge sévère des Poésies.

fugitives ; notre Ami , M. Santreau de
Marfy : Mandez - m'en votre sentiment ,
bien vîte , & ne me demandez pas le mot
de l'allégorie , si vous ne le devinez pas.
Je suis fâché de vous payer en monnoie
de si mince altoi : j'eusse mieux fait de
rester tout bonnement *Poëte en prose*.
N'importe , le cœur fait tout passer ; vous
connoissez le mien , c'est - là que vous
êtes pour ma vie. Adieu.

Votre Ami , &c.



LE ROSSIGNOL ET LES OISEAUX.

F A B L E.

A M. B***. P. D. R.

DANS une plaine riante ,
un jeune Rossignol , au retour du printemps ;
soudiroit nuit & jour ses nouveaux sentimens ,
& de sa voix ravissante
cadençoit les sons brillans.
Les oiseaux l'écoutoient. Quel goût ! quels airs
charmans !
dit le Serin , il m'enchanter !
qui ne seroit ému de ses tendres accens !
Unissons-nous, célébrons sa victoire !
admirer ses talens , c'est partager sa gloire ;
ce n'est point un rival , c'est notre maître à tous ;
Notre Maître ! s'écrie un Geai sot & jaloux ,
quel jugement ! ah ! pour moi j'en appelle ,

D'autres , sans trop d'orgueil , pourroient lui con-
tester ,

je crois , une gloire si belle !

Quoi ! le prôner ainsi , n'est-ce pas le gâter ?

De superbes couleurs voit-on briller son aile !

tout son mérite enfin se réduit à chanter.

D'accord , dit le Bouvreuil ; mais , toi Geai , fame
cervelle ,

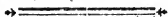
que la haine rend sourd , cesse de t'emporter :

sois donc juste une fois , entends comme il excelle !

L'Abbé DE REYRAC



DIXIEME LETTRE.

*A M. B***,**Pendant son séjour en Provence.*

AU moment où j'ai reçu votre charmante Epître, mon cher & tendre Ami, j'étois bien éloigné d'Orléans. Avec quel plaisir je l'ai trouvée, lue & relue à mon retour ! Je commençois à craindre que votre belle Patrie, & les agrémens qui, sans doute, volent au-devant de vous, ne vous eussent fait oublier vos Amis. Ah ! cher B..... que vous seriez ingrat ! — J'ai fait un voyage aussi, moi, depuis votre départ. (Il falloit sortir d'une ville où vous n'étiez plus) ! Il n'a pas été aussi long, ni aussi périlleux que le vôtre, & j'ai affronté le même élément. Il est vrai que la Loire est plus tranquille que la

Mer , & qu'on ne risque pas d'y rencontrer des Corfaires : en revanche , nous avions dans notre Cabane des Syrenes aussi dangereuses que celles de vos parages. Le vent du Sud s'en est mêlé , & nous a donné un échantillon des chaleurs de Provence. Le fameux Siroco n'est pas plus suffocant.

La Foire de Blois , les Fêtes , les Spectacles terminés , je suis revenu à Oliver. Là , j'ai au moins le plaisir de parler souvent de vous avec nos bons Amis , MM. Vand. . . . & Cr. . . . Je lis les Voyages intéressans du premier , & les jolis Vers du second. Quelquefois je prends la plume & j'essaye d'en faire moi-même. Hier au soir , par exemple , j'écrivois ceux-ci au coin de la Terrasse que vous connoissez , & que votre cœur , plus encore que votre mémoire , vous rappelle sans doute :

Ami , de ces bords enchanteurs
où , pour jouir de ses faveurs ,
l'Automne aujourd'hui me rappelle ,
je t'écris : ma plume fidelle ,

140 *Soirées Provençales*;

d'un simple, mais parfait bonheur
va t'offrir l'aimable peinture.
Assis auprès d'une onde pure,
dont le calme, dans sa douceur,
est l'image de la Nature,
comme elle est celle de ton cœur :
mon œil enchanté se repose
sur ces coteaux délicieux
que l'onde du Loiret en ses détours arrose;
Tu connois mieux que moi le charme de ces lieux
célébrés par ton Luth harmonieux & tendre :
souvent habités par les Dieux,
Aux suprêmes honneurs ils ont droit de prétendre ;
avec toi l'Amitié daigna souvent descendre
dans notre champêtre séjour :
& quand du C. . . vient s'y rendre ;
tu sens qu'on y trouve l'Amour !

Tandis que mon ame attendrie,
éprise en ce vallon charmant
d'une agréable rêverie,
laisse parler le sentiment,
Cher Béranger, sans doute, en ce moment
Médaignant de fixer tes regards sur la terre ;
auprès du liquide élément,

tu contemples de près ces foudres de la guerre ,
ces châteaux orgueilleux de porter le tonnerre ,
qui , bravant les fureurs des mers ,
impatiens de la victoire ,
iront , du bruit de notre gloire ,
étonner un autre Univers.

Je connois ton ame sensible :

ce spectacle , à la fois merveilleux & terrible ;
ne peut flatter tes yeux , sans affliger ton cœur.

.
.
Des bords de cette aimable rive ,
pour nous , tranquilles habitans ,
dans notre amour pour les talens ,
pour la vertu simple & naïve ,
nous goûtons des plaisirs constans ;
& nous n'adressons notre hommage
qu'aux Dieux tendres & bienfaisans
dont notre bonheur est l'ouvrage.

Il manque à ce bonheur de vous voir
avec nous. Venez donc au plutôt , cher &
aimable Troubadour ! vous nous trouverez
tels que votre pinceau nous a sçu représen-
ter. La Fête dont vous me demandez des

nouvelles, a été délicieuse : vous en connoissez les Actrices ; elles chantoient la Nature & l'Amitié, & tous les yeux brilloient, étinceloient d'Amour. Je pense que ce Dieu a fait quelque conquête, & que l'on pourra chanter long - temps :

Vous souvient-il de cette Fête, &c.

Au reste, n'allez pas croire qu'il s'agisse de moi : vous sçavez que je vois toutes les Belles avec plaisir, & que je les quitte sans regret. Il n'en est pas de même de mes Amis : je sens très-vivement combien il est triste d'en être éloigné.

Vous ne me dites rien du succès de votre Epître au P. P... Vous sçavez cependant si, ce qui vous touche, peut m'être étranger ! On peut cesser d'être modeste avec ses Amis, & sur-tout dans une Lettre écrite de Provence ou de Bordeaux.

Sans doute, en ce tribut flatteur,

dont ta Muse leur fit hommage,

les Marseillois, enchantés de l'ouvrage ;

verront bien moins briller ton esprit que ton cœur,

Mais, malgré le charme vainqueur

dont tes talens l'ont embellie,

pour moi j'aime beaucoup mieux voir

le Citoyen que sa Patrie. —

Je suis, dans cet heureux espoir,

ton fidele Ami pour la vie.

ONZIEME LETTRE.

A M. D***.

Je vous ai promis, mon cher D... ,
de vous donner de mes nouvelles en ar-
rivant à Paris, & de vous faire parvenir
quelques nouveautés ; je vous tiendrai
parole.

Je ne puis vous exprimer ma sensi-
bilité aux procédés obligeans & gracieux
que vous avez eus pour moi, & pour notre
charmant *Tibulle*. Je vous prédis qu'il fera
quelque jour un des Magistrats dont la
Provence aura le plus à se glorifier.

Vous m'avez adressé des *complimens* ;

j'ai eu le courage d'y répondre par des vérités. Croyez, mon tendre Ami, que le plus vif intérêt pour votre bonheur dictoit mes conseils, & permettez moi quelquefois de reprendre ce rôle.

Les Vers que vous avez eu la complaisance de m'envoyer, sont assurément très-agréables & très-flatteurs pour moi : ils annoncent toute l'honnêteté de votre ame. Heureux jeune Homme ! vous êtes encore dans l'âge où le cœur, ne pouvant résister au sentiment de la bienveillance, & prodigue d'admiration, a le courage, ou plutôt la louable foiblesse de louer par besoin. . . . Au reste, vous sçavez que c'est à l'Auteur de l'éloge, & non à celui qui en est l'objet, à lui procurer les honneurs de la publicité : aussi, n'ai-je pu prendre que comme une plaisanterie le conseil que vous me donnez de faire imprimer votre charmante Epître. Les derniers Vers qui la terminent ont paru superflus à vos Amis, du moins ils ne sont pas assez piquans, pas assez dignes du début. En général, je

remarque

remarque de l'oreille & de la sensibilité, des idées & de la poésie, dans tous vos essais ; mais vous êtes comme moi , vous ne faites pas vos Vers. assez difficilement.

Cependant, votre derniere Élégie, insérée dans le Journal de Marseille , est d'un bon style , & mieux travaillée que la plupart des Pieces que vous vous pressez trop d'imprimer. Croyez-en vos Amis plus que les louangeurs. Les premiers vous diront que vous travaillez trop vite ; qu'il faut mûrir davantage vos productions , lier vos idées d'une maniere plus marquée , & vous mettre en garde contre les digressions , les redites & les réminiscences. Sur-tout, j'y reviens , éviter les éloges qui auroient l'air d'être intéressés ; les éloges mal placés font un tort irréprochable. J'ai aussi loué dans mon temps ; j'eusse beaucoup mieux fait d'admirer en silence. On a bien sçu me le dire ; & , ce que vous auriez de la peine à croire , ceux même que j'avois vantés me l'ont reproché le plus durement. Il y a des

occasions cependant où le courage de célébrer le mérite, est digne de l'homme de Lettres, & son ame noble & juste ne doit pas céder aux jalouses idées de la médiocrité.

Pardonnez ces réflexions à un Ami qui s'intéresse vivement à votre gloire, & qui craint pour vous ses *avants-goûts* précoces & perfides. Vous avez un vrai talent ; il ne vous manque que l'habitude de polir & de lécher.

Vous enviez mon sort, dites-vous :
 « Je suis aux portes de la Capitale ; j'ai l'espoir d'y vivre un jour ; j'ai le bonheur d'y connoître plusieurs Littérateurs. Que l'amitié doit être douce & constante entre des Gens qui la peignent si bien ! Comme ils doivent jouir des succès les uns des autres ! comme les Belles & les Grands doivent s'empressez de les accueillir, de les caresser ! & puis, le Théâtre François ! cette carrière si glorieuse, si voisine de la fortune ! »

D...., si je ne vous connoissois pas,

si je ne sçavois à travers quel prisme imposteur vous voyez ces objets du fond de votre Province, je croirois entrevoir une ironie amere dans ces lignes de votre Epître ! Mon cher Ami ! je ne veux point vous désabuser entièrement, mais vous verrez quelque jour, plût à Dieu, que ce ne soit point à vos dépens, que pour avoir des idées justes sur tout cela, il faut penser exactement le contraire de ce que vous imaginez aujourd'hui.

Le temple de la gloire est l'autre de l'envie.

Pour moi, je vous proteste bien sincèrement que la Capitale ne me tente point. On y vit trop loin des choses que j'aime, & trop près de celles que je hais, & qui me contristent. D'ailleurs, à force de revoir ma Patrie, de m'occuper d'elle, de tourner mes regards vers ces bienheureux climats, j'en suis devenu réellement amoureux. Je crains d'avoir attrapé ce qu'on appelle vulgairement *la maladie du Pays*. Je n'y sçais qu'un remède, & je

suis prêt d'en essayer. Je sens bien que votre amitié va me faire mille objections. Voici ma réponse ; « *Faire d'avance le sacrifice des choses qu'on ne peut retenir, est la seule manière de posséder librement ; c'est le premier soin du Philosophe qui acquiert.* »

Quant à vous , mon Ami , croyez moi , restez à Toulon : vous pouvez vous y faire un nom célèbre. Faites-vous pardonner vos talens par beaucoup de modestie : ayez l'air de les ignorer ; contemplez les Grands Hommes du dernier siècle ; étudiez leurs Chefs-d'œuvres : rien n'est plus fait pour rabattre l'amour propre & les modernes prétentions.

Votre cœur est honnête : vous avez de la facilité pour parler & pour écrire : la sensibilité , ce don souvent funeste , paroît avoir été départie à votre ame , c'est-à-dire , vous êtes né Avocat , vous êtes né pour l'état le plus noble , le plus beau , le plus grand de la société ! Eh ! bien , soyez Avocat ; laissez-là l'esprit , vous

aurez toujours bien mieux que cela , & vous serez délivré des fâcheuses tracasseries qu'il entraîne presque toujours à sa suite : C'est un arrêt du sort , on ne peut avoir des talens , sans être en butte à des ennemis ; & la célébrité qu'on acquiert dans la carrière des Lettres , n'est qu'un bien douloureux , que le vrai Sage ne sçauroit mettre en balance avec le repos d'esprit dont elle exige le sacrifice.

Notre Pays est la patrie des véritables Orateurs : Si les temps modernes ont produit les Massillon , les Mascaron , les Renaud , les Manelars , les Castillon , les Servan , les Paule , les Mirabeau ; l'antiquité (*) en compte une foule qui justifie mon assertion.

(*) L'Antiquité comptoit parmi les Grands Hommes de Marseille un *Gripho* , dont Cicéron estimoit autant le génie que la vertu. — Un *Roscius* que les Romains appellerent le *Grand Orateur* par acclamation, — Un *Ménocratès* , sur-

150 *Soirées Provençales* ,

Ne foyez cependant pas ingrat envers les Muses ; regardez - les comme une

nommé le *Scevola Marseillois* ; c'est de lui qu'on a dit qu'il étoit le plus éloquent de tous les Jurisconsultes , & le plus grand Jurisconsulte de tous les Orateurs. — Un *Castor* , Orateur célèbre , Gendre du Roi Déjotare. — Un *Pétrone* , esprit délicat & poli , & dont plusieurs fragmens attestent les talens & les connoissances oratoires. — Un *Corvin* , un *Gennade* , un *Salvien* , &c. &c. &c.

Parmi les Modernes , on distinguera *Jean Blanchi* , Jurisconsulte , Auteur d'un *Traité intitulé , Epitome Feudorum*. Il fit une célèbre Consultation dans l'affaire des Templiers.

Jules Rondolin fit imprimer à Lyon , en 1555 , un Livre intitulé , *Rondolini Prælectiones* , &c.

François Maïssoni , en 1577 , traduisit de l'Italien & de l'Espagnol , le Livre du Consulat , contenant les Loix , Ordonnances , Statuts & Coutumes Maritimes.

société de Femmes aimables , à qui l'on fait un moment sa cour , & du commerce desquelles la jeunesse rapporte toujours

Jean de Mcaux célébra les Victoires du Comte d'Harcourt sur les Ennemis de la France , après la reprise des Isles de Lerins sur les Espagnols.

Lazare Cordier excella dans la Poésie Latine ; alors à la mode , prononça , à 19 ans , un excellent Panégyrique d'Henri IV.

Nicolas du Beausset , Avocat de Marseille , contribua beaucoup à la réduction de cette Ville , en aidant *Libertat* , & les Troupes du Roi contre *Casaulx*.

François d'Aix recueillit & commenta les Statuts particuliers de cette Ville.

Antoine Mascaron , Pere de *Jules* , se distingua par son éloquence & sa vaste littérature.

Olivier , Avocat de Marseille , est Auteur de la Vie de Philippe de Macédoine , Ouvrage rempli d'érudition.

une politesse , une fleur d'esprit & de sentiment que ne connoît jamais le dur Misanthrope qui les dédaigne :

..... son triste & froid discours
est d'un vieux impuissant qui médit des Amours.

Voyez la supériorité que les Lettres donnoient jadis aux Pélisson , aux Patin , aux Arnould , aux d'Aguesseau , sur les Plaideurs ou Jugeurs de Causes , qui furent leurs Contemporains , & qui n'ont rien

Annibal Fabrot , à qui nous devons les *Basiliques* , ou *Constitutions des Empereurs d'Orient*.

Antoine Ruffi , Conseiller d'État , est Auteur d'une très-bonne Histoire de Marseille , & des Comtes de Provence. A sa vaste érudition , il joignoit l'intégrité la plus délicate. Etant Membre de la Sénéchaussée de sa Patrie , & se reprochant de n'avoir pas assez approfondi la cause d'un Plaideur , dont il étoit Rapporteur , il lui remit la somme de la perte de son Procès.

laissé que nous puissions relire ! L'Hermine & la Toge ne peuvent plus recevoir de lustre , ou plutôt , recouvrer une vraie , grande & durable considération , que par la double association des Muses & de la Philosophie. Adieu , mon Ami : si vous allez à la Sainte-Baume , j'attends de vous une description de ces belles horreurs , que je puisse insérer dans le Recueil que je prépare. Adieu.



N O T I C E

*Du Voyage Littéraire de Provence,
de M. PAPON.*

(Article de M. MANUEL.)

LA Provence , ce Jardin des Hespérides ; qui , sous un beau Ciel , produit les parfums de l'Arabie , les richesses de l'Orient , de l'Espagne & de l'Afrique , mérite bien de fixer l'attention & le goût des curieux & des sçavans. Qui ne feroit point jaloux de connoître une Nation dont le génie , les vertus & les vices , la politesse & les arts , le commerce & les lettres , prouvent sa liaison avec les Romains , les Grecs & les Gaulois ; Peuple spirituel , actif , d'une imagination vive & sensible , dont la langue , par sa liberté & ses grâces , devient celle

des Poètes & des Cours , & chez qui l'amour , dans ce temps de franche & loyale Chevalerie , fut le juge & le prix des Héros ?

M. Papon , de l'Académie de Marseille , dans son Histoire générale , nous a déjà débrouillé les Annales de la Province avec autant de lumière que de sagacité. Il nous a montré l'origine de ses coutumes & de ses privilèges , les causes & les progrès de son industrie , ses changemens politiques , ses établissemens pour les arts & pour les mœurs ; il a éclairé les Erudits sur l'antiquité , les Villes , sur leurs prérogatives , la Noblesse , sur l'éclat de la naissance.

Encouragé par les suffrages du Public , ce laborieux Écrivain s'est occupé à réunir dans un Volume toutes les connoissances que sa Patrie peut fournir aux Voyageurs , & par-tout il fait parler sur leur route l'Histoire & la Nature. S'ils passent à Avignon , il les avertit de voir dans l'Eglise des Cordeliers le Tombeau de la belle *Laure* , si célèbre par sa beauté & les trois cent-

156 *Soirées Provençales.*

dix - huit Sonnets & quatre - vingt - huit
 Chançons de Pétrarque. Dans une des
 Salles des Célestins, un Tableau sur lequel
 on voit un Squelette de grandeur natu-
 relle & un Cercueil enveloppé d'une toile
 d'araignée, peinte avec beaucoup de vé-
 rité. Au bas du Tableau on lit des Vers
 en Lettres Gothiques, qui attestent que
 ce Squelette est celui d'une Femme fameuse
 par ses charmes : on dit que le Roi René
 l'avoit aimée, & qu'ayant ensuite éprouvé
 des remords, il avoit voulu faire sentir
 l'aveuglement de sa passion, en repré-
 sentant sous cette forme hideuse, la beauté
 dont il avoit été idolâtre. Pourroit-on se
 plaindre du vent incommode qui souffle
 dans cette Ville, quand on sçait le Proverbe :
*Avento ventuosa, sine vento ventuosa, cum
 vento fastidiosa.* La Fontaine de *Vaucluse*,

où dans ses beaux jours
 Pétrarque soupira ses Vers & ses Amours,

pous rappelle la charmante Idylle de

Madame *Duverdier d'Usès*, pleine d'idées , de sentimens & d'images.

La Procession de la Fête - Dieu à Aix , date certainement du temps où les Freres de la Passion représentoient les Martyrs sur le Théâtre de Paris. Voici à peu près sa marche. Un Roi , vêtu d'une longue robe blanche , & la couronne en tête , paroît le premier entouré d'une douzaine de Diables qui le harcellent avec de longues fourches : ce Prince saute tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , se servant , comme il peut , de son Sceptre pour écarter les fourches ; & après s'être bien débattu , il finit son jeu par un grand saut. Parmi ces Diables , on distingue la Diablesse à son habillement & à sa coiffure. Tous ces Diables , hérissés de cornes , portent deux cordons de quinze à vingt sonnettes chacun , qui se croisent sur la poitrine. On peut s'imaginer le tintamarre qu'ils font quand ils dansent. Tous ces Diables vont entendre la Messe à Saint - Sauveur ; ils entrent dans l'Eglise ,

une retière à la main , & après cela ils jettent de l'eau-bénite dessus , en faisant le Signe de la Croix , pour empêcher que quelque vrai Diable ne se mêle à sa troupe & qu'à la fin il ne s'en trouve un de plus , comme cela est arrivé , disent-ils , il y a long-temps Tout cela est terminé par un trait qui est comme la moralité de la pièce ; c'est St. Christophe. qui porte le Sauveur du Monde , pour nous avertir que nous devons le porter dans notre cœur Il y a encore des Ballets , comme celui des Teigneux , dont le jeu consiste à danser autour d'un Confrere , à lui peigner sa mauvaise perruque , à le broffer & à l'agiter avec des ciseaux.

Les Curieux n'oublient point de visiter , aux Capucins , un Crucifix de bois qui reçut au bras gauche un boulet , lorsque la Ville fut assiégée , en 1589 , par le Duc d'Epernon. Le bras n'en fut qu'un peu noirci , & le canon se brisa. On rapporte un trait pareil arrivé à Naples. Un Crucifix de l'Eglise des Carmes , dit *Brantome* , voyant

venir une canonade droit à lui pour lui emporter la tête , la baissa fort bas , enforte que la balle passa par-dessus.

La Guerre fut plus dangereuse pour les deux cent mille Barbares que Marius défit dans le territoire de Trez. La riviere de l'Arc fut teinte du sang des morts , & le cours des eaux suspendu par les cadavres amoncelés. « Les femmes des Ambrons & des Teutons , voyant leurs époux lâcher le pied dans le fort du combat prirent les premières armes qui leur tomberent sous la main, & tout écumant de rage & de douleur , elles frappaient sans distinction leurs ennemis & leurs époux ; les uns pour les repousser, les autres pour les faire revenir au combat ; elles se précipiterent même dans la mêlée , saisissant avec leurs mains les épées nues de l'ennemi , portant & recevant des coups avec une intrépidité sans égale. »

Mais détournons nos regards de ce théâtre de carnage où la gloire coûte des larmes à l'humanité , pour les reposer

sur la Sainte - Baume , où la Madeleine fit pénitence. Les Pèlerins y accourent de toutes parts. « Il y a peu de personnes parmi le peuple qui se dispensent de cette Dévotion , la première année de leur mariage ; & si ce Voyage n'est pas stipulé dans le Contrat , il est du moins regardé comme une preuve de la tendresse des époux pour leurs femmes. »

Nous n'entrerons point dans l'Abbaye de la Celle , sans penser à Garfende de Sabran , Comtesse de Provence , & mère de Raimon Béranger , qui y fut religieuse. « Elle aimoit les talens & cette galanterie romanesque , si propre à flatter les goûts & la vanité des personnes de son sexe. Son Troubadour , car il étoit de l'honneur des Dames d'en avoir un qui fit des Vers pour elles , comme il étoit de l'essence d'un Troubadour d'avoir une Dame à célébrer ; son Troubadour qui , dans toutes ses Chançons vantoit l'esprit , le mérite , la courtoisie , l'honnêteté & le sçavoir de cette Princesse , disoit ingénieusement que ,

pour se rendre digne d'elle ; il vouloit prendre à Aimar , sa politesse ; à Trincaler , sa gentillesse ; à Reudon , sa générosité ; au Dauphin , ses réponses obligeantes ; à Pierre de Mauleon , sa plaisanterie ; au Seigneur Béraud , sa bravoure ; à Bertrand , son esprit ; au beau Châtillon , sa courtoisie ; à Neble , sa magnificence dans les repas ; à Miravals , ses chansons ; à Pont de Cap-d'Œil , sa gaieté ; à Bertrand de la Tour , sa droiture. Un tel Amant , disoit-il , sera parfait : tous deux vous ne sçauriez manquer de vous aimer à cause de la ressemblance. »
Lorsque

L'art de louer commença l'art de plaire ,
employa - t - on une tournure plus délicate
& plus ingénieuse.

Devions-nous nous attendre à trouver dans ce pays des Amphions , le plus affreux des forçats ? Pourquoi , par respect pour la Nature , ne l'a - t - on pas enseveli dans la nuit des temps ? comme si la honte de la Postérité la plus reculée pouvoit

expier la mort tragique de *Cabestaing* !
« Ce jeune homme avoit une figure & des manières qui lui gagnèrent les bonnes grâces de Raymond , dont il étoit valet , & de Marguerite sa femme. Marguerite se défia d'autant moins des premiers mouvemens de son cœur , qu'ils étoient réglés par ces principes d'honnêteté dont les Dames s'écartent d'autant moins que les maximes de la Chevalerie les y rappelloient sans cesse. Cependant , ces goûts tout innocens qu'ils pouvoient être , firent ombre à Raymond , qui projetta d'en tirer une vengeance terrible. Ayant conduit un jour *Cabestaing* hors du Château , je ne sçais sous quel prétexte , il fondit sur lui l'épée à la main , le tua , lui coupa la tête , lui arracha le cœur , & mit l'un & l'autre dans un carnier. Ensuite , étant revenu au Château , il manda le Cuisinier , & lui donna le cœur , comme un morceau de venaison , lui enjoignit de le faire cuire & d'y mettre un assaisonnement convenable. Ses ordres furent exécutés. Marguerite

aimoit la sauvagine , & pour sauvagine elle mangea ce qu'on lui servit : puis Raymond lui dit : Dame , sçavez - vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chere ? Je n'en sçais rien , dit - elle , sinon qu'elle m'a paru exquise. Vraiment , je le crois volontiers , lui répondit le Mari ; aussi est - ce bien chose que vous avez le plus chérie , & c'étoit bien avec raison que vous aimassiez mort ce qui étoit aimable vivant : à quoi la femme étonnée repartit avec émotion : comment ! que dites - vous ? Alors lui montrant la tête sanglante de Cabestaing : reconnoissez , ajouta - t - il , celui dont vous avez mangé le cœur. A ce spectacle , Marguerite tombe évanouie , & peu après revenant à elle - même : oui , dit - elle , d'une voix où la tendresse se faisoit sentir parmi le désespoir , oui , je l'ai trouvé tellement délicieux ce mets , dont votre barbarie vient de me nourrir , que je n'en mangerai jamais d'autres pour ne pas perdre le goût qui m'en reste. A bon droit vous m'avez

rendu ce qui fut toujours mien. Raymond ; transporté de fureur , court l'épée à la main sur sa femme : elle s'échappe au coup en fuyant , va se précipiter volontairement par la fenêtre , & meurt de sa chute. »

Nous ne craignons point que nos Lecteurs ne confondent cette horrible aventure avec celle du *Châtelain de Couci* & de *Gabriel de Vergy*. Avec un air de ressemblance , elles diffèrent dans un point essentiel : car , ici c'est un Mari furieux qui assassine l'Amant de sa femme , & lui arrache le cœur ; là , c'est un Amant tendre qui ordonne en mourant que son cœur soit porté à sa Dame , comme le dernier gage d'un sentiment qui le suit au tombeau. Il s'agiroit de sçavoir auquel des deux il faut rapporter cette effroyable Histoire , ou à *Coucy* , ou à *Cabestling* : la question a déjà été discutée ; & le Pere *Fapon* , sans pourtant oser nier que les deux faits soient vrais , s'est cru en droit de conclure , d'après l'exactitude de ses recherches , que si l'une des deux Histoires a été

calquée sur l'autre, c'est sans doute celle de *Raoul*.

Il est donc vrai que l'Amour fait quelquefois le malheur de la beauté : la vertu a donc raison de lui en disputer quelquefois la conquête ! Lorsque François I passa dans *Manosque*, il logea chez un particulier dont la fille lui avoit présenté les clefs de la ville. « C'étoit une personne dont la sagesse embellissoit encore les charmes. S'étant apperçu qu'elle avoit fait sur l'esprit du Roi une impression que ce Monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre du soufre dans un rechaud, & en reçut la fumée au visage pour se défigurer ; ce qui lui réussit au point qu'elle devint méconnoissable.

François I fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'ici la vanité de subjugué un Roi, étoit un piège dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte & si naturelle. Le Monarque voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot. »

Voici un autre trait. « Le brave *Porcellet*, né à Arles, avoit suivi à la chasse avec cinq autres Gentilshommes, Richard, Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, lorsqu'il combattoit en Palestine. Ils furent investis par un corps de Sarrafins, qui tombèrent sur eux le sabre à la main. Richard & ses six compagnons se défendirent vigoureusement pendant quelque temps ; mais de six, il y en avoit déjà quatre de tués, & il alloit lui-même perdre la vie ou la liberté, lorsque *Porcellet*, faisant voir encore des sentimens de valeur, s'écria, en Langue sarrafine : je suis le Roi. Aussitôt les Sarrafins qui combattoient contre Richard, abandonnent ce Prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec *Porcellet*, croyant qu'effectivement c'étoit le Roi : ils s'attroupent autour de lui, le ferment de près & se saisissent de sa personne sans lui faire aucun mal, espérant d'avoir part à sa rançon. Cette méprise donna le temps à Richard de se sauver, & quand il fut en lieu de sûreté, il se

hâta de retirer des mains des Barbares ,
l'homme généreux auquel il devoit la vie &
la liberté. Il donna pour sa rançon les dix plus
forts Satrapes qu'il eut parmi ses prison-
niers. » Quelle est la femme qui n'auroit
pas envié le bonheur de placer sur la tête
d'un si fidele Ami de son Roi , une cou-
ronne Civique de myrthe ou de laurier ?
Même à Arles , dans le temps où l'on fit ces
Vers sur une Statue , que les uns prenoient
pour Vénus , les autres pour Diane.

Silence , Callistene , & ne dispute plus ,
tes sentimens sont trop prophanes ;
dans Arles c'est à tort que tu cherches Vénus ,
on n'y trouve que des Dianes.

Le Pere *Papon* , que son amour pour
les Lettres rend contemporain de tous les
lieux , ne nous laisse rien à désirer sur
cette fameuse République de Marseille ,
qui fut l'Athenes des Gaules : elle dut son
bonheur & sa durée à ses Loix sages ,
gravées sur des Tables , & affichées dans les
Places publiques. Celle qui regardoit le

Suicide est une des plus remarquables.
 « Elle défendoit aux Citoyens d'attenter
 à leur vie ; & s'il s'en trouvoit qui fussent
 las de vivre , ils exposoient aux Magistrats
 les raisons qu'ils avoient d'abrégér leurs
 jours. Si elles étoient approuvées , on leur
 donnoit du suc de ciguë que l'on tenoit
 tout préparé dans le lieu des assemblées. »
 Cette coutume , que la Religion & la Na-
 ture-réprouvent , trouvoit une excuse dans
 le système de la Métempsychose. Il en avoit
 encore fait naître un autre qui faisoit le
 bonheur des fripons & des dupes. Les riches
 prêtoient de l'argent dans ce monde pour
 en retirer le paiement dans le Ciel. Le
 Fort de Notre - Dame de la Garde , dont
 l'Eglise est fameuse par la dévotion des
 Marins , n'est plus comme du temps de
Bachaumont & de *Chapelle* , uneasure
 prête à tomber au premier vent , ni un

Gouvernement commode & beau ,
 à qui suffit , pour toute garde ,
 un Suisse avec sa hallebarde ,
 peint sur la porte du Château.

Mais

Mais ces joyeux Voyageurs qui prirent
tant de plaisir à goûter, dans la petite
ville de Cassis,

ce muscat adorable,
qu'un soleil proche & favorable
confit dans les brûlans rochers,

ne furent jamais si contents que lors-
qu'ils virent à Toulon,

ce Paul dont l'expérience
gourmandoit la mer & le vent,
dont le bonheur & la vaillance
rendoit formidable la France
à tous les peuples du Levant.

Ce grand Homme, fils d'une Lavandière,
vint au monde dans un Bateau, au milieu
d'une tempête. De simple Mouffe, il
devint Vice-Amiral. Un jour, qu'il
passoit sur le Port de Marseille, accom-
pagné des Officiers des Galères, il ap-
perçut un Matelot de sa connaissance, qui,
attiré comme les autres par le désir de le

voir, & d'être aperçu peut-être, n'osoit pourtant se montrer. Le Chevalier *Paul* qui vit son embarras, s'approcha : pourquoi me fuyez-vous ? Croyez-vous que la fortune m'ait fait oublier mes anciens Amis ? Ensuite se tournant vers ceux qui l'accompagnoient : Messieurs, voilà un de mes anciens Camarades ; nous avons été Mouffes sur le même Vaisseau : la fortune m'a été favorable, elle lui a été contraire ; je ne l'en estime pas moins. Souffrez que je m'entretienne un moment avec lui. » Il lui procura un emploi honnête, qui fit le bonheur de sa famille. Voilà de ces traits qui prouvent le Héros ; car

la gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.

Qu'il est agréable de voyager avec le *Pere Papon* ! Combien par-tout il instruit ; il amuse ; il intéresse ! Passons-nous à Hyères ? « Voici la Patrie de *Maffillon*, du Prédicateur le plus éloquent de la France, si, pour obtenir le premier rang, il faut parer la raison des grâces du style & des

charmes du sentiment. Après les Eloges délicats de Louis XIV, il n'entendit peut-être rien qui le flatta d'avantage, que ce mot d'une femme du Peuple, qui, se trouvant pressée par la foule &, entrant à Notre-Dame un jour qu'il y prêchoit, dit avec un ton de vivacité: Ce diable de Massillon, quand il prêche, remue tout Paris. C'est que parlant la langue de tous les états, en parlant au cœur de l'homme; dit l'Auteur de son Eloge, tous les états couroient à ses Sermons. » A Corignac, il faut aller voir, à Notre-Dame de Grâces, un tableau remarquable : c'est un Vœu de Louis XIII, qui, après vingt trois ans de mariage, n'avoit pas encore eu la consolation d'être Pere. Nous sçavions déjà que la Reine avoit fait beaucoup de pèlerinages, & qu'un jour Monsieur la rencontra sortant de l'Eglise, & lui dit : Madame, vous venez de solliciter vos Juges contre moi, je consens que vous gagniez votre procès, si le Roi a assez de crédit pour cela; mais le Pere Papon nous compte une histoire

moins connue ; le Frère Fiacre, Augustin Déchaussé, demeurant à Paris, se mit en prières pour demander à Dieu la fécondité de la Reine. La Sainte Vierge, dit cet Historien, apparut à ce Religieux, le 3 Novembre 1637, & l'assura que ses prières étoient exaucées..... Et pour preuve que ce n'étoit point une illusion, elle se montra à lui telle qu'elle est représentée dans le tableau. Le Roi & son épouse ayant appris de la bouche même de ce Religieux, tout ce qui s'étoit passé, l'envoyèrent en Provence pour visiter si la Sainte Vierge étoit réellement peinte dans ce tableau telle qu'il croyoit l'avoir vue dans son extase ; si la chose se trouvoit conforme à son récit, ils se chargeroient de faire une neuvaine à Notre-Dame de Grâces, afin d'obtenir du ciel le fils qu'on leur promettoit. Les PP. de l'Oratoire conservent la Lettre que le Roi leur écrivit à ce sujet ; le Frère Fiacre reconnut que la vision ne l'avoit point trompée, & remplît sa mission. » C'est donc aux prières du Frère

Fiacre que le monde doit Louis XIV !
Aussi , ce Prince , par reconnoissance , fit-il présent à la Sainte Vierge de son cordon bleu , que l'on conserve soigneusement , & il lui envoya ensuite son Contrat de mariage , & le Traité des Pyrenées.

Enfin , ce ne sera pas la faute de notre guide , si nous ne prenons point une idée parfaite de la Provence , de son climat , de ses productions , de l'organisation des montagnes dont elle est hérissée , des plantes qu'elle produit , des fossiles qu'elle renferme , & des révolutions physiques qu'elle a éprouvées ; mais il lui reste à nous faire un parallele sur les Trouverres & les Troubadours , à rapprocher les divers genres dans lesquels ils seront exercés , & quels sont ceux que toutes les Nations ont copiés ou imités , & chez qui , dans le treizieme siecle , l'on est venu puiser dans le genre agréable des Contes. L'Editeur des Fabliaux , dans son Recueil estimable par le style , les notes sur les mœurs & les usages de la Chevalerie , attribue aux

Trouverres cette vertu créative , cette vigueur & cette fécondité de production ; qui depuis , pour la seconde fois , mais à juste titre , a rendu nos bons Ecrivains les modeles & l'admiration de l'Europe. Le Pere Papon prétend que ces Patriarches de la Littérature moderne , dépourvus d'imagination & de sentiment , n'ont tiré de leur propre fonds , que des Fabliaux insipides , remplis de choses triviales & froidement contées , & qu'ils doivent leurs meilleures historiottes aux Orientaux , aux Italiens & aux Provençaux. En effet , comment la France , qui depuis le regne de Louis d'Outremer , jusqu'au milieu du douzieme siecle , fut ensevelie sous le voile de la plus épaisse ignorance , auroit-elle pu produire quelque'Ouvrage digne de la postérité ? La Romance Françoisé qui , pauvre , stérile , informe , ne pouvoit fournir ni image , ni expressions , n'étoit propre qu'à rendre des Contes bas & méprisables , comme celui de Cocagne , le Siege prêté & rendu , l'Indigestion du

vilain, le Curé & les deux Ribauds. « La plupart de ces Contes roulent sur un sujet plaisant ; mais comme la plaisanterie demande une délicatesse & un agrément dans l'esprit, que les Trouverres n'avoient pas ; comme elle dépend aussi beaucoup du choix de l'expression, des allusions ingénieuses, & du rapprochement de certaines idées qui ne paroissent pas d'abord faites pour aller ensemble ; ces mêmes Trouverres qui n'avoient, ni assez de talent, ni assez de goût pour réunir ces qualités, sont froids, insipides, & vous étalent avec une diffusion insupportable, des idées presque toujours triviales. Ainsi, ne faites pas difficulté de leur attribuer les Fabliaux où vous trouverez une gaieté sans vivacité, & sans faillie, une plaisanterie sans sel & sans agrément. »

Les Contes qu'ils ont imités, sont ceux où regne la Féerie, inventée par les Arabes, & ensuite employée par les Troubadours. Ils sont tous calqués sur le même dessin. Ils en ont pris beaucoup des Orientaux.

On voit qu'ils ont servilement imité les Orientaux ; on voit qu'ils ont servilement imité les uns , en y faisant des changemens pour les adapter à leurs usages , & qu'ils ont mis simplement les autres en Vers. Enfin , les Contes qu'ils ont littéralement traduits , ont un mérite bien différent. On ne s'y propose pas d'étonner par des événemens invraisemblables , mais d'instruire , tantôt par une morale sage , tantôt par une philosophie indulgente. Il suffiroit de lire le Conte de deux Amis , dans lequel il regne un pathétique qui en décele l'origine. Tous ceux-ci se reconnoissent à ce bon sens raffiné , qui annonce la subtilité des Grecs , & à cette maniere de conter , qui tient au bon goût , à la culture de l'esprit , & au ton d'un siècle où régnoit la politesse.

Comme les Italiens sont naturellement railleurs , ils se fâcheroient sans doute contre celui qui leur diroit sérieusement qu'ils ont imité nos Fabliaux , dignes des bonnes gens des treizieme , quatorzieme ,

quinzieme siecles, eux qui avoient des Poëtes de mérite , tels que le Dante , en 1265 ; Bocace , en 1313 ; & qui ne trouve pas dans le Conte des *trois Voleurs* , par exemple , le genre Italien , soit pour l'invention du sujet , soit pour la maniere dont il est raconté. « Deux Fripons , dont le pere avoit été pendu , volent fort adroitement un cochon , à un nommé *Travers* : celui-ci , qui étoit un maître Filou , trouve à son tour le moyen de le leur enlever. Que fait l'un des Voleurs ? Il se dépouille , met sa chemise par-dessus ses habits , & se fait une espece de coiffe de femme , & dans cet accoutrement , court à toutes jambes , par un autre chemin , à la maison de Travers , qu'il attend auprès de la porte ; quand il le voit arriver , il s'avance au-devant de lui , comme si c'étoit sa femme , & lui demande , en contrefaisant sa voix , s'il a rattrapé son cochon ? Oui , je le tiens ; répondit-il : hé bien ! donne-le moi , je vais le rentrer : cours vite à l'étable , j'ai entendu du bruit , & je crains qu'ils ne

178. *Soirées Provençales.*

l'ayent forcée. Travers lui charge les épaules, & va faire sa ronde. »

(Ne croit-on pas voir Arlequin faisant un de ces tours d'adresse & de travestissement, si communs dans les Farces d'Italie) ?

Travers, qui ne vouloit point perdre son cochon, ayant appris le tour que les Voleurs venoient de lui jouer, les suit dans une forêt voisine, où ils s'étoient retirés, & où ils faisoient déjà quelques grillades.

Il se déshabille tout nud, monte sur un chêne, se suspend d'une main, dans l'attitude d'un pendu; puis quand il les voit occupés à souffler le feu, d'une voix de tonnerre, il s'écrie: « malheureux, vous finirez comme moi ! Ceux-ci troublés, croient voir leur Pere, dans un siècle où l'on croyoit aux Revenans, & ne songent qu'à se sauver. »

Il nous en coûte beaucoup de ne pouvoir développer toutes les raisons qui motivent le sentiment du Pere Papon: il rend

à-la-fois hommage à la vérité & à sa Patrie , en soutenant encore que les Trouverres ont aussi imité ou copié les Troubadours , quoique leurs Poésies qui ont joui d'une réputation étonnante , n'existent plus que dans les traductions , on les distingue bien des productions des Fabliers. « Quand un Fabliau respirera la loyauté & l'amour pur , tels qu'on les trouve dans plusieurs chansons amoureuses des Troubadours , ou dans quelques-uns de leurs Contes ; quand ces sentimens seront peints avec une naïveté , une candeur & une simplicité que n'ont point les Ouvrages qui appartiennent véritablement aux Trouverres ; quand les Fabliaux contiendront des circonstances locales qui désignent le Pays où ils ont été faits ; quand ils paroîtront visiblement calqués sur des Poésies Provençales : enfin , quand ils seront publiés sans nom d'Auteur , ne serons-nous pas autorisés à dire qu'ils ont été traduits du Provençal , ou du moins , qu'ils ont été faits d'après des Pièces que nous connoissons dans cette langue ,

& qui sont d'une ancienneté à laquelle le Fabliau ne peut remonter ? Or, c'est ce que nous force d'avouer la lecture de plusieurs Fabliaux, qui, même déguisés, portent un caractère National. » D'ailleurs, la langue Provençale étoit répandue dans presque tout l'Occident : les Auteurs Italiens les plus versés dans la Littérature, & Ducange, dont l'autorité est d'un grand poids, en conviennent.

L'intérêt patriotique que le Pere Papou prend aux Poésies des Troubadours, nous dispense d'insister sur leur mérite. Ce qui élève les Troubadours au-dessus de leurs rivaux, c'est cet esprit de chevalerie, cette peinture vraie & naturelle des mœurs & des usages. L'esprit de leur siècle respire dans leurs Ouvrages ; l'Amour s'y peint ; l'Amour, cette passion noble, le principe des belles actions, qui, assujetti aux loix de la bienfaisance & de l'honneur, avoit toute la délicatesse & la vivacité de l'Amitié. C'est ce sentiment pur & sublime qui mérita au Comte

Raymon-Bérenger, & à Beatrix de Savoye, son épouse, le rang le plus distingué parmi les Troubadours. « Ils ont eu la gloire d'avoir rendu leur Cour une des plus polies & des plus brillantes de l'Occident. Par la protection éclairée qu'ils accordent aux Lettres, l'amour des beaux Arts est peut-être dans un Prince la passion qui lui fait le plus d'honneur, parce qu'elle annonce cette sensibilité pour l'honnête & le beau, qui est le garant de la prospérité des Empires, & un moyen assuré de se faire un nom. »



I D É E
DU COMMERCE.

DE LA NAVIGATION ET DES
FABRIQUES DE MARSEILLE.

IL entre annuellement dans le Port de
Marseille environ 4000 Navires, de 15 à
20 tonneaux, jusqu'à 6 à 700 tonneaux :

SCAVOLR, **Vaisseaux.**

Des Îles Françaises de l'Améri-
que. 90 à 100.
Du Levant & de Barbarie. . . . 4 à 500.

6002

Soirées Provençales. 183,

Vaiffeaux..

Montant de ci - contre. 600.

Des Ports de France dans l'Océan,
environ 150.

De la Pêche de la Morue à Terré-
Neuve. 40 à 50.

Navires des Ports de l'Italie . . 12 à 1300.

Des Ports d'Espagne. 3 à 350.

Du Cabotage de la Provence &
du Languedoc , environ. . . 400.

Des Ports du Nord. 150.

Bateaux, ou petits Navires qui
apportent du Fruit , du Bois
de chauffage, Charbon & autres
provisions 1000.

TOTAL. 4000.

On trouve toujours dans le Port de
Marseille 1000 à 1200 Navires ou Bateaux
à l'ancre.

Le Commerce général de la Ville de

184 *Soirées Provençales.*

Marseille est évalué annuellement à 350 millions de livres Tournois , environ.

La Branche de Turquie & de Barbarie est la plus considérable : on y expédie tous les ans , 8,500 ballots de Draps Londrins seconds , premiers , & Londrins larges , qui se fabriquent en Languedoc. Le ballot contient 10 à 12 pieces de 16 à 17 aunes , valant de 5 à 14 liv. l'aune.

A 1500 liv. le ballot . . 12,750,000 liv.

60 mille quintaux de Café de St. Domingue & de la Martinique , évalués à 10 sols la livre.	3,000,000
---	-----------

35 mille quintaux Sucre terré, à 45 liv. le quintal. } 5 mille quintaux rapé & raffiné, à 55 livres. }	1,850,000
---	-----------

450 Barils Cochenille du Mexique, à 4000 liv. l'un.	1,800,000
--	-----------

350 quintaux Indigo de St. Domingue, à 7 l. 10 s.	2,625,000
--	-----------

3000 quintaux Poivre de Hollande ou de la Com- pagnie Françoisé, à 110 liv. le quintal.	330,000 liv.
Galons & Étoffes d'or & d'argent des Manufactures de Lyon.	1,500,000
1200 balles de Laine d'Es- pagne, lavée pour les Fa- briques de Bonnets de Tunis.	1,000,000
1000 quintaux Graine de Vermillon ou de Kermès, que de petits arbrisseaux produisent en Provence ou en Espagne, & qu'on emploie à Tunis, pour la teinture rouge des Bon- nets, à 600 liv. le quintal.	600,000
4 à 500 caisses Bonnets de laine, façon de Tunis, fabrique de France & de Marseille.	600,000

On expédie encore , au Levant & en Barbarie , de l'alun raffiné , des amandes de Provence , des quinquailleries , du plomb en faumons & à giboyer , de l'étain en verges d'Angleterre , du fer de Russie & de Suède , des draps d'Elbœuf , de Sedan & d'Abbeville , papier , canelle , girofle , muscade , gingembre , poivre , liqueurs ordinaires & sirops , verd-de-gris de Montpellier , bois de Bréfil , de Fernambourg , de Campêche , Alquifoux , ou mine de plomb , fer-blanc , faïence , azur , rouge-brun , céruse , garances , diverses drogues de médecine , mouffelines communes des Indes , des indiennes , des mouchoirs sur mouffeline peints , acier d'Allemagne & de Venise , bijoux , horloges & divers autres petits articles ,
 ci. 6,000,000 liv.

300 Vaisseaux employés à la branche du Commerce du Levant , à 23366 liv. l'un dans l'autre. 10,000,000 liv.

C O M M E R C E

D'IMPORTATION.

LES droits de Douane de Turquie ;
Barbarie , sont à 3 pour cent : ceux de
retour à Marseille sont sur le même pied,
pour payer les frais des Consulats, ceux
de la Quarantaine & autres.

Le Commerce d'exportation du Levant
à Marseille , s'élève avec les frais & les
profits qui doivent en résulter, au moins
à 51,945,000 liv.

Les importations & exportations , les
plus considérables , ont lieu à Smyrne,
Constantinople , Salonique , Alexandrie ;
pour l'Égypte ; & Alexandrette pour la
Syrie.



A B R É G É

DES EXPORTATIONS DE LA TURQUIE
POUR MARSEILLE.

S M Y R N E.

Environ 18 à 20 mille balles de cotons en laine , de 360 livres l'une , qui se vendent pour les filatures du Languedoc , de la Normandie , & autres Provinces de France , & pour la Suisse.

2000 ballots de 230 liv. coton filé rouge , de la valeur de 1200 liv. le ballot , qui ont leur emploi dans les Manufactures de Rouen , du Languedoc & de l'Etranger.

1000 ballots fil de chevre d'Angora , de la valeur de 1200 liv. l'un.

4 à 500 balles laine de Chevron qu'on vend aux Fabricans de chapeaux , à 25 f. la livre , jusqu'à 4 liv. 10 sols.

3 à 4000 balles laine de mouton.

De la cire jaune , d'huile d'olives , de

galles noires , du coton filé blanc , du bled & orge , de la racine d'Alizari , pour la teinture couleur de Garance , de la soie brouffe & ardassine , de la gommè adragan , drogues diverses , rhubarbe , opium , scamonée , vitriol , mastic.

SALONIQUE.

7 à 8000 balles coton en laine dont la principale consommation se fait en Suisse.

3 à 4000 balles de mouton.

Peaux de lievre , cire , suif , huile d'olive ; cuivre , tabac en feuilles , abats , étoffes de laine grossières , beaucoup de bled.

CONSTANTINOPLE.

3 à 4000 balles laine de mouton , de lievre , du cuivre ; 5 à 600 balles fil de chevre d'Angora , de soie brouffe.

Les principaux retraits de cette Echelle se font en Lettres de change sur l'Angleterre , la Hollande & la France , & en monnoies d'or & d'argent.

L'É G Y P T E.

15 à 20 chargemens de riz , 6 à 700 balles safranum , le séné & follicules , café de Moka , qui arrive au grand Caire par les Caravanes , des gommes Arabiques & Thuriques , des cuirs en poil , très-grands , des cotons filés , blancs , grossiers ; de l'encens , du sel ammoniac , & diverses autres drogues que produisent l'Arabie & les côtes de la Mer Rouge.

On reçoit encore de l'Égypte quelques toileries de coton ordinaires , & quelques toiles bleues qui se fabriquent au Grand Caire , par les Ports de St. Jean d'Acre & de Seyde.

L A S Y R I E.

1000 à 1500 balles de coton en laine ; du poids de 650 livres l'une ; 4 à 500 balles de soie Tripoline , Baratine , Seydani , qu'on emploie à Lyon pour les galons : le prix de ces soies est de 12 liv. 10 sols,

Soirées Provençales. 191

à 14 sols la livre. La Syrie fournit encore des bouts de Damas, coton & soie ; du bled , de l'huile d'olive : 1800 à 2000 balles coton filé , appelé Bafa : 5 à 600 balles coton filé Jérusalem : on emploie ces fils aux mèches de chandelles , à diverses fabriques ordinaires : leur valeur est de 30 à 40 sols la livre.

A L E P.

Par le port d'Alexandrette , environ 4000 balles toiles de coton , appelées ajamis , amans , antioches , toiles larges ; chaque balle contenant 75 pièces de 10 à 11 aunes de longueur , qu'on vend à Marseille , 8 , 9 à 12 liv. la pièce : on les peint en couleur & à dessin. Les femmes du peuple en Provence & en Italie , en font la consommation. Il vient d'Alep des soies , 3 à 4000 sacs de galles , de petites indiennes , nommées chafarcani , des bouts de coton & soie , des laines de chevron , & diverses drogueries. Il y a 20 à 30

ans , qu'il venoit d'Alep 8000 balles de soie , & 8000 sacs galles par an.

C H Y P R E S.

Cette isle fournit des cotons en laine , des laines de mouton , des soies , dites chypriotes , des racines d'alizari , réputées de la premiere qualité , qu'on vend 80 liv. le quintal , du vin de Chypres par commanderie.

ISLES DE L'ARCHIPEL.

Le commerce de ces isles est peu important : il s'exploite à Constantinople & à Smyrne. Les Européens n'ont d'établissement qu'à l'isle de Candie , qui fournit à Marseille divers chargemens d'huile d'olive , quelques cires jaunes , des laines de mouton. Le principal produit des autres isles de l'Archipel , est aussi en huile d'olive.

La Morée manque de bras pour la culture des terres depuis l'invasion des Russes ,
mais

mais plus encore par les vues du Gouvernement , le despotisme & la tyrannie des Gouverneurs. Cette contrée fertile produit des soies , des raisins secs , dits de corinthe , des cires jaunes , du vermillon , des huiles d'olive , des blèds , de l'orge , de menus grains & des éponges.

T U N I S.

Il vient de cette échelle 4 à 5000 balles laines de mouton , de l'huile d'olive , des blèds , des fèves , des chevrons , des cuirs en poil , de l'orge & autres grains , des maroquins , du crin , du suif , des éponges , des barilles , dites bourdes , des dattes , de la cire jaune ; partie des retours dudit Tunis se font en sequins & autres monnoies d'or.

A L G E R

Fournit des blèds & orge en assez grande quantité , de petits cuirs en poil , de la cire jaune , & de l'huile d'olive.

TRIPOLI DE BARBARIE.

Produit des grains, des racines d'Alizari,
& des foudes pour les fabriques de savon.

LA CALLE,

*CONCESSION de la Compagnie Royale
d'Afrique au Royaume d'Alger.*

Le commerce de cette Compagnie se fait en grains, que les Arabes apportent de 20, 30, 100 lieues, dans le petit fort de la Calle. On peut calculer que la Compagnie reçoit annuellement 100 mille charges de grains qui pèsent 300 liv. chacune, & pour 7 & 800 milliers de coreaux, qu'elle fait pêcher sur les côtes d'Alger & de Tunis; elle reçoit aussi des petits cuirs de bœufs, & des laines de moutons.

Le port de la Calle ne peut recevoir que 5 à 6 navires de 100 tonneaux à la fois. Les Directeurs de cette Compagnie, nonnment, avec l'approbation du Ministre

de la Marine de France , le Gouverneur de la ^eCalte , & divers Officiers. Deux cents soldats & ouvriers , sont suffisans pour la garde de la place , & l'exploitation de son commerce. Les Maures & les Arabes apportent leurs denrées dans le fort , & se retirent avant le coucher du soleil.

LE ROYAÛME DE MAROC.

On reçoit annuellement de Maroc au-delà de 100 mille petits cuirs de bœufs , 3 à 5 mille balles de laine de mouton , des cires jaunes en abondance , des amandes , du cuivre , des huiles d'olive , du cumin , de l'anis , des grains , des gommés Arabiques & du Sénégal , des plumes d'autruche , & des dents d'éléphants.

COMMERCE DE L'AMÉRIQUE.

Il s'expédie tous les ans de Marseille pour les isles de la Martinique , St. Domingue & Cayenne , 90 à 100 vaisseaux de 200 , jusqu'à 6 & 700 tonneaux. Leurs cargai-

sons sont assorties en vins de Provence, eaux-de-vie, huile, savon, liqueurs, légumes, farines, fruits secs, riz, morues, fouliers, toiles, soieries, indiennes, dorures, dentelles, mouchoirs, & la plus grande partie des choses nécessaires à l'homme.

La branche du commerce d'Amérique occupe un capital de 15 à 18 millions, pour l'exportation de Marseille, & 20 à 22 millions, pour l'importation des sucres, café, indigos, cuirs, cacaos, canefices, cotons en laine, & autres produits des Colonies Françaises. L'exportation & importation du commerce de l'Amérique, doit se calculer à 40,000,000 de liv.

COMMERCE DES INDES.

Depuis la suppression de la Compagnie Française des Indes, (*) & la liberté de ce commerce, il est parti annuellement de

(*) Cette Compagnie vient d'être rétablie par....

Marseille 3 à 4 vaisseaux de 3 à 600 tonneaux , avec des cargaisons assorties pour les îles de Bourbon , la côte de Coromandel , le Bengale & la Mer rouge. Il entre dans ces expéditions , des vins de Provence , des eaux-de-vie , des huiles , savons , draps de Languedoc , du corail ouvré , du plomb , du cuivre , & nombre d'autres articles d'assortiment. Cette branche auroit été poussée plus loin , si les armateurs de Marseille n'étoient obligés de faire faire le retour de leurs vaisseaux des Indes au port de l'Orient. Elle forme un objet de 3 , 000 , 000 de liv.

TRAITE DES NOIRS.

Le commerce de la côte de Guinée n'a jamais été considérable à Marseille. Il se fait une ou deux expéditions l'année , & quelquefois point. La longueur des termes auxquels on est en usage de vendre les Noirs à St. Domingue & à la Martinique , a toujours dégoûté les armateurs de Pro-

vence. Les marins de cette Province sont d'ailleurs peu au fait de cette branche, parce qu'ils n'en ont pas la pratique : on composeroit à Marseille la cargaison de la traite, avec autant de facilité que dans les ports de l'Océan.

COMMERCE DES GRAINS.

Quoique la Provence ne recueille pas assez de grains pour sa consommation, Marseille a toujours, dans les magasins des négocians, 50 à 60 mille charges de bled, & une très-grande quantité de seigle, d'orge, fèves & menus grains. Les approvisionnemens sont communément beaucoup plus considérables. On a souvent eu dans les greniers de Marseille 150 à 200 mille charges de bled. La consommation de la ville & son terroir est de 180 à 200 mille charges l'année. Les laboureurs de la Provence apportent leurs bleds fins, reconnus pour être de la meilleure qualité, au marché de Marseille. Ils les vendent 32 à 34 l.

la charge, & achètent, pour leur nourriture, les bleds durs de la Compagnie d'Afrique, de la Turquie, & de la Sicile, à 22, 24 & 30 liv. la même mesure.

Le commerce des grains est toujours très-actif à Marseille. On voit journellement arriver des chargemens de cette denrée, d'Ancone, Trieste, & de divers ports du Golfe adriatique, du royaume de Naples, de la Sicile, des Etats du Pape, de la Toscane, du Levant, de la Bourgogne, par la descente du Rhône. Il vient aussi des bleds des ports de la France, dans l'Océan, de ceux de Hollande, de Hambourg, & de la mer Baltique. Marseille se trouve par-là en état de porter des secours dans toutes les provinces & royaumes qui manquent de grains. L'Espagne, le Portugal, la riviere de Gênes & la Provence sont annuellement dans ce cas, & sont la principale consommation des bleds, légumes & grains qui arrivent à Marseille.

On peut comprendre la branche des grains avec l'Italie, la France & le Nord,

(sans y comprendre ceux de la Compagnie d'Afrique , & ceux qui fournissent le Levant & la Barbarie) à 6 millions l'année.

C O M M E R C E

DES DEUX SICILES.

Ces royaumes fournissent annuellement à Marseille, outre les grains dont nous avons parlé, beaucoup de laines lavées, au-delà de 100 mille milleroles d'huile, du poids de 142 à 144 livres chacune, 2000 caisses de manne, 3 à 4000 caisses suc de réglisse, des foies, des soudes, des sulfres, des amandes, & autres articles. Les huiles & les soudes entrent dans la fabrication du savon; les foies passent à Lyon; les laines dans les fabriques du Languedoc, de la Champagne & Normandie; les objets les plus importans que Marseille exporte dans les deux Siciles & dans toute l'Italie, sont les sucres & les cafés.

C O M M E R C E

A V E C L' E S P A G N E.

L'Espagne fournit à Marseille, les barilles & les soudes les plus estimées pour la fabrication du savon, & pour les verreries & glaces de miroirs ; elle fournit aussi des aluns de plomb, de l'argent vif, de la graine de vermillon, des amandes, du safran : il sortoit autrefois beaucoup de soie de Valence & de Murcie ; il en vient très-peu depuis quelques années : les fabriques de Valence & de Catalogne les retiennent.

La Branche de Cadix est la plus intéressante : cette Place étoit l'entrepôt du commerce des Indes ; elle fournit à Marseille environ 600 barils de cochenille, de lingots, guatimale, des cuirs en poil, des Buenos - Ayres en très-grande quantité ; de cuivre du Pérou & du Mexique, & de la laine de Vigogne, de la graine de vermillon, des laines fines lavées, du cacao, de caraque, de la vanille, des piastras & des

lingots d'or & d'argent. Il vient toutes les années de Cadix 30 à 40 Navires chargés de ces articles précieux. Les piaftres & les lingots qu'ils apportent, peuvent être calculés à 15 millions.

A S S U R A N C E S.

L'Assurance se fait à Marseille, par Contrat qui donne hypothèque sur les biens de l'Assureur : chaque Négociant accrédité est Assureur, s'il veut l'être. Il se fait annuellement 150 millions d'assurances pour tous les Voyages, & sur tous les Pavillons. Les primes pour aller au Levant, coûtent de un à un & demi pour cent, & même prix pour le retour. Pour aller en Amérique, un & demi pour cent, pour le retour, deux pour cent : pour aller aux Indes, quatre pour cent, en temps de paix.

F A B R I Q U E S

Etablies dans l'enceinte ou Faux-Bourgs de Marseille.

38 Fabriques de façon qui renferment

170 chaudières , & occupent , 9 mois de l'année , mille Ouvriers : elles consomment 200 mille milleroles d'huile , & environ 200 mille quintaux de batille & soudes d'Espagne , de Sicile & du Languedoc. Chaque millerole d'huile doit produire 225 à 230 livres de savon. Le coût des matières qui entrent dans cette fabrication , est un objet annuel de 15 millions.

40 Fabriques de chapeaux de laine & demi-castor , dont la principale consommation se fait en Espagne , & dans les Isles Espagnoles.

Cette fabrication occupe , toute l'année , environ 500 Ouvriers & autant de Femmes. Les ventes forment un objet de 3 millions.

12 Raffineries de sucre.

10 Fabriques de faïence.

2 Dites de porcelaine.

12 Fabriques indiennes peintes.

20 Fabriques de bas de soie.

12 Dites à voile.

1 Manufacture Royale d'étoffes en or & en argent.

204 *Soirées Provençales.*

- 1 Manufacture de tabac haché.
- 2 Fabriques de tapisseries en fil, soie & filoselle.
- 20 Dites de liqueurs.
- 10 Dites d'amidon.
- 8 Dites de verres.
- 20 Tanneries.
- 3 Dites maroquins en couleur.
- 1 Papeterie.
- 2 Fabriques d'eau-de-vie.
- 6 Dites de chandelles.
- 12 Dites de toiles à voile de coton.
- 2 Fabriques de corail ouvré.
- 2 Dites de gants.
- 7 Dites de bougie.
- 2 Dites de bonnets de laine , à l'usage des Turcs , & façon de Tunis.
- 1 De vitriol.
- 4 Dites de soufre en canons.
- 3 Teintures de coton filé rouge.
- 1 Filature de coton dans les Galeres.
- 4 Fabriques de plomb à giboyer.
- Diverses teintures pour les draps & étoffes.
- Div. fabriques de souliers pour l'Amérique.

RÉCAPITULATION

DES diverses branches du Commerce.

Commerce du Levant , ex-
portation & importation. 92 Millions.

Idem d'Amérique. 40

Idem des Indes. 3

Vente de 40 à 50 chargemens
de morue de Terre-Neuve
& huile de morue. . . . 4

Commerce des grains avec
l'Italie , la France & le
Nord. 6.

Les diverses branches divisées
avec l'Italie , l'Espagne ,
la Hollande , la Mer Balti-
que , les Ports de France ,
& les diverses Fabriques
de Marseille, dont les objets
ne sont point calculés. . 30

175 Millions.

206 *Soirées Provençales.*

Montant de l'autre part, . 175 Millions.

Les Fabriques de savon pour
le seul achat des matières
& main-d'œuvre. 15

La vente des savons forme
encore un objet de. . . 15 à 16

La Fabrique des chapeaux. . 3

TOTAL du Commerce en
Marchandises 208 Millions.

Commerce des Assurances. . 150

Idem des Espèces étrangères. 15

TOTAL Général. . . . 373 Millions.



N O T I C E

SUR l'Administration de la Provence.

IL semble que la Provence , qui est réduite à des limites assez étroites , ne devrait former qu'un seul corps politique. Cependant , comme les révolutions dans le moyen âge avoient détaché plusieurs communautés de ce petit Etat , elles vinrent ensuite s'y joindre avec les coutumes , les franchises & les prérogatives qui leur étoient propres ; & pour les conserver , elles demandèrent à n'être point réputées de la Province ; il est arrivé de là qu'elles sont séparées du corps , & qu'elles ont une administration particulière , n'ayant pas voulu être soumises à la direction des Etats généraux. On les distingue sous la dénomination de *Terres adjacentes*. Elles ne sont point , comme on voit , des démembre-

mens d'autres Provinces, mais des portions de la Provence elle-même, réunies sous des conditions particulières, dépendantes du même Gouverneur, soumises au même Intendant, & au même Parlement. MM. les Procureurs du pays n'y ont aucune autorité, & n'y peuvent pas même paroître avec les ornemens de leurs places, quoiqu'ils aient cette prérogative dans toute l'étendue du pays dépendant du corps de la Province.

Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ces terres adjacentes, parmi lesquelles Arles & Marseille sont villes privilégiées, ne sont pas même réunies entr'elles, par une administration commune : ce sont autant d'espèces de Républiques & d'administrations particulières, qu'il seroit inutile de faire connoître chacune séparément. Nous nous bornerons à donner une idée de l'administration du pays soumis aux Etats, qu'on regarde comme le corps de la Province, parce qu'il en est la partie la plus considérable.

On l'appelle aussi *les Vigueries*, parce que ce corps est divisé en vingt-deux districts, nommés *Vigueries*, qui sont, Aix, Tarascon, Forcalquier, Sisteron, Anor, Grasse, Hyères, Draguignan, Toulon, Digne, Saint-Paul-les-Vence, Monstiers, Castellane, Apt, St. Maximin, Brignolles, Barjols, Colmars, Seynes, Lorgnes, Val de Barrême & Aubane, qu'on a substitué à Guillaume, depuis que cette dernière ville a passé sous la domination de la Savoie.

Toutes ces villes sont chefs de Viguerie, & en cette qualité, elles ont un certain nombre de communautés qui leur sont en quelque façon subordonnées. Ces communautés s'administrent d'elles-mêmes, par des Officiers municipaux qu'elles élisent.

Outre leur administration particulière pour le paiement des impositions établies par les Etats, & des dépenses de leur police intérieure, elles ont encore des intérêts communs avec un certain nombre d'autres communautés, qui leur sont unies, pour

former cette espèce de corps politique , que nous appellons *Viguerie*. On entend par ce mot , l'association de plusieurs communautés qui portent le nom de la cité principale.

Nous avons donc trois corps qui composent , à proprement parler , la Province ; sçavoir , les communautés , qui sont elles-mêmes formées des habitans ; les *Vigueries* qui le sont des communautés ; & la Province , qui n'est que la réunion des *Vigueries*.

Chacun de ces trois corps à ses deniers & ses impositions.

La Province impose pour la Généralité : l'Assemblée & la *Viguerie* imposent sur toutes les communautés de son district , pour ses affaires particulières. La communauté impose pour satisfaire aux charges de la Province & de la *Viguerie* , & encore pour les besoins particuliers de son administration.

On suit , pour la levée de ces trois sortes d'impositions , deux règles de répartition ,

qu'il est bon d'observer : l'affouagement & le cadastre.

On appelle *affouagement*, l'opération générale, par laquelle la Province fait estimer, sur des regles communes, la valeur du territoire, & les avantages locaux de chaque communauté.

Cette estimation générale des biens, est divisée en différentes parties, qu'on appelle *feux*; mot de convention, inventé pour exprimer une certaine valeur : par exemple, pour exprimer une étendue de terrain estimée cinquante mille livres. Ainsi, une communauté qui seroit évaluée dix *feux*, seroit jugée avoir deux fois autant d'avantages & de ressource que celle qui seroit évaluée cinq *feux*; par conséquent, elle supporteroit le double des impositions.

Les estimations des vingt-deux Vigueries réunies, donnent la valeur totale du corps entier de la Province; considérées séparément, elles donnent la valeur de la Viguerie; & en les sousdivisant en tous

autant d'estimations qu'il y a de communautés, on connoît la valeur proportionnelle de chacun de ces petits corps politiques. Si vous poussez la subdivision plus loin, vous trouverez la valeur des biens-fonds de tous les habitans. Ainsi, l'affouagement est une estimation proportionnelle du corps & de toutes ses parties.

C'est sur cette règle de proportions que sont réparties les impositions de la Province. On sçait ce que doit payer chaque Viguerie, chaque communauté, d'après la connoissance exacte qu'on a de la valeur de ses biens, par le nombre des feux.

Mais lorsqu'il s'agit de répartir, sur les contribuables de chaque communauté, la charge que cette communauté supporte, alors on suit une autre règle de proportion, pour connoître la valeur relative de tous les biens-fonds, qui sont dans le territoire; & l'on appelle *cadaastre*, l'opération que l'on fait pour y parvenir.

De même que l'affouagement détermine ce que chaque communauté doit supporter

dans les impositions de Province ou de Viguerie , de même le cadastre regle le contingent de ce que chaque particulier doit payer , soit pour l'imposition de Province ou de Viguerie , soit pour les dépenses particulières de la communauté. (*)

Il y a donc deux règles de répartition ; l'affouagement & le cadastre ; trois sortes d'impositions , impositions de la Province , impositions des Vigueries , impositions

(*) On donne aussi le nom de *Cadastre* ou de *Compoix* , au Livre terrier de la Communauté ; c'est un Registre en papier timbré , où , sous le nom de chaque propriétaire , rangé par alphabet , on trouve la note de toutes les propriétés qui lui appartiennent , leur contenance & leur estimation à un certain nombre de livres cadastrales. La livre cadastrale est ordinairement supposée de mille livres , & divisée en seize onces , quarts & demi-quarts. Ainsi , une propriété qui est estimée , au cadastre , une livre quatre onces , est supposée de la valeur de douze cent cinquante livres , & si l'on impose dix livres dix sols par livre cadastrale , elle paiera douze livres dix sols.

des Communautés ; & par conséquent, trois sortes d'assemblées pour établir les impositions, & pour décider les affaires de leur ressort.

Si l'on vouloit faire un traité complet sur cette matière, il faudroit donc le diviser en administration de la Province, en administration des Vigueries, en administration des Communautés ; examiner sur quels principes chacune de ces administrations doit rouler ; quelles sont les personnes qui composent l'assemblée de la Province, l'assemblée des Vigueries, l'assemblée des Communautés : parler ensuite des droits de ces assemblées, des modifications qu'on y a mises, & de celles dont ils peuvent être susceptibles. Il faudroit enfin dire deux mots de la forme des délibérations, de l'élection des Officiers & de leurs fonctions.

Mais pour traiter cette matière, il faudroit m'engager dans des détails qui me feroient sortir des bornes que je dois me prescrire. C'est assez que je donne une idée

de l'état actuel de l'administration, dont je viens de montrer le mécanisme.

Les Etats de Provence ont été suspendus il y a 140 ans; car la dernière assemblée se tint à Aix, en 1639; &, malgré les réclamations qu'on a faites, on n'a jamais pu en obtenir le rétablissement. On leur a substitué l'assemblée générale des communautés, qui exerce les pouvoirs de ces mêmes Etats, & décide en dernier ressort des intérêts du pays.

Cette assemblée est composée de Monseigneur l'Archevêque d'Aix, qui la préside; de MM. les Consuls d'Aix, Procureurs du pays; de deux Evêques, Procureurs joints pour le Clergé; de deux possédant fiefs, Procureurs joints pour la Noblesse; de vingt-deux* Députés des chefs de la Viguerie, & de quinze autres Députés des principaux lieux de la Provence, faisant en tout trente-sept votans.

M. le Gouverneur, & en son absence, M. le Commandant, & M. l'Intendant, Commissaire départi, y assistent.

La première séance est uniquement employée à des préliminaires d'usage , sur lesquels il est inutile de nous arrêter. Le lendemain, on lit les lettres-patentes du Roi , pour la convocation de l'assemblée , & pour la demande du Don gratuit. On fait aussi la lecture des lettres de cachet que Sa Majesté a écrites à ce sujet aux Procureurs du pays , & aux Députés des communautés , & on accorde le Don gratuit , après avoir délibéré.

Le jour suivant, M. l'Intendant, Commissaire du Roi , qui assiste à toutes les séances , remet les instructions que M. le Gouverneur & lui ont reçues , touchant certains objets sur lesquels l'assemblée délibère. M. l'Assesseur rend ensuite compte de la gestion de MM. les Procureurs du pays , à laquelle l'assemblée générale donne sa ratification & son approbation. Enfin , on propose tout ce qu'on croit devoir être soumis à la délibération de l'assemblée , & l'on fixe des impositions pour le courant de l'année : elles sont réparties
suivant

suivant les regles que nous avons exposées ci-dessus.

Les affaires qui demandent des discussions trop longues pour être traitées dans les trois jours que se tient l'assemblée des communautés, celles qui surviennent dans le courant de l'année, & qui demandent une prompte expédition, sont terminées dans des assemblées particulières, indiquées & présidées par M. l'Archevêque d'Aix, & composées de MM. les Procureurs nés, & Procureurs-joints. Ces assemblées ne sont que les représentantes de l'assemblée-générale, les exécutrices de ses volontés, & ne statuent que sous son bon plaisir, & sauf sa ratification.

M. l'Archevêque d'Aix est premier Procureur du pays, & Président de toutes les assemblées. Il est inamovible, au lieu que les quatre autres Procureurs nés du pays, ne sont en place que pour un an ou deux. Il opine le premier, propose toutes les graces & la nomination au remplacement des Officiers du pays, & à l'au-

dition du compte. Les Députés aux assemblées ne peuvent rien proposer sans l'avoir prévenu, &c. &c.

MM. les Consuls & Assesseurs de la ville d'Aix, sont aussi Procureurs nés du pays. La procuration du pays a été jointe à leur place, par une Ordonnance de 1535, & par un Edit de 1594. Ils sont administrateurs & ordonnateurs des ponts & chemins; nomment les experts & les arpenteurs pour les cadastres des communautés; suivent en justice les procès de la Province; procèdent à la répartition de la capitation, conjointement avec M. l'Intendant, & donnent leurs avis sur les requêtes que les communautés lui présentent pour avoir la permission de plaider. Aucune de ces communautés ne peut même rien fournir aux troupes, si ces MM. n'ont mis leur attache aux ordres des Gouverneurs & Commandans : enfin, ils veillent sur les impositions des communautés, pour qu'elles soient suffisantes, & que les deniers n'en soient point divertis à d'autres usages. Les

impositions ne sont assises que sur les fonds de terre. Cependant , quand une fois le nombre des feux est fixé , & que chaque communauté connoît ce qu'elle doit payer , relativement aux charges de la Province , & aux dépenses qu'elle est obligée de faire pour elle-même ; elle a la liberté de s'imposer de la manière qui lui paroît la moins onéreuse , & la plus convenable à sa situation , à moins qu'il n'en résultât une impossibilité de payer les charges.

La levée des deniers se fait d'une manière fort simple. Chaque communauté a un Trésorier particulier , à qui elle paie son contingent des impositions ; & celui-ci le porte au Receveur de la Viguerie , qui la verse dans la caisse du Trésorier des Etats.

Au reste , tout ce que nous venons de dire ne regarde que le pays des Vigueries. Les terres adjacentes sont immédiatement soumises à M. l'Intendant , & paient directement au Receveur - Général des Finances.

Comme elles ne sont point du corps de la Province, elles ne contribuent point à ses charges, excepté dans quelques objets d'utilité commune, tels que la solde de la Milice, le terrain pris pour les Fortifications, la paie de la Maréchaussée, la gratification des Maîtres de postes, & les appointemens de l'Inspecteur des Manufactures.

Elles paient le tiers de la dépense que ces objets entraînent; & le tiers des charges communes imposées sur la Provence par Sa Majesté. Nous ne parlerons point des regles qu'elles suivent entr'elles, pour la réparation de cette quotité : ces détails nous meneroient trop loin.

Nous ne parlerons pas non plus du corps de la noblesse, qui a ses intérêts à part, ses assemblées générales & particulières, ses Syndics au nombre de douze, dont dix d'épée & six de robe, tous possédans fiefs. La noblesse paie sa part des impositions, dont elle fait elle-même la répartition sur les membres, en se réglant sur l'afflo-

rinement , qui est aux biens nobles , ce que l'affouagement est aux biens taillables.

Voilà tout ce que nous avons à dire sur cette importante matière. Une personne qui voudroit la traiter à fonds , auroit sans doute beaucoup de réflexions à faire sur les avantages & les inconvéniens de l'administration , telle quelle est depuis la suppression des Etats ; sur l'instabilité des personnes destinées à la régler , & qui se succédant avec beaucoup de rapidité , n'ont que le temps de laisser dans leur gestion une foible empreinte de leur zèle , de leur caractère , ou de leurs vues.

*Par M. PAPON ,
de l'Académie de Marseille.*



DOUZIEME LETTRE

A M. S***.

d'Orléans le 24 Février.

ADIEU, M... si charmant!
 Adieu, ses Nymphes si gentilles!
 Adieu, belle & sage Maman,
 Qu'on prend pour la sœur de tes filles!
 Adieu, toi bienfaisant Seigneur,
 Philosophe aimable & tranquille,
 qui sçais goûter, loin de la ville,
 des plaisirs purs comme ton cœur!
 Je pars....! mais triste voyageur,
 que malgré moi le sort exile,
 je reste en esprit dans l'asile
 dont tes vertus font le bonheur!

Recevez, mon cher Hôte mes petits
 Vers & mes grands remercîmens, mes
 regrets & mes adieux! Vous m'avez fait
 passer des jours dont le souvenir fera le
 charme de ma vie, comme la jouissance

en a fait la félicité passagere. Que je le trouvois beau ce Parc entouré de fructueux espaliers ! ce Parc où s'épaississent de si jolis bosquets , & où viennent se croiser tant d'allées symétriques ! *Que ces vieux arcs rompus de l'Aqueduc Romain* font un bel effet sur les coteaux du voisinage ! Que dirai-je de cette Ville antique , dont les créneaux délabrés & les hautes tours se prolongent vers l'Orient , & de ces Alpes , plus antiques encore , dont les masses énormes paroissent, dans le lointain, comme de grands pains de sucre , & réfléchent , en certains temps les plus brillantes couleurs du prisme ! Que ces objets sont bien faits pour la campagne d'un Amateur tel que vous ! que tout cela touche peu lorsque l'on connoît & votre charmante Famille & cette belle Maman qui réunit tant de grâces & tant d'esprit. . . . ! Oh ! qu'il faut être votre Ami pour n'être que le sien !

Quel ton charmant d'égalité,
loin de toute monotonie,

224 *Soirées Provençales,*

honnête , sans cérémonie ,
civil , sans importunité ,
gracieux , sans minauderie ,
affable , par humanité ,
sensible , obligeant par bonté ,
& poli , sans afféterie !

Gardez - moi le secret , mon bon & géné-
reux Ami : je vais vous faire un aveu que
m'arrachent la confiance & la vérité. A Dieu
ne plaise que je veuille calomnier ma chere ,
mon adorée Patrie ! mais il faut le dire :
le Ciel de Provence étonne , on l'admire ;
mais on s'en lasse. Les bois d'orangers sont
délicieux , mais on est bien aise de se
retrouver sous les grands arbres de nos
autres Provinces. Vos marronniers si pom-
peux , vos larges platanes , vos tilleuls frais
& flottans , & vos charmillles si douces , &
vos jolis peupliers d'Italie valent peut-être
bien nos tristes bouquets de pins , *qui prêtent*
si peu d'ombre à la Bergere aimée ! Vos bois
& vos forêts parent mieux la campagne
que les plantes desséchées & abâtardies de
nos côtes méridionales.

La terrasse brûlante, & l'aride gravier,
 où du cep du muscat pend la grappe rougie,
 où verdit tristement le frileux olivier;
 où, de poudre couvert, végete le figuier;
 les jardins resserrés, où l'or de la cassie
 se marie à l'argent des jasmins d'Ibérie;
 la grenade & ses feux, l'épineux jujubier,
 le funebre cyprès, le stérile laurier,
 valent-ils ces beaux parcs où l'Art & la Nature
 frappent le sentiment aussitôt que les yeux?
 valent-ils ces berceaux, ces bois harmonieux,
 qui voûtent dans les airs leur tremblante verdure?
 Quand je viens y rêver au retour du printemps,
 un charme universel se glisse dans mes sens;
 il les enchante tous, il en confond l'usage;
 avant de la sentir je crois voir la fraîcheur;
 la lumière moins dure, à travers le feuillage,
 adoucit son état, tempere son ardeur.
 Le branchage odorant du chevre-feuil sauvage,
 les suc du peuplier, la menthe du rivage,
 exhalent dans les airs la plus suave odeur;
 enfin, l'enchantement passant jusqu'à mon cœur,
 d'un bonheur qui n'est plus ces bois m'offrent l'image;
 & ces doux souvenirs font encor mon bonheur!

Un Littérateur de mes Amis m'a communiqué , ces jours derniers , à Paris , une Lettre du Marquis de *Peçai* , que j'ai trouvée digne de l'Auteur *des Soirées* : elle est remplie de cette verve abandonnée , de ces expressions lestes & pittoresques qui caractérisent les Ecrits de ce charmant Poète. Je vais vous en transcrire un fragment qui flattera sans doute un *Economiste Lyonnais* , & que j'aime sur-tout , parce qu'il rend les idées dont je suis actuellement affecté. « Pour moi , dit-il , à son Amie (Madame de B. . .) , c'est avec un charme inexprimable , qu'en me rapprochant de Lyon , j'ai retrouvé ces fillons noirs & creux , ces champs substantés par de puissans engrais , ces plaines partout revêtues d'une couche de terre végétale & féconde. Quel plaisir d'y voir le soc s'enfoncer largement , la semence y descendre & la herse épineuse rendre friable cette terre prodigue , où les germes se développent , s'alimentent , se centuplent ! C'est-là que la tête du moissonneur dispa-
roît

dans les champs de bled , & les cornes des beliers dans les herbages ! C'est là que les Bergers se cachent encore mieux à côté des Villageoises qu'ils caressent. Que d'arbres ! que de fruits ! que de troupeaux ! quels flôts de lait coulent ici dans les étables ! & dans cette Provence si vantée la table du riche ne présente qu'à peine cette nourriture salubre & rafraîchissante ! Où trouveroit-on en Provence ces plaines sans bornes , ces ruisseaux où les génisses mugissantes viennent se désaltérer ! & ces massifs créés pour le bonheur des Amans & le repos des Cultivateurs. Non : je ne vous dépeindrois qu'imparfaitement ce que j'ai ressenti en retrouvant la première forêt. O quelle magnifique parure de la terre ! quel don de la magnificence céleste ! »

Et moi aussi , mon cher Patron ; en revoyant vos bois de Fayards & de Chênes, j'ai ressenti l'émotion dont parle *Peizat* ; je me suis écrié :

Platanes élancés , chênes , troncs séculaires ,
vénérables sapins , ormes religieux ,

228 *Soirées Provençales ;*

salut ! je vous revois , forêts hospitalières !
 daignez me recevoir sous vos toits spacieux !
 Qu'à tout sensible cœur vos retraites sont chères !
 Ici , le Laboureur , les troupeaux , les Bergeres ,
 de l'été dévorant viennent braver les feux :
 votre silence plaît aux Amans malheureux ;
 satisfait d'être seul , loin des penfers vulgaires ,
 le Poëte y ressent le souffle inspirateur.
 Pour moi (de son penchant l'on suit l'attrait vain-
 queur) ,

je viens y déplorer les humaines misères ,
 méditer la nature , approfondir mon cœur ;
 j'y déteste , en pleurant , la démence des guerres ,
 ces grands assassinats des peuples en fureur ,
 long & tragique deuil pour les deux hémisphères ;
 & je m'écrie : heureux qui jouit , loin des camps ,
 des charmes du repos , des douceurs de l'aïssance ,
 de soi-même , des arts , & des plaisirs touchans ,
 des célestes plaisirs , fruits de la bienfaisance !

C'est-à-dire , en bonne Prose , heureux
 les Habitans de Montgriffon ! heureux mon
 Ami S. . . . ! heureux ses chers Enfans ,
 parce qu'ils hériteront de ses goûts & de
 ses vertus ! Oh ! si j'étois libre du joug ,

comme je volerois dans ce riant asile qui m'a rendu si véritablement heureux, & m'a laissé de si tendres regrets ! Si vous sçaviez, cher Papa, combien de fois par jour l'élan du désir me transporte auprès de vous, & aux pieds de vos charmantes Fées... ! Oui, grâces à vous, j'ai reconnu la vraie tendresse, & tous les charmes de l'Amitié, & toutes les voluptés attachées à la Reconnaissance, supérieures, peut-être, à celles de la Bienfaisance elle-même !

O champs aimés des cieux, agréable séjour,
où la tendre Amitié verse ses dons suprêmes,
où vous jouissez, tour à tour,
des charmes de l'Hymen, des faveurs de l'Amour,
de la Nature & de vous-même !

O verger ! ô jardin charmant,
cultivé par la main des Grâces ingénues !
Et vous, sur ces hauteurs, voûtes demi-rompues,
qui portiez dans Lyon un fleuve obéissant,
pour abreuver son peuple & jaillir dans ses rues ! ..
de la grandeur Romaine antique monument,
majestueux arceaux, qui servez d'avenues

230 *Soirées Provençales,*

à ce parc d'où ma vue au loin fuit & s'étend
des sommets du *Pila* jusqu'aux Alpes cheuues ;

frais vallons , sinueux torrent !

Retraites que j'ai parcourues
avec tant de ravissement !

O des hôtes le plus aimable ,

le plus aimé , le plus aimant !

Mere tendre ! famille adorée , adorable !

Que de grâces mon cœur vous rend !

Recevez mes Adieux ! je les fais en pleurant ;

& mes larmes , & mon silence ,

sont le gage & la voix de la reconnoissance.

Admis dans votre sein , j'ai trouvé le bonheur ;

j'ai trouvé l'Amitié , l'Amour & la constance ,

vieilles chimères dans mon cœur ,

dont une fois au moins j'aurai vu l'alliance.

Le repos , les Beaux Arts , le plaisir , l'innocence ;

parent de leurs bienfaits vos jours délicieux :

je vous en vis jouir : je suis moi-même heureux ;

& de ma nouvelle existence ,

pour la première fois , je rends grâces aux Dieux ;



TREIZIEME LETTRE.

A UN JEUNE PROFESSEUR

DE TOULON.

ENFIN, mon jeune & tendre Ami, il est donc vrai que, cédant à votre goût pour la vie libre, studieuse & paisible, vous allez entrer dans l'O. . . & consacrer tous vos momens aux Muses, à la Philosophie & à l'*institution publique*. Vous pensez qu'instruit par l'expérience, & ayant connu les écueils par mes propres naufrages, je puis les marquer, & vous tracer la route que vous devez suivre pour les éviter. Ce que vous exigez de moi seroit le sujet d'un très-bon livre qui nous manque, même après tout ce que Rollin, Duguet & Nicole, ont écrit pour l'instruction des maîtres & des disciples. Oh !

si le zèle de l'amitié , si l'amour du bien public , tenoient lieu des grands talens qu'il faudroit pour exécuter cette entreprise , je serois sûr de ne pas mourir sans laisser sur ma tombe un monument qui m'empêcheroit d'y descendre tout entier. Mais qu'il faut de prudence & de courage , de science & de vues , pour attaquer les abus , indiquer les remèdes , & produire la révolution qu'il n'est peut-être donné qu'au temps d'amener ! Cependant , comme j'aime mieux vous voir douter de mes forces que de ma volonté , je vais obéir un moment à vos désirs , pour vous prouver que lorsque je vous paroïs très-moderne , je ne fais que me rendre justice & me déponiller de tout amour-propre. Au reste , si je prends quelquefois le ton didactique & les formules impérieuses des Maîtres , c'est que ce genre-ci en fait une espèce de nécessité , & que d'ailleurs ces tournures vont au rabais des mots. Daignez donc les excuser & les souffrir ; vous sçavez combien tout ce qui appartient à la

pédanterie est éloigné de mon ton & de mon caractère.

Doué comme vous l'êtes , du désir d'apprendre & du besoin de sçavoir , capable d'application , porté naturellement au vrai & au beau , qui font une même chose , il faut vous armer d'une intrépidité forte & constante , & d'une grande patience pour refaire d'abord votre éducation.

Qu'avez - vous appris jusqu'à présent ; qu'allez - vous enseigner désormais ?
Voilà deux questions qu'il faut vous faire à vous - même dans le silence de votre retraite littéraire. Répondez - y sincèrement. Consultez votre raison ; écoutez - la ; elle est , comme la conscience , incapable de tromper quiconque l'interroge de bonne foi. Obéissez sur - tout aux conseils de l'honneur ; l'honneur défend de se placer volontairement dans des positions où nous restons au - dessous de nos devoirs. Jeune Pilote , garde-toi de conduire un vaisseau chargé de la fleur de nos citoyens ,

si tu n'as pas appris la science si compliquée de la navigation , & l'art des nochers habiles.

Si vous êtes sincère avec vous-même ; sans doute vous vous direz , en répondant à la première question : qu'ai - je appris avec méthode , que sçais - je avec netteté ? Rien ; beaucoup de mots , très-peu de choses : beaucoup de choses *sur parole* , rien d'après les procédés du doute , & les principes de l'évidence. Venons au détail ; parcourons les anneaux de la chaîne , pour tâcher d'en saisir la liaison. Qu'ai-je examiné , qu'ai - je vérifié ? Qu'ai - je comparé dans les Sciences philosophiques & naturelles ? Je sçais des traits de l'histoire ancienne , & j'ignore absolument celle de mon pays ; je connois un peu la route d'Ulysse , celle de Télémaque , les aberrations d'Enée ; mais je ne sçaurois suivre ni Suffren dans l'Inde , ni la Fayette dans le nouveau Monde , ni même nos autres Héros dans leurs campagnes d'Europe. Que dis - je ? O honte !

je ne sçais pas même diviser exactement l'Espagne ou l'Italie, l'Angleterre ou. . . . la France. — Je sçais tant bien que mal traduire en prose latine un fragment françois ; mais mêlant , fondant & confondant ensemble Horace & Virgile , Ovide & Térence , Sénèque & Cicéron , pour former ce qu'on appelle *des Périodes* , je suis probablement aussi ridicule dans mon style barriolé , que si je commençois en françois une oraison funebre d'un Prélat vertueux & regretté , avec le début de la fable *du pauvre Robin mouton*. Pourquoi , tandis que je passois pour sçavoir écrire en latin , ne pouvois-je parvenir à traduire le latin en françois avec élégance & correction ? Quelle idée la plupart de mes Maîtres donnoient-ils de leur goût , lorsqu'ils écrivoient quelques mots dans notre langue , eux qui lisoient les Ouvrages modernes avec une si dédaigneuse indifférence ? Ah ! sans doute notre langue , la plus nécessaire pour nous , est aussi la plus difficile de toutes. Hélas ! & c'est

celle dont j'ignore les regles , les principes , les analogies , les ressources & les divers caracteres. Loin de sçavoir écrire , je ne sçais pas même traduire. Ignoré-je en effet les deux langues ? La langue Françoisse étant nécessairement claire , & *expliquant toujours quand elle traduit* , me laisse dans un doute cruel sur mes prétendus progrès. Je compose au besoin (& pourvu que d'autres aient pensé pour moi) des Vers latins que les bonnes gens admirent , parce la mesure de nos propres talens est presque toujours celle de notre admiration ; mais n'est-il pas visible que mes imitations sont des parodies , mes vers heureux de vrais plagiats , & le tout ensemble un assemblage incohérent , dé assorti , bizarre , & *sans aucune utilité dans l'usage de la vie*. Cependant je ne sçais pas même lire les Vers de Racine & de Boileau. Ignorant la mesure de leurs Vers , & le rithme de la Poésie libre , je ne puis débiter sans déclamer , & mon ton chantant ou ampoulé ôte

à la Fontaine la moitié de ses grâces , parce qu'elles tiennent souvent à l'harmonie de son style & à l'abandon de ses Vers. Pourquoi mes Maîtres ne m'ont-ils pas appris les élémens de ce bel Art qu'on ne peut ignorer sans honte , & qu'on ne sçauroit haïr que lorsqu'on est pétri du limon le plus grossier de la Nature , & né dans l'absence du goût & des grâces ? *Qui n'aime pas les Vers a l'esprit sec & lourd* , a dit un grand Maître. Les Vers sont en effet la musique de l'ame. Les Poètes , dit ailleurs M. de Saint - Lambert , nous arrêtent sur les sensations délicieuses de la Nature ; ils nous apprennent à jouir même d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes , & qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes qui ont parlé avec chaleur , & dans lesquels abondent le sentiment & les images , entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité & de la vie.

Mais c'est assez parler de mon ignorance sur ce point , & il est clair que les sots da

ce siècle craignent l'art des Vers précisément, comme dans le siècle dernier il étoit l'effroi des Tarruffes. »

Changeons un peu de rôle, mon cher Ami, le vôtre commence à vous fatiguer, & c'est à présent moi qui vais vous éplucher.

Vous avez, dit-on, quelques notions de Physique systématique ; c'est fort bien ; mais pourquoi *si peu d'expériences* ? Vous sçavez résoudre quelques problèmes de Géométrie ; rien de mieux ; mais le calcul d'usage vous est bien peu familier ; & s'il faut évaluer & réduire la figure irrégulière d'un jardin, vous avez besoin d'un Arpenteur : vos cahiers de Métaphysique étoient longs & clairs ; pourquoi ceux de Morale & de Logique sont-ils si courts & si obscurs ? Vous avez récité Virgile & Horace *en entier* ; j'aimerois bien mieux que vous n'en sçussiez que les bons endroits, & que vous y eussiez joint les belles Odes de Rousseau ; quelques Epîtres de Boileau, tout son Art Poétique ; la petite

Grammaire du grand Arnault ; la courte Logique de Dumarfais ; les Principes de Burlamaqui , & le Discours de Maffillon sur les preuves de la *Religion*. Chose étrange ! Dans la plupart des Colleges on exclut de l'éducation les deux meilleurs Livres de morale que nous aient laissé les Anciens ; le Choix de Sénèque où ce Philosophe est admirable , même pour le style , & le Traité des Offices , abrégé précieux de tout le droit naturel , qui mériteroit d'être appris par tout le genre humain , comme le Télémaque & le petit Carême doivent l'être de tous ceux qui sont condamnés à regner.

J'aime beaucoup les Anciens. Homère me transporte d'admiration , & ce qu'il a de sublime m'arrache des larmes de dépit. . . . Mais Racine , mais Rousseau ; mais l'Auteur de Brûtus & d'Alzire ne m'exaltent, ne me désespèrent pas moins ! Horace est mon Ami dans toutes les situations. J'aime à penser avec lui , il m'instruit , il me console ; mais la Fontaine,

mais Gresset, ces Poètes charmans, *interprètes de la Nature & peintres de la Raison*, sont pour moi des Amis bien plus près de mon cœur. Leur Muse, dit M. de Champfort, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, & nous meneroit à la vertu en nous rendant à la Nature. J'avoue que le charme de leur morale exprimée dans la Langue maternelle & patriotique, m'attache bien d'avantage, & qu'à coup sûr je sens mieux la finesse exquise de leur goût, que je ne suis certain de ne me pas tromper en admirant les grâces des Anciens. Il faut les adorer, mais sans superstition; il faut les imiter, mais sans esclavage; il faut les traduire & les sçavoir par cœur, c'est-à-dire, *il faut choisir ce qu'ils contiennent de plus excellent, & se rendre propre ce qu'ils ont pensé de mieux*. C'est ainsi que l'Auteur de Britannicus avoit lu Tacite; l'Auteur de Cinna, Sénèque & Tite-Live; & Boileau imitoit ainsi le Législateur du Parnasse Latin. L'Abeille n'entasse pas les fleurs

dans

dans sa ruche , c'est leurs sucs exprimés , c'est leur plus pure ambroisie qu'elle y dépose , & son travail n'est pas moins admirable que son liquide trésor n'est précieux.

On explique avec soin , quelquefois six , quelquefois jusqu'à dix Harangues de Cicéron. C'est fort bien fait sans doute ; mais sans examiner ici si le Roi Déjotare intéresse beaucoup les *enfans* , si les enfans sentent ce que le style du Discours *pro Ligario* a d'enchantement , s'il faut expliquer à des enfans tous les détails de la seconde Philippique , je reviens & j'insiste : pourquoi ne pas lire & faire analyser aux élèves de l'éloquence les beaux Discours de d'Aguesseau , les Eloges modernes de nos grands Hommes , la plupart écrits avec tant de grâces & d'éloquence ? Pourquoi si l'Historien d'Alexandre est classique , l'Histoire de Charles XII ne le seroit-elle pas ? Pourquoi si l'on choisit les meilleures Lettres de Pline & de Cicéron , ne joindroit-on pas à ce choix les plus

piquantes & les moins frivoles de Mad. de Sévigné ? Il est certain que les jeunes gens apprendroient à connoître le style & le génie d'un bien plus grand nombre d'Auteurs , & qu'ils auroient l'avantage d'orner leur esprit en épurant leur goût. Je ne sache que quelques Maîtres zélés & courageux , qui ayant médité le plan d'étude de M. de la Chalotais , ont osé , en dépit de la routine , faire enfin à nos bons Livres François l'honneur que leur décernent les étrangers , c'est-à-dire , les lire , les expliquer à leurs Disciples , en leur montrant & la perfection de notre Art Dramatique , & la majesté , la grandeur , l'importance des Chefs-d'Œuvre des Bossuet & des Bourdaloue , & la supériorité de nos Ouvrages de Philosophie. Que comparer en effet aux Descartes , aux Mallebranche , aux Pascal , aux Nicole , aux Condillac , aux Buffon ? Enfin , je voudrois qu'on fit pour les Auteurs ce que récemment quelques Historient ont essayé pour nos Héros ; qu'on fit marcher

ensemble ceux qui peuvent se comparer. Pour moi j'avoue que j'attache beaucoup d'estime à cette méthode, & j'ai toujours vu les jeunes gens très-attentifs au parallèle raisonné que je leur faisois, par exemple, de la descente d'Ulysse aux Enfers, avec le sixieme Livre de l'Enéide, & du septieme Chant de la Henriade, avec les Livres dix-huit & dix-neuf du Télémaque, que je regarde comme les plus parfaits & les plus utiles de ce Poëme divin.

Voilà donc, mon Ami, ce que vous sçavez. Mais que dis-je? voilà bien plus certainement ce que *vous ne sçavez pas*, & cela après dix ans d'*Humanités*, en vérité bien sauvages. Jettons un coup d'œil rapide sur ce que vous allez enseigner.

Je sçais qu'un jeune Maître peut apprendre la Science qu'il professe, en même temps qu'il en donne des leçons. La supériorité de raison, fruit de l'âge, jointe à la faculté de pouvoir s'appliquer avec plus d'intensité, doivent lui procurer en

très-peu de temps des avances dont il a besoin.

Mais voici la borne qui ne tourne pas toujours. Tous les arts , toutes les connoissances se tiennent comme par la main , s'éclairent , se fortifient mutuellement. On néglige les principes élémentaires , les règles fondamentales ; on ne suit aucune méthode , on lit sans suite , sans cesse & sans choix.

En préférant toujours un Livre agréablement écrit ; à un Ouvrage bien raisonné ; une traduction brillante & libre à un commentaire exact & profond ;

Ne donnant aucune suite au développement des principes , sur lesquels il faut incessamment & infatigablement revenir ;

Outrant presque toujours l'admiration pour les beautés d'élocution , & n'analysant presque jamais les beautés qui tiennent au génie :

Ces mouvemens justes & passionnés ; ces cris de la Nature & du sentiment ; ce sçavant mécanisme du style , qui , par la

réunion de quelques termes connus , produit une expression neuve & forte , & rend avec énergie des pensées nouvelles & frappantes ;

Ne sentant pas , dès-lors incapable de faire sentir ces beaux Vers , ces phrases pittoresques qui montrent l'ame d'un Auteur , ou qui peignent vivement ses idées ; qui semblent attacher des ailes de feu à ses conceptions , pour les lancer dans notre ame , ou qui revêtent la pensée d'images imposantes & d'une harmonie qui séduit les sens pour s'emparer plus sûrement du cœur ;

Sentant encore moins , *n'entendant pas du tout* ces expressions que crée l'observateur & le sage , lesquelles par la profondeur de leurs résultats , la justesse de leurs rapports , & l'heureuse concision de leurs tours , se gravent en caracteres ineffaçables dans notre esprit , & sont comme des mines fécondes en pensées , ou des especes de révélations qui manifestent (dans les Moralistes sur-tout) le secret de nos propres consciences ;

Enfin , ne donnant que des leçons de Rhéteur , on finit par ressembler à un Architecte , qui ne sçauroit construire que des échafauds élégans , sans jamais élever aucun édifice utile.

Si les Beaux-Arts sont freres , s'ils se tiennent tous par la main , enchaînés par des guirlandes de fleurs , & se transmettant l'un à l'autre le flambeau lumineux du génie ; si les Muses sont toutes filles de Mnémofyne , il faut donc que le jeune Prêtre qui se dévoue à leur culte , encense tour-à-tour leurs Autels , que tour-à-tour il sacrifie aux talens & aux grâces ; il faut , pour parler sans figure , que le jeune Maître possède , sinon des connoissances approfondies , du moins des notions claires , justes & variées de tous les arts d'imitation , & qu'il ait reçu de la Nature ce don , *cet heureux don de plaire* ; si nécessaire à quiconque se mêle d'instruire , & refusé par la Nature , avec une sorte d'affectation , à presque tous ceux qui en sont chargés.

Pour bien appercevoir tout le mérite des chefs-d'œuvre poétiques qui nous représentent la Nature , il faut d'abord connoître le modele ; il faut ne pas ignorer en quoi consiste l'art de l'embellir , sans manquer de fidélité ; il faut bien entendre la langue originale , saisir les allusions , connoître les finesses , sentir la propriété ensemble & la hardiesse des tours , la pompe & la magnificence des formes , l'élégance & la grâce des expressions , nuances quelquefois légères & fugitives dans ces langues antiques qui , selon l'expression d'un homme d'esprit , étoient aux Arts ce que la lumière est aux couleurs.

Peut-on sentir en effet tout le charme des Géorgiques , si l'on n'a suivi avec amour les détails de la vie champêtre ? Que d'expressions techniques & belles cependant de leur simplicité ! Que de descriptions où la plus exacte fidélité s'allie à la richesse des tours poétiques ! Que d'allusions à la Mythologie , que d'épithètes

Topographiques , que d'imitations de Théocrite , d'Hésiode & d'Homere , sinon supérieures à leurs modeles , du moins embellies d'un coloris bien plus sensible pour nous dans une langue qu'il nous est plus facile d'entendre ! Prenez les mœurs des Germains , de Tacite ; donnez-vous la peine de sçavoir à quels Peuples modernes correspondent les *Cités* (*) qu'il nomme , & les Nations qu'il caractérise ; & vous verrez que le plaisir attaché à cette lecture vient de la comparaison que vous faites de ces anciennes coutumes , avec les usages fidèlement transmis à la plupart des modernes peuplades de la Germanie. C'est l'Histoire , c'est la Géographie qui développent vos idées , les étendent & les multiplient. Là , vous voyez l'origine de la plupart de nos préjugés , la source de nos usages , de nos opinions , de nos loix ; la barbarie des duels ; le

(*) Diocèses.

culte des femmes , qu'ils regardoient comme des *Êtres divins* ; l'amour des Armes , dont ils se paroient même dans leurs festins , & qui , nécessairement chez un peuple peu sobre , renouvelloient souvent les tragiques horreurs des Lapythes & des Centaures , &c. &c. Je ne vous donne que des apperçus , mais je les crois justes , & j'ose vous prédire que vos progrès littéraires & philosophiques dépendent absolument d'une instruction vaste & profonde , qui , éclairant à la fois tous les objets que vous embrassez , vous en fasse saisir tous les rapports.

Il faut donc vous instruire à fond de tout ce qui peut avoir rapport aux Auteurs que vous expliquez ; par-là vous dominerez toujours votre sujet , vous satisferez aux questions qu'on vous fera , & surtout vous *sçauvez questionner* ; *l'Art de s'enquérir* , dit Montaigne , *n'est pas le fait d'un ignorant.*

Vous débuterez probablement par professer ce qu'on appelle les *hautes Classes*.

L. V.

Songez que vos Disciples tiennent encore à l'enfance , & se croient des hommes. Fortifiez cette croyance , traitez - les en hommes raisonnables , bientôt ils le deviendront. Vous les verrez sensibles à l'honneur , ambitieux d'estime , & vainqueurs généreux.

Il est passé le temps où l'appareil de la pédanterie étoit imposant ; il n'est plus que ridicule même aux yeux des enfans , & je ne sçais pas quelle espece d'empire peut exercer un Maître dont on rit. La pédanterie tient à l'air extérieur d'un homme & au ton de ses propos ; elle tient à je ne sçais quel étalage obscur & verbeux de son inutile sçavoir ; au mélange éternel de citations Latines dont il appuie tout ce qu'il dit mal en François ; elle tient à une grande sévérité de morale dans ses discours , grossièrement démentie par sa conduite ; elle tient à la maniere dont un Pédant loue , & au genre de punition qu'il inflige. Je n'ai pas besoin de décrier dans votre esprit les anciens châtimens de Col

lege. Grace au Parlement , & aux changemens arrivés dans l'éducation depuis 1762 , ils sont tombés en désuétude , & *virgis liber* seroit le cri de tout coupable qu'on tenteroit en vain d'y soumettre. L'éloge & la honte , des distinctions flatteuses , des exclusions humiliantes , voilà de quoi mener des enfans à la brèche. Ils sont de petits hommes , comme la plupart des hommes ne sont gueres que de grands enfans. Cependant , mon cher Ami , je meurs de honte d'avoir songé à ces vieux abus.

Exciter l'émulation sans fomenter la jalousie ; s'attacher à former le jugement en donnant des principes solides & durables qui lient éternellement ensemble les vrais & immuables principes du beau & du bon , du bon dans les mœurs , & du beau dans les arts ; agrandir l'imagina-

252 *Soirées Provençales ;*

rion sans la rendre gigantesque ; épurer
 le goût sans le rendre minutieux ; exercer
 la sensibilité & modérer l'enthousiasme
 fûtôt qu'il s'exalte & devient romanesque ;
 faire servir une foule de passions à marcher
 vers la vertu , comme un Pilote habile fait
 route par des vents contraires ; jeter un frein
 à l'emporté , aiguillonner le lâche , ménager
 le foible , chercher à deviner à quoi peut
 être propre celui qui d'abord paroissoit inepte ;
 attendre infiniment davantage de l'enfant qui
 produit des beautés à lui , quoique mêlées
 d'écarts , que du timide esprit qui n'ose rien ,
 qui n'enfante rien , qui ne sçait ni voir , ni
 sentir , ni peindre , quoiqu'il ait je ne sçais
 quelle misérable & proluxe facilité à rendre
 les idées communes ; enfin ne jamais déses-
 pérer ni des soins , ni de la Nature , & se
 croire dédommagé de toutes ses peines , au
 premier acte de vertu dont on aura vu briller
 la faillie : telles sont en abrégé *les devoirs &*
les plaisirs des Maîtres , obligés de se regar-
 der encore plus comme des Officiers de
 morale , que comme des Docteurs littéraires.

S U I T E

DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

NE fatiguez point vos Eleves d'Instructions abstraites ; ils ne sçavent encore ni décomposer , ni généraliser leurs idées ; mais ils sentent vivement ; & tout ce qui frappe leur imagination , peut aller à leur cœur : il y a si près de l'une à l'autre. Que la Morale soit donc toujours mise en action ; que les Acteurs soient , s'il se peut , enfans comme eux ; lisez-leur ces Drames vrais & touchans que nous devons à l'Auteur d'*Adele* , & à l'*Ami des Enfans* : *Ainsi s'emmielle la viande salubre à l'enfance* ; ainsi vos Eleves se trouveront avoir fait un Cours de *Mœurs* , avant que de sçavoir ce que signifie le mot de *Morale*. Ajoutez à ces lectures celle de tous les bons Poëmes Epiques , celle de nos meilleurs Fabulistes , l'Abrégé de l'Histoire ancienne & moderne de M. l'Abbé Milot , dont vous

exigerez des *Analyses Chronologiques*; & voilà comment la raison, l'imagination & le goût cultivés de concert, concourent à la perfection du cœur & de l'esprit de vos Eleves. Les Livres de Port-Royal, où la Religion est toujours annoncée sans petitesse, & prêchée sans fanatisme, le *Traité de Grotius*, les *Abrégés de Mesengui*, voilà les instructions solides, sages, précises, qui leur tiendront lieu de Théologie. Donner des principes religieux aux jeunes gens, c'est leur préparer, en cas qu'ils s'écartent le seul frein qui les ramenera, je veux dire le remords. Hélas! la Nature & la corruption du siècle les instruiront malheureusement assez tôt que si les passions sont les voiles du navire humain, sans lesquelles il ne peut avancer, il arrive trop souvent qu'elles le submergent, si la Religion, qui doit servir de Pilote, n'en a pas tenu le Gouvernail d'une main ferme & sûre. Au lieu de surcharger leur mémoire d'un indigeste amas d'exemples tronqués & disparates, exercez-les à rendre compte sur le

champ des divisions & sous-divisions d'un Discours méthodique, & d'environ demi-heure de lecture. J'ai remarqué qu'une lecture plus prolongée excède la capacité de leur attention, & qu'après cet espace de temps, elle n'est plus qu'hypocrite. Rien de trop, rien d'obscur, voilà la première règle; de la netteté dans les idées, de la pureté dans l'expression; un accent vrai; point de déclamation, point de phrases trop poétiques; vous obtiendrez tout cela avec un peu de patience, en redressant doucement l'Ecolier qui parle; en substituant tout de suite vous-même le terme noble au mot trivial, le tour animé à la phrase traînante, la métaphore juste au vague d'une expression impropre & trop nue; l'inversion, la transposition qui rajeunit & ennoblit le style, aux procédés populaires & vieillissans du langage parlé.

Faites-leur contracter de bonne heure l'habitude de définir avec clarté & précision tous les termes abstraits que vous leur verrez employer au hasard. Les mots de

cœur , d'esprit , de jugement , de goût ; d'imagination ont tous besoin de leur être expliqués ; mais ils doivent en trouver l'application d'eux-mêmes. Proposez-leur des synonymes à différencier ; de courtes descriptions d'un objet présent ; des métaphores à tourner en comparaisons développées ; prenez sur-tout bien garde à la manière dont vous énoncez les sujets que vous leur donnez à traiter ; des matières vagues , ridicules ou surannées n'ont aucun attrait pour leurs jeunes esprits ; préférez les sujets qui sont à leur portée , tels que les avantages de la promenade solitaire sur toutes les autres ; les causes qui les déterminent à embrasser tel état , plutôt que telle profession ; l'énumération des Livres qu'ils choisiroient pour composer une Bibliothèque à leur usage , avec un mot caractéristique sur chaque Auteur ; la description d'une partie de campagne exécutée ou projetée , &c. &c. &c. Le hasard vous fournira souvent des sujets très-intéressans ; & la joie qui pétillera dans

leurs yeux quand vous assignerez de tels devoirs , fera pour vous un sûr garant du plaisir qu'ils auront à les composer.

Voici encore une sorte d'exercice qui donne aux jeunes gens beaucoup de facilité. L'Orateur ou le Poëte étant expliqués, faites-leur répéter l'explication exacte & littérale ; obligez-les de tout rendre , tout jusqu'à l'inversion , jusqu'à l'épithete en apparence la plus oiseuse ; qu'ils ferment ensuite le livre , & rendent en bon françois ce qu'ils viennent de traduire ; ils parviendront bientôt à pouvoir expliquer un paragraphe entier sur l'inspection du texte , & avec la rapidité d'une lecture. De même après la lecture d'un conte agréable , d'une Fable latine , de la Mort de César , d'un Drame de M. Berquin, appliquez-les sur le champ à l'analyse de ce qu'ils viennent d'écouter. Vous verrez sans doute des choses qui n'auront pas le sens commun ; mais vous rencontrerez des morceaux très-bien faits , & soyez sûr que celui qui réussira dans ce genre de composition , est doué

d'un très-bon genre d'esprit. Pour moi , j'ai vu plus d'une fois des enfans de quinze à seize ans écrire de mémoire les trois divisions & les neuf sous-divisions du Discours de Massillon sur les preuves de la Religion Chrétienne.

Et puisque Massillon se présente ici ; qu'il me soit permis de me livrer un moment à toute mon admiration pour la riche fécondité & la diction enchanteresse de ce sçavant & sublime Orateur. J'ai toujours rendu classique son *petit Carême* , que je regarde , non pas comme la meilleure de ses compositions oratoires , mais comme la production la plus douce , la plus utile , & la plus aimable de son talent. C'est-là qu'il a souvent réuni le génie bienfaisant de Fénelon & la séduisante diction de Racine.

« C'est-là , dit d'Alembert , que l'Orateur met sous les yeux des Souverains les écueils & les malheurs du rang suprême ; la vérité fuyant les trônes , & se cachant pour les Princes même qui la cherchent ; la confiance présomptueuse

» que peuvent leur inspirer les louanges
» même les plus justes ; le danger presque
» inévitable pour eux de la foiblesse qui n'a
» point d'avis & de l'orgueil qui n'écoute
» que le sien ; le funeste pouvoir de leurs
» vices , pour corrompre , avilir & perdre
» toute une Nation ; la détestable gloire
» des Princes conquérans , si cruellement
» achetée par tant de sang & tant de lar-
» mes ; l'Être Suprême enfin placé entre
» les Rois & les Peuples opprimés , pour
» effrayer les Rois & venger les Peuples. »
Tel est l'objet & l'analyse du petit Carême ;
qu'on imprimera sans doute à la tête de la
précieuse collection destinée à former le
cœur de l'Héritier du Trône.

Je me souviens qu'une année , je crois
que c'étoit en 1780 , après avoir constam-
ment lu moi-même chaque semaine dans
ma Classe un Discours choisi de cette Ora-
teur , dont j'avois exigé l'analyse oratoire ;
je finis par proposer son éloge pour sujet
de composition. Voici le Plan que sçut trou-
ver un de mes Eleves , Plan remarquable

assurément , & qui me donna la plus haute idée de son jugement. Je dois avouer qu'il fut assez mal rempli ; je n'en fus point surpris ; mais je dus être étonné d'une telle charpente , & d'Alembert lui-même , à qui je lus cet apperçu , en fut tout émerveillé.

Le jeune Panégyriste considéroit Mafillon

1°. Comme Orateur du Peuple;

2°. Comme Orateur Episcopal.

3°. Comme Orateur des Rois & des Grands.

Toujours il est , poursuivoit le Candidat, 1°. grand Moraliste , & aussi bon Observateur des autres que de lui-même.

2°. Grand Théologien & aussi versé dans la Science de l'Ecriture que dans celle de la Tradition.

3°. Grand Ecrivain , soit qu'il peigne ou qu'il pense , qu'il presse ses raisonnemens ou qu'il trace ses tableaux , qu'il s'abandonne à ses élans , ou qu'il se livre à son abondance.

Que ne devoit-on pas espérer d'un jeune

homme de seize ans , qui seul , & de lui-même , trouvoit un pareil plan ! Quelle judiciaire ! quelle solidité ! & c'étoit-là son moindre mérite. Les vertus de son ame étoient encore plus belles que les talens de son esprit ; il étoit fils unique ; il appartenoit à des parens riches & vertueux qui l'adoroient ; moi-même je le respectois comme le modele de ses pareils. Vous allez , mon Ami , juger si j'exagere. J'appris vers le milieu de l'année , qu'il consacroit tous les jours une heure de son temps à répéter un Ecolier , fils d'un pauvre Artisan de son voisinage , & il mit pendant deux ou trois années autant de zèle que de suite à cette œuvre louable. Il avoit un Ami de son âge très-peu fortuné , avec lequel il partageoit hebdomadairement son pécule , & cela clandestinement , & en y joignant toute la pudeur dont un homme délicat doit couvrir ses plaisirs les plus vifs. Quel ne devoit pas attendre la société d'un cœur si noble & d'un esprit si heureusement doté !
O douleur ! ô regrets ! le plus terrible

des fléaux , ce mal horrible , abominable ; qui immole tous les ans au milieu de nous tant d'intéressantes victimes , sans que nous osions adopter pour le combattre une pratique connue depuis long-temps chez des Peuples presque barbares ; la petite vérole enfin le moissonna comme une tendre fleur que dessèche & qu'emporte un vent brûlant & contagieux. Il m'avoit aimé , je le pleurerai ; & du moins , (ce souvenir console mon affliction ,) du moins il ne mourut pas sans entendre applaudir ses jeunes vertus. J'osai le faire proclamer en plein théâtre , en présence d'une assemblée nombreuse & respectable , & à la face de toute la jeunesse d'une grande Ville. Puisse ce triomphe honorable se renouveler quelquefois dans tous nos Lycées Académiques ! Puissent de pareilles innovations exciter dans le sensible cœur des jeunes gens le goût & la pratique des choses honnêtes , présages sûrs d'une ame pure & d'un très-bon esprit !

Vous me pardonnerez sans doute cet épisode , mon cher Ami ; mon cœur m'a entraî-

né , & l'amitié , comme la douleur , n'est guere laconique. Revenons à nos jeunes gens.

Inspirez-leur l'amour de la lecture , mais prenez garde que ce goût ne dégénere en passion. Peu de Livres , mais excellens ; qu'ils relisent souvent les mêmes , pourvu qu'ils soient tout à la fois bien pensés & bien écrits. Si la lecture ne marche de pair avec l'étude des préceptes ; si l'étude des modeles n'est coupée par l'exercice de la composition ; si tous les genres d'écrire ne se succèdent tour à tour & avec ordre , l'Eleve n'apprendra point à penser , n'étendra point ses idées , ne comparera point ses connoissances , ne formera ni son goût , ni son jugement , ni son talent , ni son esprit.

Qu'il dévore d'abord les Livres de Fénélon ; ceux de Bossuet , de Rollin , de le Batteux leur succéderont : les Ouvrages de Mallet , les Paralleles de Rapin , les Entretien du P. Lami , & les Vies de nos Hommes Illustres qu'il doit lire avec son Plutarque , acheveront de l'instruire. Les Pensées de

Pascal , les Lettres d'une Mere à son Fils , & sur-tout les Lettres de quelques Juifs à M. de V. seront avec l'excellent Mandement de M. l'Archevêque de Lyon , sur les sources de l'incrédulité , les plus sûrs & les plus excellens préservatifs contre les erreurs du siècle.

Accoutumez - les sévèrement à l'esprit d'ordre & d'exactitude ; inspirez-leur par vos discours & par vos exemples le goût de la bienfaisance & le respect pour les malheureux. Que votre conduite toujours noble & désintéressée donne du poids à vos maximes. N'autorisez jamais la délation , c'est une source odieuse d'erreurs & d'avilissement. N'attirez point vos Eleves chez vous , ne les voyez qu'en Classe : ces préférences excitent mille jalousies secrètes , & ont souvent été cause des plus grands abus. Gardez - vous bien d'accorder des distinctions aux Enfans des riches. . . Hélas ! la Fortune a déjà tant fait pour les gâter ! Redoublez au contraire & de soins & d'égards pour le Fils du pauvre & de
l'artisan,

l'artisan. C'est de cette classe infirme & dédaignée que sont sortis presque tous les Grands Hommes. Si vous leur parlez à tous, & toujours avec bienveillance, politesse & douceur, vous verrez l'amour, le respect & la docilité répondre à vos intentions délicates. J'ai vu des Professeurs mordans & satyriques lancer des sarcasmes sur leurs Disciples, ou les distinguer par d'insultantes épithetes. Quelle barbarie ! quelle lâche & vile gloire d'attaquer de, foibles enfans qui ne sçavent pas répondre, ou qui s'en interdisent le droit ! Cependant une plaisanterie légère & innocente peut quelquefois corriger des défauts naissans. *Ridiculum acri, &c.*

Sans doute, mon cher Ami, & je me hâte de vous le dire, il n'y a rien de bien neuf dans tout ce que je viens de vous tracer ; vous trouverez dans la docte & respectable Congrégation dont vous êtes membre, des Mentors qui vous conduiront dans la carrière des Lettres, & vers la vraie Sagesse, par des discours soutenus de

toute l'autorité de l'exemple ; mais puisque mon amitié pour vous n'a pas voulu résister à vos sollicitations, je vous prie de regarder cette Lettre plutôt comme un acte d'obéissance & un épanchement de mon cœur dans le vôtre, que comme une pédagogie didactique.

Mes fautes en ce genre d'écart m'ôtent peut-être le droit de me proposer pour modèle ; mais le succès de quelques-unes de mes tentatives semble me faire un devoir de vous les communiquer. Si mes vues développent les vôtres ; si les termes familiers que je pose sur votre route, dirigent votre marche, je vous rends grâce de votre confiance, j'y répondrai par toute la mienne. Heureux si je puis justifier l'opinion favorable que vous avez de mon zèle & de mes prétendus talens !



QUATORZIEME LETTRE.

A M. B....:

EN bien! voilà votre cher Pastoret, l'ami des Muses (*) comme tous les Grands Magistrats, couronné du premier pas sur un Théâtre brillant, & pour un Discours qui l'honore comme Sénateur. Je voudrois l'avoir détaché, par vous ou par lui, sauf à le retrouver dans mon Recueil des Mémoires des Inscriptions. Transmettez-lui, je vous prie, mon compliment sur ses succès, en

(*) On sçait avec quel succès d'Aguesseau cultiva cet Art, qui fut celui des premiers Philosophes, & qui embellit la pensée des charmes de l'harmonie: art ingénieux, souvent utile, & toujours agréable, nommé *frivole* par ceux qui méprisent tout ce qu'ils ignorent, mais estimé par les vrais Sages, qui respectent tout ce qui tient au génie. [*M. Thomas, Elog. de d'Ag.*] C. D. V.
M ij

attendant que je puisse lui adresser moi-même celui que l'Ouvrage doit mériter.

M. qui n'a pas fauvé ce bon M. de G. attire tous les Médecins à Paris. Je crois, entre nous, que le Docteur Allemand a réellement découvert un agent quelconque qui opere sur l'*animalité*, & qui peut en déranger, comme en rétablir les fonctions. C'est à la science & au génie à vérifier, & à appliquer cette nouvelle *action*, dont les Ecrits des Anciens nous présentent des traces; car je croirois presque qu'il en est de la Physique comme de la Littérature, *nil sub Sole novum*; & que l'homme, *ce vieux enfant* qui s'agit sur sa fourmillière, à successivement découvert & perdu, dans le cours des siècles qui nous ont précédés, mille idées plus ou moins développées. Franklin attirant, en 1750, le tonnerre sur Philadelphie, me rappelle Ancus Martius ou Tullus Hostilius, je ne sçais lequel, (ne seroit-ce pas même Numa) s'enfermant dans sa tour pour évoquer la foudre, *illicere fulmen*, &

consumé par elle , comme Physicien de Russie , pour n'avoir pas sçu les rites prescrits ; ce sont les expressions de Tite-Live qui raconte ce fait ; c'est-à-dire , pour avoir répété mal-adroitement l'expérience du conducteur. La Panacée , la Médecine universelle , les répulsions des Sibylles , & les Mysteres Egyptiens , dont l'explication des Fables , par M. Pern. , annonce clairement l'objet , semblent , d'après les propres termes de ce Savant , caractériser le Mesmérisme. Pardon , mon cher B. . . , de ces idées jettées au hasard & écrites avec négligence ; si j'avois plus de loisir , je voudrois commencer un inventaire de nos connoissances actuelles , & de nos découvertes récentes , & les faire suivre d'un parallèle avec les anciens Monumens historiques commentés , & expliqués par elles. Cet Ouvrage exigeroit la rencontre rare de trois qualités , Physicien & Naturaliste pour le premier objet , érudit pour le second , & Philosophe pour le coup-d'œil de l'ensemble , c'est-à-dire , que Franklin ,

Freret, & Buffon, amalgamés dans la même tête, ne seroient pas de trop pour remplir ce canevas; jugez par-là de l'étendue de l'idée que j'en conçois, mais elle m'entraîne & me fait oublier que j'ai à vous parler de vous. — Je dois vous remercier du Voyage de Provence) premiere partie que je tiens de votre bonté. J'y ai trouvé, vous n'en doutez pas, de la Prose charmante, & en vérité, de très-beaux Vers en tout genre; sensibilité douce & pénétrante, talent descriptif; style pittoresque, imposante harmonie. La Nature vous a fait Poëte, & si vous avez le courage d'être très-difficile à vous-même, si vous respectez, autant que vous le devez, le grand talent qu'elle vous a donné, vous irez loin, très-loin.

Mais, mon cher Compatriote, permettez une observation qui vous prouvera mon amitié, & sera le digne prix de vos louanges. Vous pouvez être à une très-grande hauteur du bel esprit, & de la maniere; que vous seriez inexcusable, si

vous y tombiez , &..... j'ai cru voir quelquefois un peu de recherche dans votre Prose ; oh ! seriez-vous donc , donc assez bête pour avoir peur de n'avoir pas assez d'esprit ? Laissez , laissez couler votre verve & votre ame , mon cher Compatriote , & je vous assure , qu'avec quelque profusion que le Soleil des Troubadours ait versé sur vous ses étincelles , vous serez beaucoup plus nerveux , & beaucoup plus grand que vous ne sçauriez l'être avec toutes les fusées méridionales. Voyez votre treizieme Lettre , où la grandeur du sujet , la beauté du spectacle ne vous a permis que d'être Peintre , & vous a fait oublier que M. B. passe pour avoir beaucoup d'esprit ; comme elle est éloquente , comme elle est fièrement dessinée & superbement colorée ! *Il a bien de l'esprit !* J'aimerois tant qu'on me battît , quand on me dit cela. L'homme véritablement éloquent , véritablement sensible , l'homme Poète est au-dessous de lui-même quand il n'a que de l'esprit , & sur-tout quand il a

l'air de le chercher. Que je ne vous y surprenne donc plus, & pour me récompenser de ma loyauté, envoyez-moi le *Porte-Feuille d'un Troubadour*, que je veux tenir de vous.

Je suis fâché que vous n'ayiez pas poussé votre Voyage jusqu'à *Grasse*. Le charme de sa situation sur le penchant d'une colline qui domine un bassin de deux lieues, terminé par la mer, & dans lequel on compte douze à quinze Villages; les nombreux jardins répandus autour de la Ville, & plantés d'oliviers superbes, de verts orangers, de citroniers, de cédras en pleine terre; des champs de tubéreuse & de jasmin d'Espagne; une source d'eau excellente & si abondante qu'après avoir fourni à l'entretien de vingt fontaines, elle fait tourner, à trente pas, un moulin, anime dans son cours plus de soixante Fabriques, & sert à l'irrigation de plus d'une lieue de prairies; des carrières de marbre & de jaspe, qu'on exploite avec le plus grand succès; les laboratoires des essences, des eaux de

fenteur , des pommades , des favonnettes ; les différentes formes qu'on donne à la bergamotte pour en faire les différentes especes bonbonnières , tout cela devoit tenter votre pinceau , & vous fournir la matiere d'une Lettre très-intéressante. Je ne vous ai rien dit de la finesse des huiles qu'on y recueille , & qu'on ne distingue qu'à peine des huiles d'Aix ; ni des cuirs excellens qu'on tanne avec les feuilles de myrte & de lentisque pulvérisées , ce qui donne au cuir une couleur verte , & le rend absolument impénétrable à l'eau. Ou faites le Voyage , ou recevez mes Mémoires , pour en composer une suite à vos *Soirées* ; je vous en prie , & vous m'obligerez.

Adieu , mon très-aimable Compatriote ; je n'ai nul droit à vos *respects* , je tâcherai de mériter votre amitié , & je tiendrai à honneur toute ma vie d'avoir pû vous en inspirer.

G. D. M. D. S.

FIN des Soirées Provençales.

M. T.



P O É S I E S

DIVERSES.





MA JOURNÉE
A LA CAMPAGNE.

EPI TRE

A M. DE SELIS.



Q U E je me plais
dans cet asile !
Que je voudrois ,
toujours tranquille ,
chez les Bergers ,
sous ces vergers ,
loin de la ville ,
passer le cours
de mes beaux jours !

Voici la vie
que j'aimerois ,
si je suivois
ma fantaisie.
Tous les matins ,
dans mes jardins ,
avec l'Aurore ,
je vois éclore
moisson de fleurs ;
sur - tout la rose ,
que l'Aube arrose
de tendres pleurs.
Sous nos coudrettes ,
vertes retraites ,
je viens , j'entends
les premiers chants
de l'Hirondelle ,
& les accens
bien plus touchans
de Philomele.

Le Dieu des airs
va reparoître ,
& l'Univers
semble reconnaître.

Je monterai
sur cette roche ,
j'admirerai
souvent l'approche ,
& l'appareil
de ce Soleil
que je contemple ,
dans ce grand temple
voûté du Ciel ,
dont l'Eternel
est l'Architecte ,
où tout Mortel
n'est qu'un insecte.

A mon Auteur ;
pour toute offrande ,
j'offre mon cœur ,
& je demande ,
pour tout bonheur ,
douce compagne ,
sincere Ami ,
belle Campagne ,
point d'Ennemi ,
repos paisible ,
mais sans ennui ,

280 *Soirées Provençales.*

Ame sensible

aux maux d'autrui ,

& cette aisance ,

(sans opulence)

dont la présence

peut procurer ,

doit assurer

l'indépendance.

Il faut tourner

vers ma demeure ,

car voici l'heure

du déjeuner.

Famille aimable !

divin banquet !

de cette table

quel est l'attrait !

Ici, la mere

par sa beauté ;

ici, le pere

par sa bonté ,

& leur famille

jeune & gentille ,

dont le front brille ;

dont l'œil pétille ,

& de gaité,
& de santé.....
tout m'intéresse,
tout m'attendrit,
tout s'embellit
par la maîtresse;
l'enchanteresse
a tant d'esprit !
moi, tant d'ivresse !

On cause , on rit ,
& puis on lit
les nouvelles
tant joliettes ,
de *Florian* ,
ou de *Tressan*
les amourettes ;
puis *Richardson* ,
puis *Fontenelle* ,
& *Fénelon* ,
& mon *Adelle*.

Quel intérêt
vif , nous attache
à ce livret !
Chacun lisoit ,

282 *Soirées Provençales.*

chacun disoit ,
la douce tâche !
qu'on s'en arrache
bien à regret !
Mais la toilette
qui n'est pas faite ,
doit commencer ,
il faut cesser ,
une heure sonne ,
il faut cesser ,
Maman l'ordonne !

Ne croyez pas
que les appas
de ces trois Belles ,
si naturelles ,
soient empruntés.
» Candeur , franchise
» plaisirs sans art ,
» beauté sans fard ,
C'est leur devise.

On a sonné
pour le dîné . . .
je vois trois roses ,
briller écloses ,

mon œil surpris
reste indécis.
Telle l'Abeille ,
ou le Zéphyr
n'osent choisir
la fleur vermeille
qui vient s'offrir
toute pareille
pour la couleur ;
pour la pudeur ,
toute pareille
à mille fleurs ,
qui sont ses sœurs ;

Ne croyez pas
que le repas
qu'on nous apprête
soit recherché !
Je suis touché
de l'air de fête ,
de l'air honnête
qu'il a toujours.
Nos basses - cours ,
nos bergeries ,
nos laiteries ,

284 *Soirées Provençales.*

de tous les mets
ont fait les frais,
Le goût ordonne
l'apprêt qu'on suit :
(la place est bonne
l'Amour choisit)
& l'appétit
seul assaisonne
ce qu'on sert.

Cueilli par Laure
& par Aglaure ,
vient le dessert ;
Pomone & Flore
l'ont de concert
pressé d'éclorre :
& les rosiers ,
les framboisiers
& les fraisières ,
par leurs prémices ;
dans le printemps ,
de tous les sens
font les délices.

Fruits arrondis
de Cerafente ,
vous faites honte

au vif rubis !
Grappes vermeilles ,
non de muscats ,
mais de groseilles ,
font dans des plats ,
ou des corbeilles ,
très-joliment
très - proprement
de feuilles vertes ,
bien recouvertes.

Laure , fers moi
de cette crème !
elle a , ma foi !
moins que toi-même
& de blancheur ,
& de fraîcheur ! . . .
Verse , ma Laure ,
de ce vin gris ,
ah ! verse encore . . .
mais tu fouris
quand je te dis :
ah ! verse encore !
mais ! . . . tu rougis ,
quand je te dis

que.... je t'adore!...

Verre indiscret!

liqueur traîtresse!

ainsi je laisse

fuir mon secret,

parmi l'ivresse

du Saint-Peret.

Sortons de table;

respirons l'air,

l'air délectable

du Belveder.

Jouons aux quilles,

abattons-les,

redressons-les,

dans ces charmilles;

Que les palets,

si rondelets,

glissent en foule,

sous ces bosquets:

ou que la boule

vers son but roule,

& reste auprès.

La promenade

succède aux jeux;

& deux à deux
vers la Cascade
par mainte arcade
nous descendons.

Là , nous chantons
de vieux *Canons* ;
nous babillons ,
nous folâtrons ,
batifolons.

Puis nous partons :
de ses affaires
l'on va causant ,
en traversant ,
avec nos chères
jeunes Bergeries ,
bien doucement ,
bien lentement ,
lieux solitaires ,
où malgré soi
le cœur soupire ,
& voudroit dire. . . .
je ne sçais quoi.

On rentre ensemble :
(l'air n'est pas chaud ,

plus qu'il ne faut :)
on se rassemble
auprès du feu ;
on fait silence ,
puis on commence
un Livre bleu.
A leur ouvrage
les Dames font :
si Bambins font
quelque tapage ; . . .
lors , chaque sœur
prend auprès d'elle
un querelleur . . .
Plus de querelle ;
jusqu'au souper ,
chacun tranquille
est occupé
du Livre utile.

Je ne dis pas
la pure joie
qu'à ce repas
chacun déploie !
La propreté ,
la liberté ,

l'aménité ,

l'aménité ,
sont nos maîtresses ,
sont nos hôtes ,
sont nos déesses.
Dans vos Palais ,
à vos banquets ,
Dieux de la terre ,
Rois , qu'on révère ,
connoissez - vous
des biens si doux !
Fidelle Amie ,
sincere Ami ,
font de la vie
le prix chéri ,
& l'on publie
qu'Amitié fuit
les cœurs serviles
qu'en vos asiles
Plutus conduit.....
l'Amour la fuit.

Enfin , Morphée
est - là sans bruit ,
& chaque Fée
gagne son lit.....

Moi , je soupire ,
je me retire
dans mon réduit.

Jusqu'à minuit
je tiens ma Lyre ;
mon bonheur fuit ,
mais mon délire ,
mais l'art d'écrire
se reproduit.

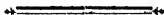
Mon cœur m'inspire :
coulez mes Vers ;
dans vos concerts
chantez Thémire ,
chantez l'Ami
plein de tendresse ;
qui fut l'appui
de ma jeunesse :
chantez ces lieux
délicieux ,
dignes d'envie ,
dignes des Dieux ,
& de St. Preux
& de Julie.

E N V O I.

Docte SELIS,
toi dont le zèle
aux vrais Amis
sert de modele ;
toi, dont les airs
au Dieu des Vers
sont sûrs de plaire :
accorde aux miens
pardon, aux tiens
peu nécessaire.
Si mes tableaux
ont de la grâce,
ton art surpasse
tous mes Vateaux.
D'après Nature
est la peinture
de mon bonheur,
& mon hommage,
(contre l'usage)
d'après mon cœur.

T A B L E A U
D U B O N H E U R S I M P L E .

O Rus ! Hor.



C'EST au hameau, loin d'un luxe imposteur,
& dans le sein de l'heureuse innocence,
c'est dans le cœur de la naïve enfance,
que du plaisir il faut chercher la fleur.
Nous poursuivons sans cesse le bonheur,
il est en nous lorsque notre ame est pure;
pour le saisir la route la plus sûre
est de rentrer au fond de notre cœur,
& de marcher plus près de la Nature.
Ah! si le Ciel, propice à mes desirs,
un jour, enfin, prend pitié de ma peine;
Si, pour tout bien m'accordant des loisirs,
la Liberté daigne briser ma chaîne, ...
ô mes Amis! Dieux, avec quelle ardeur
je volerai dans un champêtre asile!
Vous me verrez, Philosophe tranquille,
& désormais Disciple Agriculteur,

greffant mes fruits , cueillant la violette ,
ravi du chant de la simple fauvette ,
& de mes goûts conservant la candeur ,
réaliser au fond de ma retraite ,
de l'âge d'or l'antique & douce erreur ,
que tout mortel ou désire ou regrette.
Paissible enfin , après avoir payé
en Citoyen une honorable dette ,
après avoir vingt ans sacrifié
au bien public ma volonté secrète ,
loin des humains , heureux d'être oublié ,
je passerai sous de rians ombrages ,
entre les bras de la tendre Amitié ,
le soir d'un jour troublé par les orages !
Pour conserver ma sensibilité ,
jusqu'au tombeau craignant l'indifférence ;
on me verra , vieillard plein de gaité ,
reprendre encor les hochets de l'enfance ,
& me mêler à la folâtre danse ,
aux doux ébats de cet âge enchanté :
les tristes jeux de la cupidité
ne valent pas les jeux de l'innocence.
Cessons ce rêve & prenons le pinceau
des deux *Teniers* , de *Zeuxis* & d'*Apelle* ;
de cette joie aimable & naturelle ,
& telle , enfin , qu'elle brille au hameau ,
je vais tracer l'image en ce tableau ;
Puisse-r'il plaire autant qu'il est fidelle !

- N'attendez pas cependant un sujet nouveau , piquant , où l'esprit étincelle !
Ma Muse est simple , & mon Vers , doux comme elle ,
du sentiment tient tout son intérêt.

J'avois joué très-grès jeu chez Zelmire ,
j'avois perdu , j'en étois consterné ,
& je faisois cet air empoisonné
que le Joueur & corrompt & respire :
Quel sort affreux étoit hélas le mien !
Je marchois seul , & la beauté touchante
de la Nature , & l'Aurore riante ,
c'en étoit fait , ne m'inspiroient plus rien.
Moi qui , jadis épris de sa naissance ,
moi qui , touché du calme d'un beau jour ,
ne vis jamais , sans des larmes d'amour ,
l'Astre des Cieux & sa magnificence :
ah ! maintenant je voyois son retour
& la campagne avec indifférence !

Loin de la Ville & des tristes dégoûts
je m'exilois. . . . mon ame étoit flétrie ,
quand tout à coup une vaste prairie ,
où les plaisirs s'étoient rassemblés tous ,
en suspendant ma sombre rêverie ,
me pénétra d'un sentiment plus doux.
Elle touchoit au plus gai des Villages :
sous l'abri verd & les épais branchages

d'un orme immense, au son d'un sifre aigu,
qu'accompagnoit la musette rustique,
parmi les jeux & l'allégresse antique;
on célébroit l'hymen de la Vertu.

Grands & petits que le plaisir rassemble,
sages & foux, enfans, jeunes & vieux,
habits parés de rubans rose ou bleus,
bouquet en main dansoient mêlés ensemble;
je m'informai : le Seigneur du canton
me distingua ; me pria de la fête.

Il marioit la gentille Marton,
Marton la sage & belle autant qu'honnête,
charmante enfant, brunette faite au tour,
que radieux, & d'un air de conquête,
menaient au bal son époux & l'Amour.

Heureux momens ! ses jalouses rivales,
ah ! parlons mieux, la voix de ses égales
la proclamoient la Rosière du jour.

O volupté pour l'ame de son pere !
je vis les pleurs, le bonheur de sa mere,
d'Amour enfin je vis l'ancienne cour.

Pour partager la publique allégresse,
je contemplois, je parcourois sans cesse,
sans me lasser, tous ces groupes épars.

Mes yeux rouloient des larmes de tendresse,
& mon plaisir se changeant en ivresse,
sur le bonheur j'arrêtois mes regards,
sur le bonheur que promettent nos arts,
& qu'au village a fixé la Sagesse.

Heureux Enfans de ce simple hameau,
 tant de gaité régnoit sur vos rivages,
 & j'éprouvois un transport si nouveau;
 tant de bonté brilloit sur vos visages,
 que tout le monde enfin me parut beau!

Je renaissais, ô quelle différence
 entre ces jeux & ceux que je quittois!
 l'Humanité, la tendre Bienfaisance,
 de cette fête ayant fait tous les frais,
 y présidoient : douce Reconnoissance !
 rare Vertu ! c'est toi qui triomphois !

Mais le vent siffle & le tonnerre gronde ;
 & tout à coup dans ce riant séjour
 l'affreuse nuit, son épaisseur profonde
 vient éclipser l'astre brillant du jour.

Un lourd ruage étend ses ailes sombres ;
 s'abaisse, fond, & le feu des éclairs,
 en longs sillons échappés dans les airs,
 accroît encor la triste horreur des ombres.

Vers le hameau chacun court, chacun fuit ;
 j'y cours en hâte & je me réfugie
 dans une Ferme, au même instant remplie
 de cent enfans, s'y jetant à grand bruit.

De chaque éclair la lumière soudaine
 me les offroit dans la frayeur plongés.

La foudre éclate. . . . autour de moi rangés ;
 pâles, tremblans, ils respirent à peine.

Pauvres enfans ! qu'ils étoient affligés !
 ils sanglottoient, ils perdoient l'espérance

de couronner ce beau jour par des jeux !
(des jeux manqués font le deuil de l'enfance)
Je consolais les plus chagrins d'entr'eux.
Je leur disois : donnez-vous patience ,
mes bons Amis ! Attendez un instant ;
voyez-vous pas se calmer la tempête ?
O beau Soleil ! tu caches tes rayons ,
quoi , d'aujourd'hui nous ne te reverrons ,
s'écrioient-ils , & demain plus de fête !
— Tenez , voyez comme il dore le faite
& du clocher & de la vieille tour :
voyez briller dans les Cieux l'arc immense
qui du beau temps annonce le retour !
voici venir le grand flambeau du jour ,
il resplendit célébrons sa présence !
le voyez-vous ? quelle réjouissance !
avec le jour naît l'espoir du plaisir.
Je vois enfin tous les fronts s'éclaircir ,
& mes enfans à leurs transports en proie ,
en s'écriant le voilà ! le voilà ,
le faisoient d'un cri , d'un cri de joie ,
qui dans mon cœur long-temps retentira !
La troupe vole & les jeux recommencent
dans le préau. Le signal est donné ,
le drapeau flotte aux vents abandonné ;
les tambourins & les haut-bois s'avancent ;
l'Hymen les suit de roses couronné ,
l'enfance joue , & les Bergeres dansent
jusqu'à la nuit de ce jour fortuné ,

pour mon bonheur jour trop tôt terminé !
 Le vrai plaisir, le voilà, m'écriai-je !
 il se prépare, il s'accomplit ainsi :
 les Jeux, les Ris composent son cortège,
 il fuit la ville, il n'habite qu'ici. . . .
Dufaulx l'a peint, comme eût fait le *Corrège*,
 & mon crayon l'esquisse d'après lui.

Rapides ans*, & toi froide vieillesse,
 par qui déjà mes traits sont sillonnés,
 vers le tombeau puisque vous m'entraînez
 d'un bras de fer qui me pousse & me presse ;
 à reculons j'y veux marcher sans cesse,
 ainsi, du moins mes yeux seront tournés
 vers les plaisirs de ma belle jeunesse.



A MA SOLITUDE.

S T A N C E S.

O Mon aimable Solitude,
 reçois le tribut de mes chants !
 pourrois-je sans ingratitude
 oublier tes bienfaits touchans !

C'est toi qui me rends à moi-même ;
je te dois ma tranquillité :
les champs, la paix, la liberté ,
je trouve ici tout ce que j'aime.

A l'ombre du myrthe fleuri
qui s'arrondit sur ma cabane ,
mes jours coulent sans nul souci ,
loin d'un monde faux & prophane.

300 *Soirées Provençales.*

La Nature dans ces vallons
a signalé sa bienfaisance ;
la jouissance de ses dons
n'en trompe jamais l'espérance.



Flore éblouit l'œil enchanté ;
& ses parfums , que je respire ,
chargent les ailes du Zéphyre
d'un baume utile à ma santé.



Bacchus de ses grappes ambrées
suspend aux ormes les festons :
Cérès protège ses moissons
qui flottent en vagues dorées.



Moi , parmi ces prés tout remplis
de fleurs , de troupeaux , de Bergeres ,
tandis que l'Amour & les Ris
animent leurs danses légères ,



Je vis calme , je vis heureux ;
J'ai sçu bannir de ma pensée ,
& l'ambition insensée ,
& les projets tumultueux.

Douces erreurs de ma jeunesse,
où se livroit mon cœur séduit !
Votre charme est enfin détruit
par le flambeau de la sagesse.



L'Amour ! heureux qui le connoît !
plus heureux encore qui l'ignore !
Pourquoi des peines qu'il caufoit
le souvenir plaît-il encore ?



La vanité n'est qu'un tourment,
la gloire une vaine fumée ;
& les douceurs du sentiment
valent mieux que la renommée.



Prends part aux plaisirs de mon cœur ;
fouris - moi , bosquet solitaire !
que tout respire pour me plaire,
la pure joie & le bonheur.



Que j'aime à voir ces champs paisibles ;
& leurs heureux cultivateurs !
Il est parmi ces cœurs sensibles,
il est des vertus & des mœurs.

Passions! loin de vos tempêtes
ici mon esprit est plus sain ;
& tous les sentimens honnêtes
fermentent , germent dans mon sein.



Je sens qu'une ame simple & pure,
dont le goût n'est point corrompu ,
en vivant près de la Nature,
vit bien plus près de la Vertu.



MES SOUHAITS ;

IMITATION LIBRE

D'UN PROLOGUE DE GALATHÉE.

QUAND pourrai-je vivre au Village ;
quand serai-je le possesseur
d'un champêtre réduit, asile du bonheur,
qu'un bois de cerisiers ombrage !
• Tout auprès seroit un jardin
où croîtroit la laitue , où verdroit l'oseille ,
parmi de longs festons de lavande & de thym ;
les murs seroient couverts d'une flexible treille ,
où pendroit la grappe vermeille ;
la figue y mûriroit à côté du raisin ;
& la fraise odorante aux pieds de la groseille.
Le lait d'une génisse , aliment doux & sain ,
ou liquide , ou pressé dans sa pure corbeille ,
fourniroit , sans recherche , aux frais de mon festin ,

304 *Soirées Provençales.*

Bordé de noisetiers, un limpide ruisseau.

environneroit mon empire.

Et mes désirs, j'ose le dire,

ne passeroient jamais le canal de son eau.

Là, dans le sein de la Nature,

Là, je coulerois d'heureux jours;

la promenade, la lecture,

le repos, le travail en rempliroient le cours.

Plus satisfait que ceux que la Fortune enivre,

& dont l'avidé cœur ne sçauroit se borner,

avec peu, j'aurois de quoi vivre;

j'aurois encore de quoi donner.

Doux plaisir de donner, d'épandre ses largesses,

Toi seul tu fais sentir le vrai prix des richesses!

Il doit être si doux, pour l'Auteur d'un bienfait,

de rencontrer les yeux de l'Heureux qu'il a fait!

O Vertu qu'adore notre âge!

noble & touchant besoin de faire des Heureux,

plaisir vraiment royal, plaisir digne des Dieux!

(& qu'avec ces derniers PENTHIEVRE partage,

PENTHIEVRE, la vive image

de l'Être bienfaisant qui regne dans les Cieux,)

Descends dans mon humble hermitage,

Et verse dans mon cœur l'amour délicieux

De ce devoir divin, la volupté du sage.

Que manque-t-il à mon bonheur ,
si , goûtant avec moi ce sort presque céleste ,
une Épouse douce & modeste
embellit ma retraite & console mon cœur ?
Si je vois quelquefois & ma fille & son frère ,
sur le gazon , le plaisir dans les yeux ,
se disputer à qui courra le mieux
pour venir embrasser leur mere !
Ah ! je croirois alors , même au sein des déserts ;
posséder , sentir seul le charme de la vie ;
& devoir exciter l'envie
de tous les Rois de l'Univers,



 T R A D U C T I O N .

V O T A .

 Hoc erat in Votis

Q U A N D O rure mihi liceat traducere soles !
 Quandò mihi dabitur congestum cespitem culmen
 incolere ! Hic dulces ego suave rubescere cernam
 vere novo cerasos. Propè fertilis hortus adesset :
 cresceret in ventrem cucumis , lapathumque vireret ;
 curreret & circum viridis salicunca thymumque.
 Flexilis umbroso vestiret palmite muros
 vinea ; purpureos hic duceret uva colores ;
 acciperet suaves ibi ficus lactea succos.
 Lac mihi sivè novum , niveis fluat ubera rivis ;
 intexta seu quale premunt de vimine crates
 convictum facilem atque dapes præberet inemptas.
 Urbis amatorem quandò sopor anxius urget ;
 qualia mane novo pertentant gaudia pectus !

*Cùm legit agmen apùm studioso murmure mella ,
 seu quandò Philomela sedens super arbore sevit
 quam materna manus , mulcet modulamine curas ;
 Rivulus illimis , corylus quem plurima cingit ,
 clauderet exultim cursu mea regna loquaci ;
 afforet & votis idem qui terminus undæ.
 Illic exoptem , Naturæ dulcis alumnus ,
 ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.
 Sive ego , dùm meditor , passim mea regna peragram ;
 sive libros volvam , permiscunt otia curis ;
 sorte ego tranquillâ , saltem felicior , aureo
 quos Fortuna trahit constrictos perfida curru.
 Parvo contentus , miseris succurrere nossem.
 Digna Deo virtus , dantis generosa voluptas ;
 divitiis tu sola decus pretiumque ministras !
 Argento nullus color est , ni splendeat usque
 munifico. Facilem misero protendere dextram
 ultrò qui gestis temet cælestibus æquas
 gaudia in alterius tua cùm legis aurea fronte ?
 Alma Deum soboles , tu principis ornamentum ;
 mecum humiles habitare casas , agrestia tecta
 ne pudeat , votisque favens illabere cordi !
 O nimium felix , casta cum conjuge tantæ*

308 *Soirées Provençales.*

*delicias si nosse queam natosque videre
infantes tenero ludentes gramine, cursu
decernere, avidos caræ rapere oscula matri ;
sorte meâ latus non tinctas murice vestes
invidiam cupidus, diademataque aurea Regunt.*



CANZONE.

« **C**hi spiasse, Canzone,
» quel ch'i so; tu poi dir; sotto un gran fasso;
» in una chiusa valle, ond' esce Sorga,
» si sta; ne', chi lo scorga,
» V'è se no Amor, che mai n'ol lascia un passo;
» E l'immagine d'una, che lo strugge;
» Che per se fugge tutt' altre persone. »

Pet. Canz. 18.

Perche non m'è permesso
amene, apriche valli,
o limpidi cristalli,
goder vostro recesso!
Antri profondi & cupi,
voi minacciose rupi
ombrese quercie alpine;
fra voi riposo alfine
trovi il mio fianco cor.

Qui' dachè naschè il sole
fin che si vada al ultimo oriente

310 *Soirées Provençales.*

riposo avrà la tempestosa mente

Canterà la mia penna
in mezza vostri maestosi horrori,
non d'Ulisse gli errori,
non i furor dei Cavalier' d'Ardena,
ma i miei miseri Amori
perseguitati dal furor del fato,
presente febo, & con Amore a Lato.

Secolo ruginoso, ove ogni vile (*)
Desio trionfa, ove virtute e spenta,
in vano amore ostenta,
per vincer la beltà, l'alme sue prove,
in vano ama quel cor chè non ha Giove
amico si ch' al primo suo saluto
non fa veder quanta possanza ha Pluto.

Costanza e vola in riso,
e sè la guardo in viso,
quella per qui sospiro,
compiange il mio martiro;
e poi gli leggo in fronte
della mia forte l'ente,

(*) Tout ce morceau est imité & presque traduit
d'un Prologue de Galathée.

ambo diciamo poi
ciascun fra i labri suoi:
perchè in più ricca cuna
nascere non sè fortuna,

{ el misero chè t'ama,
{ el misero chè m'ama!

E mentre si delira,
infra l'amore e l'ira,
ognun perde e sospira
la sua felicità.

Ama però quel cor che non a pari
ed il mio; par' ch' impari
frà le sventure sue maggior costanza;

Se sceme la speranza
la fiera forte, se minaccia è sdegnata,
l'un più de l'altro a serbar fede impegna;

Dunque rovesci il fato
le furie sue, tutte le sue Tempeste,
sulle nostre innocent' è fede teste!
Il vero amor' di nullo si spaventa
e quanto più si tenta
estinguer il suo fuoco, ei più risorge.

Vienni adorata Clori,
Vienni ad'ornar coll' angelico viso

312 *Soirées Provençales.*

e far di quest' orrori un paradiso.
 Qui non avrem' custodi nostri,
 ma saremm' senza i mostri
 persecutori della nostra pace;
 potrem quando a noi piace,
 posar sull' erbe, e coglier frutti ô fiori;
 potrem parlar d'Amori
 al fiume, al fonte, all' eecho che risponde
 e sulle vaghe sponde
 contemplar tutto il bel della natura,
 e render grazie, a chi ne prende cura.

Qui Clori mia, se di comporti il crine
 s'intrecciar colle rose e la viole
 voi l'or delle tue trecce crespe e bionde,
 se colle verdi fronde
 di lauro ô myrto la mia testa ornare,
 specchio faran quegli occhi tuoi lucenti;
 ai tuoi soavi accenti
 se parli, o canti, eco fara compagna,
 e il Rosignuol che incanta la campagna.
 Qui vienne, ô Clori mia:
 e la mia gloria sia
 viver per te, conte, fine a quel punto
 ch' alla terra ond' io veni sia congiunto!

ELEGIO

E L E G I O

*COMPOUSADO sur la Mountagno de
Coudoun en Provenço (*).*

C O U M É mi siou trompa quan créliou què
l'absénço

guaririé moun amour é calmarié mei maou !

Ai beou fugi lei luecs que charmo sa présénço ;

escoundu din-lei boués , li troubi lou silenço ,

maï noun pas lou répaou.

L'Amour qué toujou m'accoumpagno ,

dé pénfamén én pénfamén ,

mi couéch' émé soun foui sus aquesto mountagno ;

esi truffo dé you quan plouri moun tourmén.

Maougrabuou dé l'Amour ! aguén d'autrei pénfados ;

Aquestei rocos élévados

Nostr' ésprit dévoun éléva ;

(*) Ces terminaisons en o équivalent à nos é muets
se prononcent à peu près de même.

314 *Soirées Provençales.*

e senti qué lou miou coumenç'a l'esprouva.

Dé moun couert, graci-a-diou, si taïfé la chavano,

la Bouénaço la segué enfin ;

mi semblo qu'en fasén camin

moun chagrin m'abandoun' é restó di la plano...

Mountén, mountén plus haou... qué vïsto,

Qu'ago es béou!

Lou ciel si mesclo a l'aiguo aou foun d'aqueou
tab'cou!

Qué dé véïsseoux de toutei lei countrados!

Qui dé bateoux & qué de pescadous!

Qué dé bastidos séménados

din tout' a quellei tarradoux!

La vïsto de Marséyo es mén bello qu'aque'lo
que si descuerbé de Coudoun;

la drécho veou lou por & lou par de Touloun;

la valetto, souliez foun aou pé de la couello :

mille pichoun vallas, mille pichoun jardins

sen verdeja lou plan, refrescoun la pensado,

deis arangiés, deis jaussémins

sentes pas la fious embaoumado ?

Si vés qué lou fué dei voulcans,

Devourav' autreïfés tout' aquestei mountagnes,

lei rouquas n'en foun resta blans,

& la peyrrou mouresqu'aou mitan dei campagno

poussado per l'aiguo d'Estiou ,
per lei traou qué la flamo a coustumo de fairé ,
attesto qué cé qué vou dion ,
va pantayi pas per vous plairé.

Aoussi, coumo davaou la terro ès descendudo !
Rén creïssé eïssi dessus qué dé marris bouïssouns.

Dei rouïsignaous, ni dei pinssouns,
jamai la vouas liés entendudo.

Tout si taïsé, tout semblo mouart
dins a questou désert saouvagé.....

Ah ! mouréz aoussi din moun couarr,
Mourés estacamén , mourés crudelo imagé
D'uno qués tan jouïneto é d'un couart tant voulagé !
Din meis résolutiens , va veou , siou gairé souart...
Crési parla résoun é batti la campagno ,
Li vouliou plus pensa , mai ! li pensi toujou.
Su lou bord de la mar la véfi qué si bagno ;
Sé mouni din lei bouas , din lei bouas m'acoum-
pagno ,
n'oun veou quello la nuech ; noun veou quello lou
jou.

« Bloundéletto pastouretto ,
« veni récébré ma fé ,
« dei maou qué toun ueil-mi fé ,
« mi guarira ta bouquetto.

316 *Soirées Provençales.*

» La roso d'aou mes de Maï,
 » qués a Leigagn' espendido,
 » es Bén fresco, ben poulido... ?
 » E Bén ! va fiés enca maï !

« Veni charmanto Bargiéro,
 » qu'adori dés pui des ans.....

El capés dé mei bras coume un' ou mbro laugiero !...
 As vis, as enténu, beffai, d'aoutreis amans, ...

Enfétado de ma priero,
 t'envouélés, perfido Béouta !

Car dés pui qué l'amour seis alos ta presta,
 Coumo lou passeroun tu ti fiés envouélado,
 (e Diou saou n'oun te fiés anado.)

Pécairé ! l'archerot * émé you és resta ;
 mai toutéi dous fasen pieta,
 e lou pauou de reseun que nous ero restado,
 adioufias ! ès touto virado.

Rendi-mi ma pauro résoun,
 t'i demandi qu'aco ; v'entendès pas , Lauretto !
 Coumé, coumé si fa qué touto souri-detto,
 moun couart l'ador' encar' après sa trahiseun !
 Coumé, coumé si fa, (n'en rougissi, é, souspiri,)
 qué partout ounté mi retiri,

* L'Amour.

l'infidello mi ven serca !

Et qua soun noun esclati, plouri,
Senso qué rén jamaï pouasqué meis ueis seca !
Diou d'aou ciel esclaras ma résoun avuglado !
derrabas d'aqueou couart l'imagé enracinado !
d'uno que mai que vous és dé you adourado !
Estoufégas un fué qué saou trop ralluma !

(Mai douti qué va poussqués faire ! . . .)

Vouéli enfia cessa de l'aïma,

Se n'ai pas lou Bén dé li plaire.



ÉPILOGUE.

Ainsi semant de fleurs ma tranquille carrière,
célébrant l'Amitié, la Nature & les Arts,
je voulois sur mes Vers attacher les regards
d'un Sage, d'un Ami, qui me tint lieu de Pere (*):
J'aimois à retracer mes jeunes souvenirs,
le printemps de l'année, & celui de ma vie :
Eh! qui ne sent son ame enchantée, attendrie
par l'innocent tableau de ses premiers plaisirs!
Quand la mienne sortit du sommeil de l'enfance;
quand Vénus répandit, sur chacun de mes sens,
& de nouveaux besoins, & des désirs pressans;
& les illusions de la douce espérance;
je sentis, je chantai, dans l'âge de l'amour,
les charmes d'un bosquet solitaire & paisible,
les chansons des oiseaux, le calme d'un beau jour,
premiers enchantemens que goûte un cœur sensible.
J'aimai, je fus aimé, que de brûlans soupirs,
quand je venois rêver au bruit d'une onde pure!

(*) M. S. de L.

Quels hymnes entoient mes ravissans plaisirs !
Quel charme mon bonheur prêtoit à la Nature !
Hélas ! il est détruit ce prestige enchanteur !
Le Temps, d'un pied rapide, a couru sur ma tête ;
L'Enfant que j'adorois appelle encor mon cœur ;
mais la raison est là qui murmure & m'arrête.
— « *Observe, approfondis, creuse le cœur humain ;*
dit-elle, & dans le tien apprends sur-tout à lire,
connois l'homme. » Qui ! moi ! j'en ferois la satire ;
je le trouve par-tout méchant, frivole, vain...
Est-il une plus longue & plus triste science ?

Mon esprit en est révolté.

Eh ! voyez d'abord son enfance,
quelle ignare imbécillité !

Des tempêtes de la jeunesse
comme son cœur est tourmenté !

Les troubles, l'intérêt, l'ambitieuse ivresse
dont l'âge mûr est agité,

& les regrets de la sombre vieillesse,

& les langueurs de la caducité,

forment le cercle affreux où roule limité
son orgueil renaissant, humilié sans cesse.

Végétant sous le chaume, ou rampant dans les cours,
esclave dans les fers, ou portant la couronne,
le mal physique aigrit & consume ses jours,

320 *Soirées Provençales*:

le mal moral les empoisonne ;
 voilà l'homme ; voilà l'assemblage étonnant ;
 inexplicable , dégoûtant ,
 & de sagesse & de folie ,
 & de sottise & de génie ,
 & de neptie & de talent ,
 & de grandeur & de néant. . . .
 Que voulez-vous que j'étudie ? . . .

Pauvre , pauvre raison , ne t'élève pas tant ;
 car ton chef-d'œuvre t'humilie !
 Pope , ce sage si vanté ,
 ce Socrate de l'Angleterre , . . .

— Misanthrope ! alte-là , dit la raison sévère ;
 Eh bien ! Pope a déjà chanté

Windsor & la Nature , & le Dieu de Cythere ;
 aux fots , dans l'âge mûr , il déclara la guerre ,
 (& ce temps précieux , oh ! qu'il l'a regretté !)

Mais mieux guidé par la lumière
 & de l'expérience & de la vérité ,

• *Pope instruit l'Humanité. . . .*

La Sage , tôt ou tard la console & l'éclaire ;
 & par l'utile emploi d'un talent respecté ,
 s'absout , aux yeux de la postérité ,
 de sa frivolité première.

EXTRAIT du Registre des Délibérations du Conseil Municipal de la Communauté de Toulon , du 14 Septembre 1783.

MM. Les Maire - Consuls (M. Julien , premier , portant la parole) ont dit , que M. Béranger , Professeur d'Eloquence au College Royal d'Orléans , Censeur Royal , & Membre de plusieurs Académies , séjournant en cette Ville où sa famille est établie , & où il a été lui-même élevé ; par une suite de ses sentimens pour une Ville qui a été en quelque sorte son berceau , a cru devoir lui faire hommage de ses productions littéraires : & d'autant que cette marque de son attachement pour notre Administration , & pour notre Ville , mérite la reconnoissance de nos Concitoyens , MM. les Maire - Consuls ont cru devoir en instruire le Conseil , à l'effet :

Q. V.

de délibérer sur la maniere de la témoigner à M. Béranger.

Sur quoi le Conseil, *par Acclamation & Délibération unanimes*, a prié MM. les Maire-Consuls de vouloir bien témoigner à M. Béranger sa sensibilité & sa reconnoissance sur la présentation d'un Exemplaire de ses Ouvrages, qui demeurera déposé aux Archives de la Communauté; a en outre arrêté que mondit sieur Béranger sera inscrit dans le nombre de nos *Citoyens*, & admis à en partager le titre & les prérogatives, en vertu de la présente Délibération dont il lui fera expédié Extrait; & ont les Délibérations signé. L'Assemblée prie, en outre MM. les Maire-Consuls de faire parvenir à mondit sieur Béranger une expédition de la présente Délibération. Signés (MM.) JULIEN, GAUTHIER, MARTIN, Maire-Consuls, GUINAND, CHAPELLE, CHABERT, FOURNIER, DÉCUGIS, BOUYON, THOURON, REYNAUD, J. GALLE, Conseillers; & GIRARD, Notaire - Greffier.

LETTRE de MM. les Maire - Consuls de la Ville & Cité de Toulon, en date du 20 Novembre 1783.

Monfieur , notre Conseil Municipal ;
auffi fenfible que nous au précieux préfent
que vous avez fait à la Ville , de vos
Ouvrages , a pris la Délibération dont
M. Granet veut bien fe charger de
vous faire l'envoi. *Nous ne doutons
nullement que dans la nouvelle Edition
qui s'en fera , elle n'y occupe une place.*
Votre attachement pour notre Ville nous
le fait efperer. Nous fouhaiterions , M. , bien
fincèrement qu'un jour vous vinffiez vous
réunir à votre Famille , que la qualité de
Citoyen qui vous a été donnée , ne fût pas
un vain titre pour vous.

Nous fommes avec la plus parfaite confi-
dération ,

JULIEN, GAUTHIER,

MARTIN.

FIN du troisieme & dernier Volume.

Ovj

627017

SBN



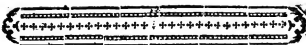


TABLE GÉNÉRALE

E T

E R R A T A

DES SOIRÉES PROVENÇALES

T O M E P R E M I E R.

*E*PITRE dédicatoire à M. de Malouet,
Intendant de la Marine, à Toulon, pag. 5.

A ma Patrie, Epître adressée au P. Papon, 6

*Envoi des Lettres suivantes, à Madame la
Baronne de Chev***,* 14

*Première Lettre, à M. Crignon; Voyage
à Vaucluse,* 17.

Page 18, ligne 10, lisez dans des gouffres
sans fond.

Deuxième Lettre, au même; Carpentras 3.

<i>Pernes , Fléchier ; Note sur Vernet ,</i>	24
<i>Troisième Lettre , au même ; Description de la Fontaine de Vaucluse : Vers de Voltaire ,</i>	37
<i>Quatrième Lettre , à M. Couret , sur Pétrarque : Ode de Pétrarque , traduite par l'Abbé Arnaud ,</i>	44
<i>Cinquième Lettre , au même ; sur Avignon : discussion historique & philosophique des droits du Pape sur le Comtat ,</i>	50
<i>Sixième Lettre , sur Arles , à M. Crignon- Guinebaud ,</i>	69
<i>Page 81 , première ligne , placez le point après le second mot ; & lisez En tout autre chose le ton est excellent dans Arles.</i>	
<i>Septième Lettre , au même ; Costumes ,</i>	82
<i>Huitième Lettre , au même ; Combat du Taureau ,</i>	85
<i>Page 88 , ligne 9 , lisez les loges se dégar- nissent.</i>	
<i>Neuvième Lettre , à M. Crignon d'Ouzouer : Détails sur Marseille ,</i>	89
<i>Mémoire du Commerce de France avec les</i>	

T A B L E.

iiij

Treize Etats Unis de l'Amérique ; 100

Page 105 , ligne 16 , lisez La célérité dans les opérations , au lieu de célébrité.

Dixieme Lettre , sur Marseille : du Cabinet de M. Grosson , Membre de l'Académie , 109

Onzieme Lettre , sur le Corail ; à M. Couret ; 117

Douzieme Lettre , sur Marseille encore ; à M. Crignon , 127

Treizieme Lettre , au même , même sujet , 141

Le Bienfait Anonyme ; Anecdote sur M. de Montesquieu , 146

Quatorzieme Lettre , à M. Gouthiere , Prieur de St. Maclou d'Orléans , sur les Banieres , les Feux & les Costumes des Provençaux ; 157

Page 165 , lisez M. Buller , au lieu de M. Buller.

Page 166 , lisez dans ces routes brûlantes ; & non les routes , &c.

Quinzieme Lettre , au même ; Fêtes , solennités des Fêtes Provençales ; usages , repas ;



T A B L E.

<i>cérémonies religieuses ; des Pénitens ;</i>	168
Page 170 , ligne 20 , lisez des plats.	
<i>Seizieme Lettre , au même ; origine des Pro-</i> <i>cessions. Processions du rachat des Captifs :</i> <i>Processions de la Fête-Dieu , &c.</i>	178
Page 180 , ligne 11 , lisez St. Mamert , & non pas le fleur Mamert.	
Page 181 , ligne 15 , lisez connue à Paris ; au lieu de comme.	
Page 192 , ligne 20 , lisez atterré , au lieu d'altéré.	
<i>Remarques sur les Processions de Marseille ;</i> par M. Grosson de l'Académie ,	193
<i>Dix-septieme Lettre , à M. l'Abbé G. . . :</i> <i>sur Aix : Im-promptu sur Mœvius ,</i>	199
<i>Dix-huitieme Lettre , au même ; encore sur</i> <i>Aix : Peroraison des Mémoires de M. le</i> <i>C. de M.</i>	207
<i>Exorde du même ,</i>	220
<i>Dix-neuvieme Lettre , au même , sur les ca-</i> <i>naux d'arrosage & de navigation à faire</i> <i>en Provence ,</i>	229

T A B L E.

v.

Vingtieme Lettre , à M. Grosley , de l'Académie des Belles-Lettres ; sur les Troubadours Provençaux , 241

Page 275 , lisez Garfende de Sabran , au lieu de Garfude.

Vingt-unieme Lettre , de M. de Pastoret à M. Béranger , 290

Page 207 , Canjou Languedociene , derniers Vers , lisez las vertas de quauquun mai que les vérités des autres.

Page 298 , deuxieme Vers , lisez vous s'es d'abor : vous êtes d'abord accusée.

Page 299 , quatrieme Vers , lisez lou li faras passa per nou : avec un peu de rhabillage , je lui ferai passer mon cœur pour neuf.

Page 304 , treizieme Vers , supprimez un.

Vingt-deuxieme Lettre , à l'Abbé de Reyrac : Fragment d'un Mémoire sur l'Eglogue. Dissertation sur l'ancienne naïveté de la Langue Françoisise , 309

Page 314 , dernier Vers Provençal , lisez qué mounto , au lieu de monuto.

vj . T A B L E.

Page 318 , ligne 12 , lisez l'air empesté ,
& non pas emprunté.

Page 326 , ligne 11 , lisez ces mais , & non
pas ces mots.

*Les quatre Parties du Jour à la mer , Poëme
de M. de M. . . . de l'Académie de Mar-
seille ,* 328

Page 333 , vers la fin de la page , faites
mouvantes , lisez forces mouvantes.

Page 335 , ligne 18 , lisez que celui qui
travaille , &c.

T O M E S E C O N D.

*Première Lettre , à M. l'Huillier, Conseiller au
Bailliage d'Orléans. De Toulon ,* page 5

Seconde Lettre , au même , même sujet , 9

*Troisième Lettre , au même. Anecdote. Vers à
M. Granet. Note de M. Servan ,* 12

Page 25 , lisez loin de Paris & des femmes
cultivées.

*Quatrième Lettre , à M. l'Abbé Pataud , de
la Société Royale des Arts d'Orléans.*

T A B L E.

vij

Arsenal de Toulon , 28

Page 31 , ligne 7 , lisez depuis ces impru-
dens abattis.

Au revers , premiere ligne , lisez appelle-
roient les hameaux, & non pas les rameaux.

Cinquieme Lettre , au même. Lisez le Cabinet
de M. Bormes. Description du Bassin de
M. Grogard , 36

Page 45 , ligne 20 , lisez pour répandre.

Etat de la Marine , 46

Dans la Note , lisez cinq Vaisseaux de 100.

Sixieme Lettre , au même : Description de la
porte de l'Arsenal de Toulon , 47

Septieme Lettre , au même : Commerce de
Toulon , 51

Page 53 , lisez grande & éternelle ven-
geance qu'il n'appartient pas à tout le
monde de sçavoir exercer.

Même page , Note renfermant un avis chari-
table aux Bridoisons & aux Tartuffes noirs
& rouges.

Huitieme Lettre , à M. Couret : Description

<i>d'un dîné fait sur la Sardine , vaisseau que commandoit M. le Chevalier de Ruitter , un des plus braves Marins des trois Départemens ,</i>	60
<i>Neuvieme Lettre , à M. Crignon : Promenade à Hyeres ,</i>	67
<i>Dixieme Lettre , au même : Description de la pêche au filet ,</i>	72
<i>Page 73 , ligne 2 de l'alinéa , lisez dans la mer. Plus bas , mais ils ne se découragent pas , ils recommencent. Au contraire ; si , &c.</i>	
<i>Vers sur l'Eté , adressés à Madame de Bourdic , de l'Académie de Nîmes ,</i>	78
<i>Onzieme Lettre , au même : Chasse aux Oiseaux. Description de la pipée & des téses ,</i>	83
<i>Page 97 , ligne 4 , lisez la Patrone des Chasseurs , Diane.</i>	
<i>Douzieme Lettre , au même :</i>	98
<i>Avant-derniere ligne , lisez M. Tollon , & non pas Tollan.</i>	

T A B L E. jx

Page 102 , lisez couello negro ; montagne
noire , *collis niger*.

Page 104 , premiere ligne , au lieu de à
emporte , lisez j'emporte.

Page 106 , troisieme Vers Latin , lisez
exul opes. Vers seizieme , lisez multa
querens , & non pas quercus.

Treizieme Lettre , au même ; continuation de
la Lettre sur la Botanique. Réflexion sur
les soi-disans Botanistes. Fragment d'une
Epître adressée à M. Vandebergue-Seurrat ;

107,

Page 116 , lisez quis non malarum , & non
pas malorum.

Quatorzieme Lettre , au même : Tableau des
Alpes ; arrivée à Marseille ; description
du Lever du Soleil ,

117,

Page 117 , ligne 6 , lisez habitans d'un pays
beau , à la vérité ; mais uniforme & plat
(l'Orléanois.)

Page 120 , lisez routes montueuses.

Page 122 , ligne 4 , lisez le peu de Vais-
seaux mouillés.

& T A B L E.

*Quinzieme Lettre : Plaisirs des Marseill
Vue du Cours de Marseille,* 1

Page 134, ligne 3, lisez de longues fi
de chaîles, & non pas chaînes.

*Seizieme Lettre, au même : route d'Orléans
Lyon,* 1

Page 137, ligne 22, placez deux points |
après intrépidité.

Page 138, ligne 4, lisez à quoi je |
trouve rien à comparer dans l'Histoi
ancienne. *Alinea*, Vous nignorez pas, &

Page 145, lisez l'arbrësle.

*Dix-septieme Lettre, au même : Anecdote
Voyage. Réflexions,* 14

Page 154, ligne 14, lisez la réunion de
deux urnes, &c.

*Dix-huitieme Lettre, au même ; Route
châlons, description du marché a
cette Ville : descente à Lyon par la dil
gence d'eau : clair de Lune : réflexions*

15

T A B L E.

xj

Page 161 , ligne 10 , en morceaux , lisez
en monceaux. .

page 163 , ligne 12 , lisez plus boisés , au
lieu de buifés.

Dix-neuvieme Lettre , suite de la précédente :
approches de Lyon ; la Freta , maison de
M. Poivre ; Mont-Cindre ; vue du Mont-
d'Or en Lyonnais , 166

Vingtieme Lettre , à M. Vandenbergue-Seurat :
analyse de son Voyage de Geneve , 176

Epître à l'Abbé la Serre , 188

Page 193 , lisez toi seul tu fais sentir le vrai
prix des richesses.

Vingt-unieme Lettre , par M. Crignon :
de Beziers , Nismes , Montpellier , 195

Les Vers d Soie , Poëme traduit de Vida ;
Evêque d'alby , par M. Crignon , 217

Page 223 , ligne 11 , & font la colonne ;
lisez la colonie.

Page 238 , Consommateur paresseux , sup-
primez &.

Page 239 , ligne 14 , supprimez absolument

Page 256 , ligne 18 , lisez feuilles , au lieu
de femelles.

*Vingt-deuxieme Lettre , à M. de Reyrac
environs de Toulon : description de l'Isle
St. Mandrier , & de la maison de M. Jor-
dan ,* 27

Page 280 , lisez postes , au lieu
portes.

*Vingt-troisieme Lettre au même , départ
arrivée des Flottes.,* 28

Page 288 , ligne 18 , lisez débouquoient
*Plaisirs du bord de la mer , Poëme , adressé
à M. Dejean ,* 29

*Vingt-quatrieme Lettre , à l'Abbé la Serre
Jeux de Provence. Gymnastique ,* 31

*Vingt-cinquieme Lettre , Marché aux fleurs
& aux fruits ; à l'Abbé de Reyrac ,* 32

Page 324 , ligne 13 , lisez Cedras , au lieu
de Cedres.

*La fin de l'automne , Idylle imitée de l'abbé
de Reyrac.,* 328

T A B L E.

xiiij

*Vingt-sixieme Lettre , au même : environs de
Toulon , les Améniers ,* 334

*Vingt-septieme , des Vignes & du Vin en
Provence ; Lettre à M. C.* 342

Page 345 , lisez *Beauisset*.

Page 346 , ligne 3 , lisez *Cypriotes*.

Page 355 , ligne 11 , lisez *sciences comme*.

Page 356 , ligne 3 , & l'auteur , lisez &
l'autre.

T O M E T R O I S I E M E.

*Lettre de M. François de Neuf-château , à
M. B.* page 5

*Relation de M. Fr. de N. P. G. au cap ,
contenant l'histoire de son Voyage ,* 9

Page 15 , ligne , 18 , lisez *pleuroit* , au lieu
de *pleurant*.

Page 16 , ligne 3 lisez *cherchoit* , au lieu de
cherchant.

*Deuxieme Lettre , à M. B. par M. G.
de Provence ,* 43

Page 44 ; lisez M. Guis , & non pas
Gais.

Troisième Lettre , par M. Imbert ; 45

Quatrième Lettre , par M. Gal. . . 47

Cinquième Lettre , sur les Loix de la Pro-
vence , par M. Bernardy , 52

Page 61 , ligne 2 , lisez générosité.

Sixième Lettre , à M. Guinebaud-Crignon ;
sur les Collèges , 101

Septième Lettre , au même ; 110

Page 111 , ligne 8 , lisez de l'effort.

Huitième Lettre , au même ; route de Mar-
seille à Lyon , 113

Page 117 , ligne 2 , lisez m'en croirez-
vous.

Page 119 , ligne 10 , lisez que je vois.

Regrets sur la mort de mon Oncle , 121

Avant-dernière ligne , lisez moi , au lieu
de mais.

Neuvième Lettre , à M. l'Abbé de Reyrac ;

T A B L E. 17

<i>sur des tracasseries de Province ,</i>	128
<i>Réponse ,</i>	132
<i>Fable , à M. B. P. de R. ,</i>	136
<i>Dixieme Lettre , à M. B. , par M. l'Huillier ,</i> <i>Conseiller au Bailliage d'Orléans ,</i>	138
<i>Page 145 , ligne 18 , lisez irréparable.</i>	
<i>Pape 149 , ligne 14 , lisez les Monclars.</i>	
<i>Page 152 , ligne 7 , lisez aux Patru.</i>	
<i>Notice du Voyage Littéraire de M. Papon ,</i> <i>par M. Manuel ,</i>	154
<i>Idée du Commerce , de la Navigation & des</i> <i>Fabriques de Marseille : morceau tiré des</i> <i>Ephémérides Marseilloises ; Ouvrage rem-</i> <i>pli de détails exacts & curieux ; par</i> <i>M. G. de l'Acad. de Marseille ,</i>	182
<i>Notice sur l'administration de la Provence ,</i> <i>par M. Papon ,</i>	207
<i>Douzieme Lettre , à M. Souchay , de Lyon ;</i>	222
<i>Treizieme Lettre , à un jeune Professeur de</i> <i>Toulon. Eloge de Massillon ,</i>	232

P ij



Page 144 ligne 3 , lisez mais voici la borné
qu'il , &c.

Page 252 , ligne 18 , lisez ni de ses
soins , &c.

*Suite de la Lettre précédente , sur le même
sujet ,* 253

Page 265 , premiere ligne , lisez infirme ,
au lieu d'infirme.

Quatorzieme Lettre , à M. B... : 267

POÉSIES DIVERSES.

*Ma Journée à la campagne : Epître à
Selis ,* 277

Page 290 , Vers 5 , lisez je tends ma Lyre ,
& non pas je tiens.

Envoi de la piece précédente , à M. Selis ,
291

*Tableau du bonheur simple. Imitation de l'Ode
d'Horace , O rus !* 292

Page 297 , lisez Dufaulx , & non pas
Dufaulx.

Ama Solitude , Stances , 299

T A B L E.

xvii

<i>Mes Souhairs , imitation libre d'un Prologue de Galathée ,</i>	303
<i>Traduction. Vota ,</i>	306
<i>Page 307 , Vers 10 , lisez permiscens , & non permiscent</i>	
<i>Chanson Provençale ;</i>	309
<i>Page 311 , Vers 4 , lisez nascer non fé for- tuna , & non sè fortuna.</i>	
<i>Page 312 , Vers 9 , lisez fulle (sur) & non pas fulle.</i>	
<i>Elegio compousado sur la mountagno de cou- doun en Provénço ,</i>	313
<i>Epilogue ,</i>	318
<i>Extrait des Registres des Délibérations du conseil municipal de la communauté de Toulon , du 14 septembre 1783 , d M. Bé- renger ,</i>	321
<i>Lettre de MM. les Maire-Consuls de la Ville & cité de Toulon , du 20 Novembre 1783 , à M. Bérenger ,</i>	323

FIN de la Table.

